

Université de Montréal

Le roi et l'ermite : discours et idéologies chevaleresques dans les premières proses du Graal
(*Perlesvaus, le Haut livre du Graal et la Queste del Saint Graal*)

par
Geneviève Quevillon

Littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de M.A.
Études françaises

Avril 2009

© Geneviève Quevillon, 2009

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire (ou cette thèse) intitulé(e) :

Le roi et l'ermite : discours et idéologies chevaleresques dans les premières proses du Graal
(*Perlesvaus, le Haut livre du Graal et la Queste del Saint Graal*)

présenté(e) par :

Geneviève Quevillon

a été évalué(e) par un jury composé des personnes suivantes :

Ugo Dionne
président-rapporteur

Francis Gingras
directeur de recherche

Jeanne Bovet
membre du jury

Résumé

Dès le tournant du XIII^e siècle, les écrivains reprennent l'idée d'une quête du Graal, déjà développée par Chrétien de Troyes avec le *Conte du Graal*, pour y faire entrer plus amplement les traits d'une idéologie ecclésiastique. Les premières proses du Graal présentent alors une nouvelle façon d'exposer certains idéaux de la chevalerie à travers des convictions religieuses. Dans une approche socio-historique, nous nous sommes d'abord penché sur la figure incontournable du roi Arthur, personnage dont le comportement est la cause de la quête du Graal. Plus particulièrement, dans cette recherche, il est question de découvrir comment la position sociale du chevalier tend à s'élever au-dessus de celle du roi. Partant des différentes fonctions royales pour aller vers la nature et le but des aventures vécues par les chevaliers, nous observons pourquoi et comment les auteurs des premières proses du Graal ont tenté d'adapter l'idéologie chevaleresque à l'idéologie ecclésiastique. Il appert que l'influence des discours politiques de cette période médiévale aura joué un rôle important dans cette nouvelle approche de la chevalerie.

Mots clés : Moyen Âge, histoire sociale et culturelle, roman arthurien, Graal, chevalier, XIII^e siècle, Queste, Perlesvaus, ermite, idéologie.

Abstract

Since the turn of the XIIIth century, writers take up the idea of a quest for the Holy Grail, already developed by Chrétien de Troyes in the *Conte du Graal*. The authors saw in the Holy Grail a great chance to elucidate an ecclesiastical ideology. The first *proses* of the Holy Grail then present a new way of exposing certain ideals of knighthood through religious convictions. From a socio-historical approach, we initially looked at the figure of King Arthur, who is impossible to circumvent. King Arthur's behavior is the cause of the search for the Holy Grail. More particularly, this research ponders the question of why the knight's social position tends to rise above that of the King's. From the various royal functions to the nature and the goal of the chivalric adventures, we observe why and how the authors of the first *proses* of the Holy Grail tried to adapt the chivalric ideology to the ecclesiastical one. It appears that the influence of the political discourses from this medieval period will have played a major part in this new approach to knighthood.

Keywords: Middle Ages, social culture and history, arthurian romance, Grail, knight, XIIIth century, Queste, Perlesvaus, hermit, ideology.

Table des matières

INTRODUCTION.....	- 1 -
Du roman courtois au roman du Graal.....	- 1 -
Du vers à la prose	- 7 -
De la chevalerie terrestre à la chevalerie céleste.....	- 9 -
CHAPITRE I : LE ROI ET LA CHEVALERIE	- 13 -
L'élection royale.....	- 14 -
Noblesse de sang : la question du lignage.....	- 14 -
Élection divine.....	- 16 -
Le symbole de l'épée	- 18 -
Fonctions royales.....	- 20 -
Roi-chevalier.....	- 21 -
Largesse.....	- 22 -
Faiblesses du roi.....	- 24 -
Glissement des fonctions.....	- 26 -
Déclaration vassalique	- 27 -
Largesse.....	- 29 -
Adoubement.....	- 30 -
Conséquences sur la Table Ronde.....	- 31 -
CHAPITRE II : L'ÉGLISE ET LA CHEVALERIE	- 37 -
Petite histoire du Graal	- 37 -
Chrétien de Troyes.....	- 37 -
Robert de Boron.....	- 40 -
Apparitions et significations du Graal dans la <i>Queste</i> et dans le <i>Perlesvaus</i>	- 42 -
Moines et monastères	- 46 -
Le mode de vie.....	- 46 -
Les ordres de chevalerie : le modèle cistercien et le modèle des templiers.....	- 49 -
Les représentations monastiques dans la <i>Queste</i> et dans le <i>Perlesvaus</i>	- 50 -
Ermites et ermitages	- 53 -
Le mode de vie et l'aboutissement de carrière	- 53 -
L'ermite comme guide spirituel.....	- 54 -
CHAPITRE III : LA CHEVALERIE ARTHURIENNE.....	- 59 -
Les élus.....	- 60 -
Galaad.....	- 61 -
Perlesvaus	- 64 -
Les exclus.....	- 71 -
Gauvain.....	- 71 -
Keu.....	- 76 -
La rédemption possible.....	- 79 -
Lancelot dans la <i>Queste</i>	- 79 -
Lancelot dans le <i>Perlesvaus</i>	- 82 -
CHAPITRE IV : L'AVENTURE CHEVALERESQUE.....	- 86 -
Éléments de définition	- 86 -
Aventure	- 86 -
Quête.....	- 87 -
Types et lieux de l'aventure dans le <i>Perlesvaus</i>	- 88 -
Premier type.....	- 89 -
Deuxième type	- 92 -
Troisième type	- 96 -
Types et lieux de l'aventure dans la <i>Queste</i>	- 98 -
Le songe.....	- 98 -
L'allégorie.....	- 101 -
CONCLUSION.....	- 104 -
BIBLIOGRAPHIE.....	- 109 -

Introduction

Du roman courtois au roman du Graal

Cette recherche a pour objectif de découvrir pourquoi le personnage du chevalier tend à suivre le modèle du parfait guerrier à cheval, courtois et amoureux, du X^e au XII^e siècle et comment dès la fin du XII^e siècle, autour des romans du Graal, ce modèle se transforme tranquillement en chevalier de Dieu. Les historiens ont remarqué que bien que le pouvoir de gouverner soit remis au roi, il semble qu'une part de ce pouvoir est remise à l'Église. Ce phénomène découle de plusieurs facteurs de dispute entre les deux autorités qui défendent tour à tour leur idéologie.

Vers la fin du XI^e siècle, ce qui reste du principe de l'empire carolingien¹ est presque complètement estompé puisque, dès le tournant de l'an mil, on assiste à ce qui ressemble à un éclatement du pouvoir central. Le territoire royal est difficile à gérer et le roi semble perdre le contrôle de certaines régions plus éloignées du domaine où il siège. Le très vaste paysage institutionnel tend à se diviser et se trouve bientôt composé de régions dont chacune revendique, en quelque sorte, son indépendance gouvernementale. Une évolution du système social ou, comme le dit Joseph Morsel, « une modification d'ensemble de la logique sociale² » est alors visible. D'un côté, Dominique Barthélémy³ observe une convergence des intérêts de la chevalerie et de ceux de l'Église. De l'autre, on semble faire porter l'accent de ce problème de changement social sur une gouvernance bipolaire du roi et de l'Église. Nos romans démontrent que les deux faits sociaux existent et sont inséparables.

L'Église éprouve une certaine peur quant au maintien du patrimoine de Dieu lorsqu'elle remarque une perte de contrôle de la chevalerie entraînant de multiples pillages, saccages de villages entiers, mais surtout la destruction de plusieurs domaines ecclésiastiques. L'Église se sent donc menacée et enclenche un processus pour remettre de l'ordre dans une société qui lui semble chaotique et déséquilibrée. Georges Duby explique

¹ La structure de l'empire carolingien se distingue par ses nombreuses innovations culturelles telles que la multiplication des bibliothèques, la formation d'un système scolaire mis au point par une solide collaboration entre l'Église et la royauté. Le territoire est divisé en comtés, chacun étant régi à la fois par un comte et un évêque qui, tous deux, répondent du roi lequel exerce un contrôle serré sur ces derniers. Lire à ce sujet Yves Sassier, *Royauté et idéologie au Moyen Âge. Bas-Empire, monde franc, France (IVE-XII^e siècle)*, chapitre 3 p.116-180.

² Joseph Morsel, *L'aristocratie médiévale*, Paris, Armand Colin, 2004, p.96.

³ Dominique Barthélémy, *Chevaliers et miracles — La violence et le sacré dans la société féodale*, Armand Colin, coll. « Les enjeux de l'histoire », 2004.

comment cette réflexion de l'Église sur la société permet-elle d'élaborer une définition de la société basée sur un système de classification de chacune des couches : le système des Trois Ordres⁴. La définition des ordres entraîne l'obligation de justifier chaque classe par le rôle qu'elle doit tenir et les tâches qu'elle doit observer par rapport aux autres ordres afin de s'assurer de la solidité du système, pour éviter le « désordre » (rébellion) et pour que la théorie soit acceptée par le pouvoir royal. La stratégie de maintien de l'équilibre social imposée par la théorie des Trois Ordres consiste essentiellement en la valeur octroyée aux devoirs de chacune des classes et à la possibilité d'obtenir des privilèges importants.

Dans leurs discours, les ecclésiastiques rangent tous les membres de l'armée du côté du mal en arguant leur non-respect de la paix. L'Église les dénonce avec force et recommande que tous les « militaires » participent aux liturgies chrétiennes et protègent les pauvres, les démunis, la femme et l'orphelin. Le but de cet exercice est de transformer les hommes de proie en héros, les soldats du mal en chevaliers. C'est un moyen d'atténuer la menace dont la chevalerie était porteuse à leurs yeux, mais aussi de la situer dans un système de valeurs, de légitimer ses privilèges, de justifier la position qu'elle occupe dans les rapports seigneuriaux de production. Les deux ordres, *oratores* (l'Église) et *bellatores* (la royauté et ses militaires), se partagent la classe dominante avec une rivalité presque féroce. Le troisième ordre, les *laboratores* (ceux qui travaillent), servirait alors de prétexte à l'entente des deux autres et de justification au mode de production seigneurial⁵. C'est avec l'idéologie de la paix de Dieu que l'Église a la meilleure chance de domestiquer la chevalerie, de démystifier la prédication hérétique et d'entretenir l'espoir des pauvres⁶.

Ce qui a mené notre réflexion est que ce désir de « domestication » est non seulement apparent à l'époque, mais aussi observable dans les romans de chevalerie. Tout comme l'Église le souhaiterait dans la réalité, ce n'est pas la guerre ni la conquête de territoire qui pousse les chevaliers des romans arthuriens à partir à l'aventure, mais plutôt l'honneur et la vengeance. De plus, tel que le mentionne Erich Köhler, le terme « aventure signifie toujours et, souvent exclusivement, "danger". La vie dangereuse que mène le chevalier donne son sens à la chevalerie comme "état" et devient sa vertu suprême⁷. » Les chevaliers de la Table Ronde parcourent le royaume d'Arthur afin de rendre justice à ceux qui ne peuvent se défendre : la veuve, l'orphelin et, surtout, la demoiselle en détresse. On

⁴ Georges Duby, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1978.

⁵ *Ibid.*, p.195.

⁶ *Ibid.*, p.203.

⁷ Erich Köhler, *op.cit.*, p.81.

remarque alors que les fonctions inscrites dans le système des Trois Ordres influencent les écrits romanesques et laissent croire que « la fonction du chevalier errant, c'est d'être un redresseur de torts, un justicier. Il se fait le champion bénévole de tous ceux qui souffrent, et tout particulièrement des faibles et des femmes⁸. » L'inclusion des fonctions du système des Trois Ordres dans les romans du XIII^e siècle démontre que la théorie fonctionne et que le roi comprend la vision de l'Église sur les problèmes sociaux qui semblent être engendrés par sa chevalerie. On comprend alors que le « schéma trifonctionnel [est] novateur parce qu'il annonce la formation d'une société d'ordres qui va s'instaurer grâce à l'essor concomitant, en France, du pouvoir monarchique et de la chevalerie l'un s'appuyant sur l'autre⁹. » Par-delà la domestication de la classe militaire, notre recherche nous a mené à découvrir que l'Église avait vraisemblablement un projet d'élévation de la chevalerie qui se reflète à travers les romans du Graal comme le roman de la *Queste del Saint Graal* et le *Haut Livre du Graal : Perlesvaus*. Nous observons un mouvement de déplacement de la chevalerie dite « terrestre », dont les motivations restent du côté royal du gouvernement de la société, vers ce qui sera décrit comme étant la chevalerie « céleste¹⁰ ». Ce déplacement ne change pas les fonctions attribuées à l'ordre en question, mais change le motif et l'intérêt de celui-ci à poursuivre dans l'obéissance de ce qui est dicté par le pouvoir ecclésiastique par opposition à ce qui est commandé par la royauté.

Le dernier roman de Chrétien de Troyes, le *Conte du Graal*, ne représente pas tout à fait le départ à l'aventure sous le même angle que les autres romans qu'il a écrits. De plus, le caractère inachevé de ce récit ouvre la porte à l'imaginaire de cette époque en offrant la possibilité à d'autres de continuer les aventures chevaleresques de la Table Ronde. Avec le *Conte*, une nouvelle dimension s'ajoute au roman arthurien : la quête du Graal offerte comme une mission à accomplir pour tous les chevaliers du royaume d'Arthur. Cette nouvelle dimension apportée au roman de chevalerie ouvre la porte à des continuations et à de nouveaux épisodes pour les héros de la Table Ronde. De plus, la quête du Graal n'est pas une quête solitaire, c'est une quête ouverte à tous les chevaliers du roi Arthur : « Le conte du Graal montre [...] la solidarité d'une communauté de militaires, les chevaliers d'Arthur dont le sentiment d'appartenance est rattaché à la Table Ronde, symbole de leur

⁸ Philippe Ménard, « Le chevalier errant dans la littérature arthurienne. Recherches sur les raisons du départ et de l'errance » in *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales*, dans *Senefiance n°2, Cahiers du CUER MA*, Paris, Édition CUER MA/Librairie Honoré Champion, 1976, p.300.

⁹ Jean Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Hachette Littératures, coll. « La vie quotidienne », 1998, p.206.

¹⁰ Les adjectifs *céleste* et *célestiel* sont employés pour la chevalerie selon une même définition.

union vassalique et, par le fait même, d'une véritable "confrérie"¹¹. » Paule Le Rider précise que, chez Chrétien de Troyes, avec le *Conte du Graal*, naît la notion de quête collective. Le fait que Chrétien de Troyes lui donne une place prépondérante dans le *Conte du Graal* était novateur et a ouvert la voie à plusieurs auteurs, notamment pour les nombreuses continuations faites à ce roman, mais aussi pour les romans du XIII^e siècle (nous pensons aux premières proses du Graal). Paule Le Rider explique ensuite que les héros du conte sont confrontés à des buts impossibles à atteindre, car le domaine de leur quête est inaccessible puisqu'il relève du rêve. Pourtant, plus tard, la matière du Graal sera reprise avec un tel entrain que ce qui était du domaine du rêve chez Chrétien de Troyes, deviendra bien réel pour le chevalier et le but de la quête sera atteignable dans les premières proses du Graal au XIII^e siècle.

Plusieurs personnages seront mis en scène, poursuivant le même but, mais prenant des directions différentes. Chaque décision prise mènera le chevalier vers un chemin différent de celui de ses compagnons, lui prodiguant des aventures dont il est le seul à pouvoir connaître les significations. Ces dernières, bien que propres à chacun, ont un caractère répétitif qui rythme le roman et qui permet à l'auteur de mettre l'accent sur certains motifs précis. Ces aventures mettent la foi des personnages à l'épreuve tout en demandant au chevalier de prendre des décisions importantes sur son avenir dans la chevalerie. Le destin de ces chevaliers du Graal se jouera toujours entre deux mondes : le monde terrestre et le monde céleste. Il s'agira pour les protagonistes de choisir entre la vie au château avec Arthur, une vie terrestre ne promettant rien de plus que ce qui existe déjà pour le chevalier, et une vie de type plus céleste, en accord avec Dieu et sa Cité. Ce nouvel enjeu, beaucoup plus clérical que les romans antécédents, présente un chevalier aux valeurs ecclésiastiques, se préoccupant à la fois de la paix du royaume et d'atteindre la perfection spirituelle qui lui permettra de mener une fin de vie « sainte », devenir un chevalier de Dieu. Nous reconnaissons les valeurs divulguées par les hommes d'Église dans la conception du modèle trifonctionnel où l'ordre des *bellatores* et l'ordre des *oratores* tendent à s'imbriquer dans la pensée du clerc écrivain :

L'adaptation de l'idéal humain courtois à la morale chrétienne et la transformation de la double fonction de chevalerie et clergie de cette "première utopie médiévale" à sens religieux, annonce déjà la voie par laquelle la *superbia* chevaleresque devient hérésie. Ce qu'était la clergie dans le prologue

¹¹ Paule Le Rider, *Le chevalier dans le Conte du Graal de Chrétien de Troyes*, Paris, Éditions SEDES, coll. « Bibliothèque du Moyen Âge, 1978, p.363.

de *Cligès*, c'est-à-dire la connaissance du juste comportement qu'il convient d'adopter dans le monde, en rendant justice à Dieu et au monde, connaissance accessible au seul chevalier, devient l'indice d'une mission rédemptrice qui s'attache à l'idée plus ou moins mystique que la noblesse est directement reliée à Dieu¹².

Le modèle du chevalier, au fil des aventures, se mue lentement en un homme qui est dirigé par la parole de Dieu et qui sera conduit à se retirer de la société, mais à se rapprocher de Dieu, dans un monastère dans le cas du *Conte*, et dans l'accession au Paradis (ou à la chevalerie de Dieu) dans le cas des premières proses du Graal.

Nous aurons l'occasion de vérifier les différences entre les deux types d'écrits. Enfin, nous aimerions mentionner que le cas de Perceval est riche en exemplarité. Il s'agit d'un chevalier qui devra se frayer un chemin dès ses débuts. Il devra prouver qu'il mérite d'appartenir à cet ordre particulier et apprendra, tout au long de sa vie, les valeurs de la chevalerie. Ce cheminement est observable à partir de la première apparition du personnage dans la littérature jusqu'à sa dernière décision, c'est-à-dire du *Conte du Graal* jusqu'aux deux romans analysés lors de cette recherche : *Perlesvaus*, *le Haut Livre du Graal* et la *Queste del Saint Graal*. De plus, nous verrons que les compagnons de la Table Ronde qui entrent dans la quête du Graal seront aussi des modèles de chevalerie, positifs et/ou négatifs, offerts aux lecteurs. Les deux romans présentent la même histoire que voici : la déchéance du Roi Arthur conduit le royaume à un état lamentable dans lequel les forces démoniaques s'en prennent aux plus faibles à l'extérieur du château d'Arthur. La conquête du Graal sera la seule façon de vaincre le mal et de sortir le royaume de l'Enfer dans lequel il est plongé. Arthur et les chevaliers de la Table Ronde attendent l'arrivée du Bon chevalier, l' élu de Dieu, qui les aidera à conquérir le Graal pour sauver les terres du roi.

Le récit de ces aventures chevaleresques dénote une tendance chrétienne très marquée, ce qui crée une distance avec les œuvres de Chrétien de Troyes et marque le début d'une nouvelle vague d'écriture arthurienne. La *Queste del Saint Graal* s'insère dans un cycle de cinq romans ayant tous été écrits dans le premier tiers du XIII^e siècle tournant autour de l'histoire complète du Graal, partant de la passion du Christ et allant jusqu'à la fin du royaume d'Arthur. Étant contemporain de la *Queste* et surtout parce qu'il raconte la même histoire, le *Perlesvaus* trouve sa place dans la continuité des romans arthuriens et s'insère dans le contexte immédiat de la *Queste*. Ces deux romans font partie des premières

¹² Erich Köhler, *L'aventure chevaleresque, idéal et réalité dans le roman courtois : Études sur la forme des plus anciens poèmes d'Arthur et du Graal*, Paris, Gallimard, « NRF », 1974 (1954), p.75-76.

proses écrites sur le thème de la quête du Graal. Tous deux écrits dans la première moitié du XIII^e siècle, une différence dans l'écriture les oppose. D'un côté, le *Perlesvaus* présente des combats sanglants dont les détails de décapitation et de démembrement démontrent bien le côté barbare d'une forte bataille entre deux chevaliers qui tentent de s'entretuer. De l'autre la *Queste* offre des combats dont la nature sera d'ordre moral et spirituel et le souci de réalité du combat sera plutôt mis de côté. Chaque aventure comporte bien des combats entre chevaliers, mais aucun détail spectaculaire n'est mentionné. Après avoir vécu une aventure, le chevalier doit se demander quelle est la signification de celle-ci. Il est ensuite convié à discuter avec l'ermite qui se trouve sur son chemin et à confesser ses torts afin de trouver la voie qui le mènera à continuer sa quête et à trouver le Graal. Le type de récit de la *Queste* est donc beaucoup plus allégorique et beaucoup plus près des Évangiles que ne l'est le *Perlesvaus*.

Dans ces deux romans, la quête du Graal oppose deux types de chevalerie : céleste ou céleste et terrienne. Autant dans la *Queste* que dans le *Perlesvaus*, les deux types de chevalerie sont observables. L'adjectif *céleste* dérive de la forme latine *caelestis* qui signifie « divin » ou « de Dieu ». En français dès le XI^e siècle, il qualifie le séjour des bienheureux après la mort. Ce qui nous intéresse ici, c'est la dimension que prend le mot lorsqu'il est employé par métonymie, comme dans la *Queste* et dans le *Perlesvaus*. Le mot *céleste* s'applique à ce qui représente la jouissance liée à la justice divine et s'oppose à l'humanité qui est si « terrienne ». L'activité terrienne est toujours représentée comme l'activité humaine vile et diamétralement opposée aux hauteurs célestes. L'adjectif *terrien* signifie « qui habite sur terre » ou « qui concerne la terre ». Les chevaliers d'Arthur qui ne réussissent pas la quête du Graal ne pourront pas faire partie de la chevalerie de Dieu et retourneront auprès du roi Arthur quand le temps sera venu. Ainsi, dans le contexte chrétien des deux textes à l'étude, l'adjectif possède parfois une valeur dépréciative puisque les chevaliers disqualifiés de la quête n'auront pas le privilège d'accéder à cette autre forme de la chevalerie. Cette conception de la chevalerie terrienne vient de la même croyance chrétienne qui marque une différence entre le monde terrestre et le monde des cieux. De la même manière, la chevalerie céleste se rapporte à l'armée de Dieu composée d'anges aidant le monde terrestre à se défendre contre les vices du mal, donc à protéger les habitants de la terre. L'enjeu principal des deux récits est soulevé par la quête du Graal qui demande au chevalier de se battre pour les convictions religieuses afin de défendre le royaume arthurien. La royauté et l'Église sont alors toutes deux protégées.

Du vers à la prose

Le roman de chevalerie ne restera pas à l'intérieur du modèle précédemment dressé par Chrétien de Troyes et ses prédécesseurs. Le tournant du XII^e vers le XIII^e siècle sera marqué par plusieurs faits sociaux et littéraires dont l'aboutissement aura une incidence sur le roman de chevalerie. Nous savons que le clergé et la royauté se disputent le gouvernement des royaumes et arrivent presque à s'entendre chacun sur la part du gâteau qui leur revient. Plusieurs effets de cette « querelle » marqueront l'écriture chevaleresque, car nous verrons que l'autorité ecclésiastique jouera un rôle prépondérant quant à la réception des œuvres littéraires arthuriennes notamment par le style d'écriture qui sera employé. À cette époque, la *Bible* est le modèle par excellence pour la prose. Toutefois, la langue utilisée par les théologiens reste le latin, seule langue de vérité reconnue. Il n'est pas étonnant que l'auteur du *Perlesvaus* insiste sur l'origine du texte qu'il transmet à ses lecteurs en indiquant que la source du texte est latine, car « le texte invoque l'autorité et la vérité et que le « conte » est légitimé par rapport à ses sources. (« *la matere vraie issi con li estores le tesmoigne qui en nul liu n'est corumpue, se li latins ne se ment.* », 6272N)¹³. » L'écriture en langue vernaculaire étant déjà instaurée depuis quelque temps verra son utilisation discutée à l'intérieur des romans mêmes. Les clercs voulant désormais faire de la prose se verront dès lors obligés de justifier leur écriture prosaïque par une motivation d'autorité morale et religieuse. Par opposition au vers, « la prose se trouve revêtue, de façon explicite, d'une autre fonction : elle accentue, par opposition au vers, l'aspect de témoignage de la parole; elle élimine, entre auteur et auditeur, un effet de réfraction dépersonnalisant, un voile de fictivité¹⁴. » L'histoire divulguée devra nécessairement provenir d'une instance supérieure, en l'occurrence ce qui est promu par l'Église. C'est ainsi que l'on constate que les textes en prose proviennent automatiquement d'une source chrétienne comme Joséphé ou un ange pour le *Perlesvaus* dont l'explication a déjà été clairement développée par Armand Strubel :

Dans la fiction de la genèse de l'œuvre, de ce « *hauz livres* » qui n'est ainsi nommé qu'une seule fois, le point de vue ainsi exprimé ne peut être que celui de l'ultime intervenant dans un processus qui comporte trois grandes étapes : une inspiration divine, la mise par écrit grâce à un scripteur nommé Joséphé, qualifié de « bon clerc et bon hermite » ainsi que de premier prêtre, [...] qui à l'instar des Évangélistes enregistre le

¹³ Armand Strubel, « Écrire le Graal en prose et en vers : le *Perlesvaus* et les continuations », in *Littérature et révélation au Moyen Âge II. Écrire en vers, écrire en prose : une poétique de la révélation*, Nanterre, Université de Paris X : Centre des sciences de la littérature française, Littérales numéro 41, 2007, p.9.

¹⁴ Paul Zumthor, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points essais », 1972 [2000], p.123.

message; enfin, le passage du latin, conservé dans l'abbaye [...] au vernaculaire. [...] Celui qui à trois fois en appelle au lecteur est donc le greffier et traducteur qui se réfugie derrière les instances narratives qui sont, par ordre de dignité, l'ange, Joséphé, l'*estore* et le *conte* dont il est le relais avec le public, dans un souci de fidélité que l'on perçoit à plusieurs reprises¹⁵.

Il est clair que l'écriture en prose pose un problème de réception aux écrivains de l'époque qui arrivent à enrober leur fiction de l'autorité nécessaire à l'acceptation de leur roman.

Outre la question de l'autorité, la *Queste* et le *Perlesvaus* offrent une composition de l'histoire bien différente de celle des romans en vers. La prose permet plus facilement la description, « la mise en place soigneuse des décors et des acteurs¹⁶ », mais surtout, on remarque que la prose permet à l'auteur de gloser les différents événements liés aux aventures que vivent les chevaliers. Ainsi, les auteurs peuvent mettre en relief ce que l'on nomme la *senefiance* des aventures chevaleresques en insérant des personnages moralisateurs sur le parcours des chevaliers. Ces personnages, des hommes religieux pour la plupart, écoutent l'aventure et émettent ensuite une analyse de sa signification :

Une *senefiance* se rattache habituellement à un système global, surplombant le texte, même si elle ne le recouvre que partiellement comme dans le *Perlesvaus*, dont elle ne constitue qu'une voie, plus indicative qu'englobante, du sens. Isolée, elle prend souvent la forme d'une vague moralisation¹⁷.

En revanche, le roman en vers ne présente pas ce type d'écriture allégorique. Une des forces du roman en prose comparé au roman en vers est d'offrir la possibilité d'élargir la composition du merveilleux. Les contraintes de la poésie (rythme accentué, rimes) sont écartées ce qui laisse beaucoup plus de liberté à l'écriture. De plus, cet épanouissement offre la possibilité aux auteurs d'inclure de nouvelles digressions :

La constitution, puis la diffusion rapide de la prose, sont liées à l'accroissement des tendances didactiques, moralisantes, allégorisantes, qui prévalent, dans certains milieux du Nord de la France, dès les dernières années du XII^e siècle et, généralement, à partir du premier tiers du XIII^e siècle¹⁸.

Bien que l'on puisse rapprocher les deux romans par plusieurs aspects, comme la composition en prose, la morale, l'allégorie et le thème de la quête du Graal, les différences qu'ils comportent sont assez marquantes. Le type d'écriture est nettement différent d'un

¹⁵ Armand Strubel, *op.cit.*, p.9.

¹⁶ *Ibid.*, p.6.

¹⁷ *Ibid.*, p.7.

¹⁸ Paul Zumthor, *op.cit.*, p.433.

roman à l'autre. Nous pouvons relever que la violence est traitée avec beaucoup plus de brutalité dans le *Perlesvaus* que dans la *Queste* :

Si l'écriture peut être dite colorée, en jouant sur les métaphores du blanc et du pourpre, le roman le plus « sauvage » du Graal semble se partager entre le rouge du sang et le noir des ténèbres propices aux apparitions fantastiques. [...] L'écriture de la *Queste*, par contraste, a été qualifiée de « blanche » (ses caractéristiques, définies depuis Pauphilet et Gilson, étant l'« abstraction », la rareté et la fonctionnalité des descriptions, l'absence de pittoresque, le décor stylisé, le refus de l'ornementation); ce dépouillement, cette netteté, conviennent, semble-t-il, à une œuvre à portée pédagogique affichée. On s'attend donc avec le *Perlesvaus* à un roman placé sous le « signe du rouge¹⁹. »

Malgré cette grande différence entre les deux romans, le propos tenu par les écrivains porte à réfléchir sur le nouveau statut social qu'obtient le chevalier à l'intérieur de ces derniers. En effet, tout porte à croire que les auteurs de ces deux romans avaient une vision précise de ce que devait représenter la chevalerie arthurienne. Faisant déjà partie des canons de la littérature, les principaux chevaliers de la Table Ronde, Gauvain, Lancelot et Perceval, se voient attribuer une fonction de modèle qui tend à dépasser le cadre romanesque.

De la chevalerie terrestre à la chevalerie céleste

L'articulation de cette recherche se fait autour de la nature des personnages qui figurent dans la *Queste* et dans le *Perlesvaus* : le roi Arthur, les chevaliers principaux de la Table Ronde (Galaad, Gauvain, Perceval, Lancelot) et des personnages ecclésiastiques que ces derniers rencontrent dans la forêt du monde arthurien. Jacques Le Goff a noté un fait important dans l'écriture médiévale : les personnages sont décrits selon leur statut social et non selon certaines caractéristiques qui feraient d'eux des individus comme on le verra dans les romans modernes. L'individu médiéval « n'existe pas dans sa singularité physique. Ni dans la littérature ni dans l'art, les personnages ne sont décrits ou dépeints avec leurs particularités. Chacun se réduit au type physique correspondant à son rang, à sa catégorie sociale²⁰. » Le problème qui motive notre recherche, la mutation du statut social du chevalier, se marie bien avec cette conception que les clercs avaient du personnage romanesque. Chacun des personnages représente une facette de la catégorie sociale à laquelle il appartient et qui devient un modèle ou un anti-modèle selon la voie qu'il aura choisie au cours de l'histoire du roman. Les personnages des romans du Graal que nous étudions observent ce chemin, chacun choisissant la voie terrestre ou la voie céleste. Cela

¹⁹ Armand Strubel, *op.cit.*, p.12.

mène à une certaine évolution du statut social de la chevalerie arthurienne, servant alors de modèle à la société médiévale qui lira ces romans.

D'une part, une analyse de la royauté dépeinte dans les romans arthuriens montre de quelle façon la description du roi Arthur alimente le changement opéré sur le statut social qu'obtient le chevalier à l'intérieur de ceux-ci. Le roi Arthur présente un intérêt particulier pour notre sujet, car il incarne à la fois l'autorité royale et la chevalerie. Cela reflète le désir de l'époque, car « Henri II Plantagenêt s'applique à promouvoir le modèle du prince-chevalier²¹. » Les romans de chevalerie représenteront donc un roi-chevalier. En effet, Arthur est d'abord un chevalier comme les compagnons de la Table Ronde et un roi exemplaire jusqu'à l'écriture des romans du Graal qui le représentent comme étant celui qui a échoué dans sa mission et qui est devenu le pire roi du monde : « Le *Lancelot* en prose évoque d'abord la confession publique, puis l'interdit. La première est liée à l'ensemble des péchés commis par Arthur, qui ont attiré sur lui la vengeance de Dieu : le roi est abandonné des siens et Galehaut est sur le point de conquérir le royaume²². » Arthur, jadis l'élu de Dieu, devient rapidement, avec la *Queste* et le *Perlesvaus*, un pécheur à qui la direction du royaume menace d'échapper. Dans ces romans, les fonctions royales tendent à glisser vers la chevalerie, ce qui contribue à l'effacement du roi au profit de son armée. Une fois que les compagnons de la Table Ronde se voient attribuer des fonctions royales, l'importance de leur statut social se transforme et contribue au désir des auteurs à faire de la chevalerie un modèle pour leurs lecteurs.

D'autre part, il faudra concentrer plus spécifiquement l'analyse sur les représentations ecclésiastiques. Depuis Chrétien de Troyes, le motif du Graal a évolué de manière à donner une nouvelle dimension au roman de chevalerie : la dimension spirituelle de l'aventure. Le vocabulaire entourant l'objet eucharistique évolue et s'intensifie au fil des histoires qui le représentent. Le Graal deviendra alors l'objet d'une quête à laquelle tous les chevaliers arthuriens seront conviés. Cet objet ne sera pas le seul à subir des transformations.

L'idéologie ecclésiastique dans les romans arthuriens emprunte le mot « prud'homme » jusqu'alors consacré au chevalier courtois et désormais, avec les romans du Graal, attribué aux personnages religieux :

²⁰ Jacques LeGoff, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1967, p.348.

²¹ Dominique Boutet, *Charlemagne et Arthur, ou, Le roi imaginaire*, Paris, Honoré-Champion, 1992, p.38.

²² *Ibid.*, p.49.

Érich Köhler, dans une étude qui a fait date, a mis en évidence l'évolution du mot, qui, dans le corpus arthurien, passe d'un sens intramondain et chevaleresque à un sens très religieux. [...] Dans nos textes d'ailleurs, le concept de *preudomie* renvoie souvent à des qualités religieuses et spirituelles même lorsqu'il s'applique à des laïcs, comme on le voit à propos du forgeron charitable du conte 56 de la *Vie des Pères*, ou des bons chevaliers de la *Queste* : Galaad, Bohort et Perceval sont des « preudomes » qui « menront a fin » les aventures, car ils sont ceux à qui « Nostres Sires a mostrez ses secrez et ses repostailles » (p.235, II, 28-31). Dans certains cas, d'autre part, la *preudomie* du siècle annonce et prépare la *preudomie* spirituelle²³.

Cette transformation de la signification du mot *preudome* exprime le changement qui s'opère dans la vision que les romanciers de la *Queste* et du *Perlesvaus* ont du chevalier et de ce qu'ils veulent faire du modèle chevaleresque. Le mot est non seulement accordé à la communauté ecclésiastique qui peuple les forêts de nos romans, mais il désigne aussi les chevaliers qui partent à la quête du Graal et ceux qui emprunteront le chemin de la spiritualité au terme de leur vie terrestre. Moines et ermites jouent un rôle important dans le cheminement spirituel des chevaliers qui vivent les aventures que la quête du Graal met sur leur route. Les compagnons de la Table Ronde rencontreront des communautés monastiques exemplaires. Les ermites seront des guides spirituels majeurs pour chacun des chevaliers qui entreprennent de façon sérieuse la quête du Graal. Ces derniers sont invités à choisir la route de l'amour de Dieu afin d'accomplir la quête. « Les chevaliers, pour leur part, prolongent, en vieillissant et surtout en changeant d'état, la chevalerie *terrienne* par la chevalerie *céleste*²⁴ » : ceux qui ne parviennent pas à l'aboutissement de la quête seront conviés à devenir, eux aussi, des ermites afin de guider à leur tour les chevaliers errants qui croiseront leur chemin.

La chevalerie prend la place la plus importante dans le récit de ces deux romans, c'est pourquoi le développement de cette dernière demande une plus importante élaboration. Poursuivant l'idée de glissement des fonctions royales vers les chevaliers, l'étude de chacun des personnages principaux aidera à comprendre comment la narration des premières proses du Graal fait en sorte que la chevalerie prend toute la place et participe à l'élaboration d'un nouveau modèle social : « J'en tire pour ma part l'idée que, là encore, l'idéologie ne s'est pas diffusée de bas en haut, mais qu'elle est *descendue* du

²³ Paul Bretel, *op.cit.*, p.477-478.

²⁴ Jean-René Valette, *La poésie du merveilleux dans le Lancelot en prose*, Paris, Honoré-Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 1998, p.317.

niveau royal vers le niveau princier, puis seigneurial avant de devenir "chevaleresque"²⁵. » Le procédé de l'élection d'Arthur s'applique aux héros du Graal : Galaad et Perlesvaus. Grâce à leurs vertus, ils seront les deux seuls à pouvoir terminer la quête du Graal. Un élément s'ajoute, car il n'y aura pas que des élus dans l'aventure du Graal, il y aura aussi des exclus : Gauvain et Keu. L'un refusera de se soumettre à Dieu et l'autre sera l'anti-héros du roman, qui trahira son roi et incarnera le contraire du modèle de chevalerie représenté par Galaad et Perlesvaus. Quant à Lancelot, il sera celui à qui la rédemption est permise, lui promettant un avenir meilleur. Dans les deux romans, Lancelot fera face au péché mortel auquel il est soumis, ce qui lui permettra dans un cas de pouvoir avancer sur le chemin de la chevalerie de Dieu, mais dans l'autre, sa quête sera vouée à l'échec. La *Queste* et le *Perlesvaus* montrent qu'il y a des chevaliers exemplaires, des chevaliers à qui l'on ne doit pas ressembler et une planche de salut possible pour ceux qui aspirent à devenir meilleurs.

Le personnage seul ne suffit pas à éclaircir le désir des auteurs d'élever le statut social du chevalier. Certes, l'effacement de la figure royale contribue largement à l'effet, mais pas suffisamment. Le rôle important que joueront les chevaliers à l'intérieur des aventures qu'ils auront à vivre fera d'eux les principaux détenteurs du pouvoir judiciaire de la société en péril :

Voici en quoi consiste la consécration du chevalier : une coutume solennelle veut que, le jour où il est ceint du ceinturon militaire, il se rende solennellement à l'église; là, par le fait de déposer son épée sur l'autel et de l'y reprendre, en une profession quasi publique, il se voue lui-même au service de l'autel et répond devant Dieu de son épée, c'est-à-dire de sa fonction, pour un service perpétuel²⁶.

Non seulement les chevaliers seront conviés à rendre justice au pauvre, à la veuve et à l'orphelin, mais ils auront à protéger l'Église. Protéger l'Église ne signifie pas uniquement de garder physiquement les lieux saints hors de tout danger. Protéger l'Église signifie diffuser la *novelle Loi*, bannir les païens des terres chrétiennes donc convertir ceux qui ne croient pas au Dieu chrétien et anéantir les autres. Cette mission hautement cléricale devient gage de salut pour les chevaliers qui entrent dans la quête du Graal.

²⁵ Jean Flori, *op.cit.*, p.261.

²⁶ *Ibid.*, p.228 : traduction d'un texte de Jean de Salisbury.

Chapitre I : le roi et la chevalerie

Le personnage du roi Arthur a soulevé bien des questions et fait l'objet de plusieurs études concernant la position sociale particulière qu'il occupe dans les romans arthuriens. Il est vrai que sa présence presque fantomatique présente un roi plutôt passif, sans pour autant laisser croire que son autorité est complètement anéantie. En effet, la place d'Arthur est profondément ancrée dans cet univers chevaleresque dont les idéaux sont puisés à de multiples sources. Les personnages principaux du royaume arthurien, les chevaliers de la Table Ronde, construisent un univers dans lequel ils prennent toute la place. Pour que cela soit possible, il aura fallu construire une élite dont l'idéal émerge de la fusion des forces du chevalier et des forces du roi. Conjuguer ainsi deux types de personnages aura amené les auteurs à se questionner sur la morale et sur l'éthique de l'ordre des *bellatores*. Comme toute fiction puise ses sources dans une certaine réalité sociale, quelques éléments de la société de la fin du XII^e siècle et du début du XIII^e siècle sont observables dans la mise en fiction d'une véritable idéologie chevaleresque dont les grandes lignes émergent de la tension entre les convictions royales et celles du monde ecclésiastique. L'élection divine du héros, qu'il soit roi ou chevalier du Graal, représente bien ces tensions.

Ainsi, à mi-chemin entre ce qui définit le roi et ce qui définit le guerrier à cheval, le chevalier arthurien acquiert une place bien particulière dans l'imaginaire des écrivains des XII^e et XIII^e siècles. Afin de bien comprendre comment s'opère cette fusion de la fonction royale et de la fonction guerrière ou, plus précisément, chevaleresque dans les premières proses arthuriennes, il est nécessaire de débiter par une analyse de la figure du roi Arthur en puisant d'abord dans son passé littéraire, lequel nous lancera sur des pistes nous menant aux raisons pour lesquelles ce roi mérite une place prépondérante dans l'imaginaire des romans de la Table Ronde et pourquoi il la conservera jusqu'à sa mort :

Arthur n'est jamais un roi souverain, un véritable roi; il est toujours le symbole d'un État féodal idéal représenté comme garant d'un ordre humain parfait et proposé comme tel. Il le sera jusqu'à ce qu'une littérature ayant pris conscience de la situation réelle de la chevalerie, regarde en face, dans la *Mort Artu*, le crépuscule de son monde²⁷.

En ce qui concerne ce personnage complexe qu'est Arthur, les romans antérieurs à la *Queste* et au *Perlesvaus*, c'est-à-dire avant 1215-1220, sont d'une aide précieuse quant à la définition romanesque de la position sociale du personnage. Nous verrons quelques

²⁷ Erich Köhler, *L'aventure chevaleresque, idéal et réalité dans le roman courtois : Études sur la forme des plus anciens poèmes d'Arthur et du Graal*, Paris, Gallimard, « NRF », 1974 (1954), p.26.

différences quant à la position d'Arthur entre la *Queste* et le *Perlesvaus*, différences qui semblent avoir une incidence sur le comportement des chevaliers. Au travers d'Arthur, nous analyserons comment les auteurs sont parvenus à opérer un léger glissement des fonctions royales au profit de la chevalerie et ainsi permettre à ceux qui n'étaient jadis que des militaires d'accéder à un rang social de noblesse aristocratique.

L'élection royale

Contrairement à *Perlesvaus*, *Galaad*, *Lancelot* ou *Gauvain*, dans les romans arthuriens, il n'est jamais fait mention d'épisodes antérieurs concernant Arthur. La place accordée au roi Arthur semble maintenant aller de soi. Sa naissance, pourtant extraordinaire depuis le récit qu'en a donné Geoffroy de Monmouth, n'est que rarement évoquée sur le mode de l'allusion. À l'intérieur des romans, aucun doute n'est émis quant à la légitimité de sa position sociale ni sur l'autorité qu'il exerce sur son royaume. Par contre, il semble nécessaire de revenir sur certains épisodes de son enfance, en particulier sur ceux décrivant les étapes franchies avant son couronnement. Le lecteur de nos deux romans, la *Queste* et le *Perlesvaus*, doit avoir lu le *Merlin*, des passages du *Brut* ou du *Merlin Huth* pour avoir une vue d'ensemble sur la condition sociale du roi Arthur. Non seulement Arthur a-t-il eu droit au trône par héritage, mais il y a eu accès par « élection » : élu de Dieu et élu des hommes. L'élection semble un moyen d'expliquer et de légitimer la place que le romancier donne au héros dans son roman. Non seulement l'élection du héros est observable pour les principaux chevaliers, *Perlesvaus* et *Galaad*, dont la part sera la plus importante dans la quête du Graal, mais elle est aussi observable pour le roi Arthur, personnage transportant avec lui son passé littéraire²⁸ dans chacune des histoires de la légende arthurienne. Le motif de l'élection est très important dans les romans arthuriens, mais nous verrons aussi que ce motif reviendra dans certains romans du Graal, comme le *Perlesvaus* et la *Queste*. Ce motif sera notamment mis en évidence par l'utilisation d'un symbole guerrier : l'épée.

Noblesse de sang : la question du lignage

L'élection d'Arthur en tant que roi du royaume de Logres est décrite dans des romans comme le *Merlin Huth* dont l'enchanteur et prophète Merlin est le héros. Ces romans relatent l'enfance du jeune Arthur, dont l'épisode de la conception et de la mort du roi Uterpendragon sera décisif pour l'avenir du jeune homme. C'est la volonté d'une force

²⁸ Nous désignons par l'expression « passé littéraire », toutes les histoires et/ou tous éléments d'histoire qu'il est possible de recueillir durant les années précédant les dates établies pour le *Perlesvaus* et la *Queste*, soit avant 1215-1220.

supérieure, celle de Dieu lui-même, qui motive les gestes posés par Merlin à l'endroit du fils d'Uterpendragon, mais c'est aussi grâce à la noblesse de sa naissance qu'Arthur accèdera au trône. Les études de Paul Zumthor portant sur les prophéties de Merlin donnent plusieurs éléments à considérer au sujet de l'élection d'Arthur. Zumthor relate l'histoire du lignage dont provient Arthur. Cette histoire semble rester la même d'un roman à l'autre. Arthur est le fils d'Uterpendragon, mais, pour le protéger, Merlin l'a fait confier à une bonne famille paysanne jusqu'à ce que le moment soit venu de lui donner le trône qui lui revient de droit. Avant de nous pencher sur la question de la remise du trône à Arthur, nous devons nous questionner sur les conditions de la naissance de ce dernier. Arthur est certes le fils du roi Uterpendragon, mais il est illégitime, car ce dernier l'a conçu en prenant les traits du duc de Cornouailles, usurpés grâce à l'intervention magique de Merlin. Les origines d'Arthur sont bien entendu brouillées et sa place en tant que roi sera discutée dans certains romans comme le *Perlesvaus*. À leur arrivée au château de Tintagel, Arthur, Lancelot et Gauvain constatent que l'endroit a été dévasté. C'est alors qu'ils apprennent l'histoire de ce haut lieu de la légende arthurienne²⁹. Un prêtre accepte de raconter comment les terres de Tintagel se sont effondrées ainsi que les détails de la naissance illégitime d'Arthur :

Li rois Uter avoit Merlin ensamble o lui, dont vos avez oï parler, qui si fu engignos; il le fist muer en la samblance del roi Goloés, si entra ça dedens par l'art de Merlin et jut cele nuit avoeques la roine, si engendra le roi Artu en une grant sale la ou cis abismes est, et por icel pechié est la tere fondue en tel maniere con vos veez. (*Perlesvaus*, p.730)

Après avoir entendu cette histoire, Arthur se sent honteux et ses chevaliers sont gênés de ces révélations étonnantes concernant le meilleur roi du monde : « Li rois Artus a oïe sa naissance, qu'il ne la savoit mie, si en fu un poi honteus et enbrons por monseignor Gauvain et por Lancelot; il meïsmes s'en esmerveillierent molt et lor pesa de ço que li provoires en out tant dit. » (*Perlesvaus*, p.732) Les chevaliers sont surpris d'apprendre les circonstances de la naissance d'Arthur, mais ne questionneront pas la légitimité du règne d'Arthur et lui resteront fidèles jusqu'à la fin du roman. Par contre, ces révélations arrivent de façon tardive dans l'histoire du *Perlesvaus* et contribuent à l'annonce de la fin des aventures arthuriennes. De plus, le problème de la naissance d'Arthur aura déjà été discuté dans le *Merlin* en prose, alors que le temps était venu pour les barons de Tintagel de trouver un nouveau roi après à la mort d'Uterpendragon.

²⁹ Pour l'histoire complète du règne d'Uter, lire le *Merlin* en prose de Geoffroy de Monmouth.

Au moment de la mort d'Uterpendragon, Merlin annonce à ce dernier que son fils sera le prochain roi : « Rois, tu as faite moult bonne fin, se la conscience est tele comme la samblance. Et je te di que tes fius Artus sera chiés de ton regne apries toi par la viertu de Jesuchrist. Et sera acomplissables de la table reonde que tu as fondée³⁰. » Ces paroles de Merlin, à l'image de la pensée augustinienne de l'époque³¹, proclament que Dieu est le seul à avoir le pouvoir de choisir l'identité de celui qui règnera en roi, ce qui attirera l'attention des barons sur le sérieux de la situation, car pour eux Arthur n'est que le fils d'un bon paysan. À cette époque, « la noblesse est une catégorie sociale dont les conditions d'accession ont un rapport étroit avec la richesse. [...] La noblesse est une qualité héréditaire qui se transmet par le sang³². » Cette condition de sang et de cœur est vérifiable et les barons ne la reconnaîtront que lorsqu'ils auront eu la preuve qu'Arthur est digne de succéder à Uterpendragon. Dominique Boutet insiste sur le fait que l'orientation de la volonté divine n'est pas une certitude qui, dans la réalité historique, pouvait être aussi sensible qu'elle l'est dans les romans en prose. La remarque est juste, car il s'agit d'un roman, un ouvrage de fiction. Par contre, l'élément n'est pas à négliger, car sa présence montre qu'il fait partie des convictions idéologiques de l'écrivain. En revanche, nous pouvons repérer dans la narration d'autres éléments électifs qui justifient le choix de Dieu.

Élection divine

Ce ne sera qu'à Noël que l'identité sociale d'Arthur sera annoncée publiquement. Le jour de la célébration de la naissance de Jésus, le nouveau roi des rois, les barons se rencontrent pour décider d'un roi pour remplacer Uterpendragon. Sur le perron de l'Église est enfoncée une épée dans une enclume que l'archevêque asperge d'eau bénite. Ce geste révèle une prophétie gravée en lettres d'or sur l'objet : « que cil qui osteroit cele espee, il seroit rois de la terre par l'election Jhesuscrist³³. » La merveille ainsi produite offre un élément de réponse à la population : le roi a bel et bien été choisi par Dieu, il ne reste qu'à découvrir qui est cet homme. Dominique Boutet a repéré dans un passage d'un autre roman,

³⁰ Paul Zumthor, *Merlin, le prophète : un thème de la littérature polémique, de l'historiographie et des romans*, Genève, Slatkine Reprints, 1973, p.154.

³¹ Saint-Augustin basait sa théorie politique sur l'idée que la société ecclésiastique est le miroir de la société céleste de Dieu. Dans *Cité de Dieu*, il est indiqué que l'Église est la figure terrestre de la cité de Dieu et le rôle donné à cette figure terrestre est de faire régner la paix et la justice de Dieu. Saint-Augustin explique que pour arriver à remplir cette mission, l'Église doit se subordonner à l'État. (réf. Benoît Beyer de Ryke, « L'apport augustinien : Augustin et l'augustinisme politique », in A. Renaut, dir., *Histoire de la philosophie politique*, t. II, *Naissance de la Modernité*, Calmann-Lévy, Paris, 1999, 43-86)

³² Jean Flori, *op.cit.*, p.65.

³³ Paul Zumthor, *op.cit.*, p.155.

le *Merlin Huth*, des paroles similaires à l'égard d'Arthur concernant cette élection faite par le Christ :

Sachiez que vous devés amer et prisier vostre signour, pour chou premierement que vous l'eustes par la grasce Nostre Signour, ne mie par autre; apriés pour chou qu'il est de son aage li plus sages princes qui soit ou roïame de Logres; après pour chou qu'il est si gratieux hom comme cil qui est engendrés dou roi Uter Pandragon. Et pour chou que lavés tenu pour vil dusques chi en vos cuers, pour chou que vous ne connessiés dont il estoit estrais, vous requier jou que vous dès ore mais ne l'aiiés contre vuer, mais com droiturier segnour le tenés et par l'esgart de Nostre Signour et par lignage³⁴.

Remarquons que la question du lignage, bien que moins mise en évidence, demeure un élément aussi privilégié que la décision de Dieu sur le nouveau souverain. Ce que les barons ne savent pas, c'est qu'Arthur n'est pas le fils d'Auctor³⁵ le paysan, qui n'est que son père adoptif, mais bien le descendant direct du roi du royaume, Uterpendragon. Au moment où tous apprennent qu'Arthur deviendra leur nouveau roi, un doute angoissant survient dans leur esprit : « nos n'alons mie contre la volonté Jhesus Crist, mais il nos est molt estrange chose que uns garçons soit sires de nos³⁶. » Même si le choix du nouveau souverain doit être accordé par Dieu, il est clair, d'après ces paroles, que la question du lignage demeure l'argument principal de l'accession au trône. Cela nous confirme que la dimension profane de l'idéologie royale renferme des indications sur les comportements sociaux. Dominique Boutet précise les lignes de ce discours à caractère plus séculier en indiquant que l'élection divine semble être un « subterfuge, une ruse de Dieu [et que] la logique divine est pour ainsi dire coiffée par la logique, bien terrestre, du lignage³⁷. » Alors, afin d'obtenir la confiance des barons, nécessaire à l'obtention de l'onction royale, Arthur sera confronté à trois petites épreuves imprégnées de l'idéologie féodale : une épreuve de largesse, une épreuve de sagesse et une épreuve de chevalerie.

³⁴ Dominique Boutet, *Charlemagne et Arthur, ou, Le roi imaginaire*, Paris, Honoré-Champion, 1992, p.282.

³⁵ Le mot choisi pour désigner le nom du père d'Arthur, *Auctor*, est intéressant à développer. *Auctor* vient du terme latin *auclorit* qui désigne l'autorité intellectuelle. À cette époque, cette autorité revient à l'Église. Choisir un tel mot pour désigner le père adoptif d'un fils illégitime vient adoucir les circonstances de la naissance de ce dernier et laisse croire que l'enfant n'a pas été confié à cet homme par hasard. Merlin aura scrupuleusement choisi *Auctor* pour prendre soin d'Arthur, l'élever dans les meilleures conditions et ainsi préserver sa nature de roi. Certes, Arthur est tout de même né de sang royal, mais sa conception aura été faite par tricherie et mensonge. Il faudra donc se faire « pardonner » ce péché et seules les autorités intellectuelles de l'époque étaient en mesure d'accorder un tel pardon. Le nom *Auctor* aura donc plusieurs fonctions à ce stade de l'histoire d'Arthur. Paradoxalement, le nom du père adoptif tend aussi à désigner Arthur comme une création de fiction, car *Auctor* est aussi *auteur*.

³⁶ *Ibid.*, p.60.

³⁷ *Ibid.*, p.63.

Récurrent, le motif de l'élection du roi par la volonté de Dieu est essentiel et rend compte des mœurs chrétiennes et de la pensée augustinienne qui influencent, entre autres, les cérémonies royales comme le couronnement du roi. En effet, le couronnement doit être accompagné d'un sacrement chrétien, l'onction, que le roi doit recevoir pour entériner le choix de Dieu afin que son rôle soit pleinement reconnu³⁸. Sans ce sacre, Arthur, même fils de roi, n'a pas de place légitime dans la hiérarchie féodale. Nous pouvons alors comprendre pourquoi les barons proposent à Arthur de prendre le titre de seigneur en attendant d'être sacré roi, ce qui aurait lieu à la Pentecôte. Le détail n'est pas négligeable, d'autant plus qu'il force Arthur à démontrer la sagesse naturelle qu'il possède, qualité indispensable à l'ordre auquel il semble déjà appartenir par héritage, lorsqu'il refuse l'offre qui lui est faite de devenir seigneur illégitime. L'acceptation d'Arthur sera obtenue lorsqu'il réussira l'épreuve lors de laquelle ses capacités de générosité seront éprouvées. Malgré le fait qu'Arthur soit, sinon un bâtard au moins un fils aux origines problématiques et que les barons s'insurgent à l'idée d'être dirigée par un « fils sans père », il obtiendra le respect et la confiance nécessaire à son acceptation définitive dans la sphère royale, car Arthur a démontré la richesse de sa naissance par sa réussite personnelle. Ces deux qualités revêtent une grande importance dans l'imaginaire féodal et courtois.

Le symbole de l'épée

L'épée est un symbole important pour l'élection du roi, même si l'accent n'est pas porté sur le motif. Arthur s'est mérité l'épée Excalibur et le reste de son armure, tout comme Galaad, dans la *Queste*, et Perlesvaus, dans le *Perlesvaus*, recevront leurs armes pour partir à la quête du Graal. Alexandre Micha explique clairement qu'une élection est faite pour les chevaliers du Graal, mais ajoute que le même procédé est utilisé pour le roi Arthur :

Si Arthur a été roi, c'est par un choix exprès de Dieu, tout comme à la fin du *Merlin*, quand seul de tous les candidats à la succession d'Uterpendragon, il a réussi à tirer l'épée du perron. Un prud'homme le lui rappelle ici : *Si doit savoir que nus hom mortex ne te baillast a garder la signorie que tu tiens mais que de Diex seulement (XLIXa, 18)*³⁹.

Lorsque l'archevêque voit qu'une épée, sur le perron de son église, attend son propriétaire, il comprend que la réponse à leurs inquiétudes sera révélée sous peu. Il

³⁸ À ce sujet voir le chapitre 4 de *Royauté et idéologie au Moyen Âge* d'Yves Sassier.

³⁹ Alexandre Micha, « Couleur épique dans le *Roman de Thèbes* » in *Études sur le Roman de Thèbes*. Textes choisis et documentés par Bernard Ribémont, Orléans, Paradigme, coll. « Medievalia », 2002, p.193.

est entendu que les personnages, dès que tous aperçoivent cette épée enfoncée dans l'enclume et gisant sur le perron, comprennent qu'elle ne pourra appartenir qu'au nouveau roi.

L'élection par l'épée (aspect *formel* du miracle) a une autre signification : elle exprime typiquement la chevalerie; signification qui est commentée par l'archevêque de Logres : « Quand Notre-Seigneur commanda justice sur terre il l'y mit dans l'épée »; phrase dont le sens était à l'époque infiniment plus profond et moins matériel qu'il n'est pour nous. Ainsi, par le même miracle (opéré le jour de Pentecôte), Dieu désigne-t-il lui-même le roi prédestiné, et consacre-t-il l'ordre (prédestiné aussi) de la chevalerie. Dans un seul geste, Merlin accomplit ce que sa mission a de plus haut – et réalise sa propre prophétie⁴⁰.

Si l'on retrouve des éléments de chevalerie pour accompagner la figure du roi dans les romans en prose, c'est que l'image du roi est mise en rapport direct avec l'image de la chevalerie qui y est représentée. On retrouve d'ailleurs cette apparition d'une épée sur le perron, arme destinée au héros du Graal dans la *Queste*. Lorsqu'ils s'y attendent le moins, Arthur et ses chevaliers entendent Keu leur dire que « merveille » est en train de se produire à l'extérieur du château : une épée est apparue sur le perron accompagnée d'une inscription.

Et quant il sont venu a la rive, si troevent le perron qui estoit oissuz de l'eve, et estoit de marbre vermeil; et ou perron avoit une espee fichee, qui molt estoit bele et riche par semblant; et en estoit li ponz d'une pierre preciose ovrez a letres d'or molt soutilment. Et li baron regardent les letres qui disoient : JA NUS NE M'OSTERA DE CI, SE CIL NON A CUI COSTÉ JE DOI PENDRE. ET CIL SERA LI MIELDRES CHEVALIERS DEL MONDE. (*Queste*, p.5)

La merveille est grande ici, car les inscriptions identifient le propriétaire de l'épée de la même façon que pour l'épée d'Arthur, Excalibur. On ne peut non plus passer sous silence la présence d'un baron qui lira les inscriptions pour tous. Un motif semblable se trouve également dans le *Perlesvaus*, par contre cette fois il s'agira d'un bouclier nécessaire au héros du Graal. De la même manière, une prophétie annoncera la venue prochaine du meilleur chevalier du monde, le seul à pouvoir tenir l'objet en question. Seules les circonstances diffèrent :

Sire cest escus que ceste damoisele porte fu Joseph le bon soudoier qui Dieus despendi de la crois; si vous en fas present, si com le vos dirai : que vos garderés l'escu a oes un chevalier qui poroec venra, et le ferés pendre a cele colombe enmi vostre sale et li garderés. Car nus ne le porroit oster

⁴⁰ Paul Zumthor, *op.cit.*, p.157.

se cil non, ne pendre a son col; et de cest escu conquerra il le Greal et lairra un autre escu ça dedens, que ceste damoisele a porté, ne ne menra joie a nului dusqu'a cele eure que li chevaliers venra. (*Perlesvaus*, p.182)

En effet, nous comprenons qu'un seul chevalier pourra prendre possession du bouclier et ce chevalier n'est nul autre que le meilleur chevalier du monde. À la manière de l'élection par l'épée, nous retrouvons ici le même motif, mais cette fois-ci il est représenté par une autre pièce de l'armement du chevalier : le bouclier.

Bien que la noblesse de naissance soit nécessaire à l'accession au trône ou à la Table Ronde, l'élection de Dieu décline ce principe dans les romans du Graal. Par sa place dans la narration, en tout début de l'histoire de chacun des trois chevaliers, Arthur, Galaad et Perlesvaus, l'élection devient un motif important pour le choix du meilleur roi ainsi que pour le choix du vainqueur de la quête du Graal. De plus, le choix d'une arme ou d'une partie de l'armure indique clairement que l'élu devra être un guerrier de premier choix, un chevalier digne de ce nom. Arthur recevant une épée désigne non seulement un nouveau roi pour la communauté, mais surtout un chevalier prêt à protéger son royaume. C'est ici que les fonctions royales prennent de l'importance dans la définition du personnage d'Arthur et surtout pour la définition générale que nos auteurs veulent faire de la chevalerie.

Fonctions royales

Tel que le souligne Dominique Boutet⁴¹, le roi-chevalier, comme le nom l'indique, est avant tout le roi des chevaliers, ce qui donne tout son sens au fait qu'Arthur dirige son armée de chevaliers, mais qu'il ne prendra qu'exceptionnellement part aux expéditions guerrières ou aux pèlerinages. Le *Perlesvaus* nous offre le meilleur exemple de récit dans lequel Arthur n'est pas une figure statique ou passive, mais prend part directement à une partie des aventures du Graal. D'abord pour son propre profit, ensuite pour aider ses chevaliers, Arthur part à l'aventure à quelques reprises dans ce roman. Son départ est d'autant plus singulier qu'il se fait en solitaire, contrairement, par exemple, à des épisodes comme celui de la fontaine de Laudine dans le *Chevalier au Lion*, où il se rend accompagné des chevaliers de la Table Ronde. En revanche, la *Queste* nous montrera un roi très passif dont la présence n'est nécessaire et rapportée qu'au tout début du roman pour ensuite s'effacer complètement de l'histoire et laisser toute la place aux chevaliers partis prendre part à la quête du Graal. L'étude des fonctions du roi, de ses forces et de ses faiblesses nous aidera à repérer les motivations à la construction du personnage.

⁴¹ Dominique Boutet, *op.cit.*, p.39.

Roi-chevalier

Pour devenir un modèle exemplaire pour sa cour, Arthur devra être sacré chevalier⁴² avant son couronnement et devra entrer dans le même idéal que les membres de la Table Ronde. Nous pouvons voir cette image du roi-chevalier en la personne de Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre quelques années avant les dates probables de composition de la *Vulgate arthurienne* et du *Perlesvaus*. À ce propos, Jean Flori indique, lorsqu'il relate les étapes du couronnement de Richard Cœur de Lion, une parole importante qui a été proclamée par le roi. Cette parole fait partie des fonctions du roi : « il jure de porter toute sa vie paix et honneur à Dieu et à la sainte Église, d'assurer bonne justice à son peuple, et enfin d'abattre les mauvaises lois et les coutumes perverses, mais d'observer et de faire observer les bonnes⁴³. » Ce qui nous intéresse dans ces paroles provient de la grande part de « non-fiction » qui est transposée dans les romans : Arthur est appelé à prononcer des paroles semblables lors de son sacre : « Artus, se tu iés teuls que tu voelles jurer a Dieu et a son pooir d'aidier sainte eglise et essauchier et tenir loiauté en terre et pais a ton pooir et maintenir droiture, si va avant et pren l'espee dont nostre sires t'a fait election⁴⁴. » Un problème se pose par ailleurs : Arthur ne fait pas la preuve qu'il est un bon chevalier. Il n'est pas le meilleur chevalier de son royaume, mais le personnage est tout de même construit selon les critères d'un idéal de royauté. Il doit donner l'exemple, mais ne s'attribuera jamais le statut de « meilleur candidat ».

Comme le rappelle l'archevêque dans le *Merlin*, le roi est à la tête d'un des trois ordres qui régissent la société, l'ordre des *bellatores*⁴⁵, et il doit accomplir les tâches qui reviennent à cet ordre : « Nostre sires quant il commanda justice en terre si le mist en espee,

⁴² Nous retrouvons aussi cette pratique dans la *Queste*. Galaad devra se faire sacrer chevalier afin de parvenir à son destin de ressource exemplaire de la chevalerie d'Arthur.

⁴³ Jean Flori, *Richard Cœur de Lion : le roi-chevalier*, Paris, Payot & Rivages, 1999, p.93-94.

⁴⁴ Paul Zumthor, *op.cit.* p.156.

⁴⁵ L'ordre des *bellatores* englobe l'ensemble des professionnels militaires de la société. On compte dans cet ordre les dirigeants (comtes, princes et roi) ainsi que les *militēs* qui sont subordonnés aux dirigeants : « le très aristocratique Adalbéron pensait avant tout aux prélats dans l'ordre ecclésiastique, aux comtes et aux princes dans l'ordre des *bellatores*; autrement dit, aux détenteurs du pouvoir de coercition, à ceux dont c'est la mission d'engager la guerre, de la déclarer juste, c'est-à-dire aux autorités légitimes subordonnées au roi et agissantes, au moins théoriquement, en son nom. » (Flori, *op.cit.* p.206-207) Poursuivant l'idée d'Adalbéron de Laon, Benoît de Sainte-Maure élaborera à son tour sur cet ordre dont les responsabilités deviennent de plus en plus claires. Les chevaliers sont non seulement les gardiens du troisième ordre, celui des laboureurs, mais aussi de celui de l'Église. Ils doivent les protéger et garantir une existence de paix pour tout le pays, mais aussi rendre la justice, missions qui devaient d'abord être royales. Cela est suffisant pour justifier le mode de vie seigneurial de la chevalerie : « du sacrifice que les chevaliers font de leur vie, les privilèges dont ils jouissent – et dont Benoît ne dit rien – sont la récompense. » (Duby, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, p.331) La vision que Benoît de Sainte-Maure a du schéma trifonctionnel n'est pas, comme c'était le cas pour Adalbéron de Laon et Gérard de Cambrai, de fonder une morale religieuse, mais bien de fonder une morale civique. Il devient clair que la fonction des chevaliers, telle que la conçoit Benoît de Sainte-Maure, est en quelque sorte le prolongement de celle des dirigeants royaux et seigneuriaux.

et l'espee fu baillie au commencement des quatre ordres⁴⁶ as chevaliers pour desfendre sainte eglise et pour droite justiche tenir⁴⁷. » Non seulement le choix du roi s'est fait par l'épée, mais celle-ci représente toute la symbolique fonctionnelle de la théorie des trois ordres qui a été développée plus d'un siècle plus tôt par Adalbéron de Laon et Gérard de Cambrai⁴⁸. Le roi Arthur doit donc honorer l'éthique de sa fonction. Son rang social lui vaut d'être la personne la plus respectée du royaume, mais il doit tout de même mériter ce respect par certains gestes. Comme nous le savons, le roi doit aussi démontrer qu'il peut être un bon chevalier. Il va de soi qu'il devra observer les mêmes qualités et vertus : loyauté, courage, courtoisie, justice, honneur, foi. De plus, il doit non seulement assurer la prospérité et la protection de ses chevaliers, donc agir en compagnon autant qu'en chef, mais aussi, et surtout, il est impératif qu'il sache déployer ses largesses. Notons qu'Arthur possédait, dès son élection, l'une des plus grandes vertus qu'un roi doit posséder c'est-à-dire un don naturel pour les largesses⁴⁹. Les romans arthuriens en font une telle promotion que, comme le dit si bien Érich Köhler, « le royaume d'Arthur est inconcevable sans cette vertu⁵⁰. »

Largesse

Ce qui nous intéresse dans la vertu de largesse, c'est la dimension idéologique qu'elle prend dans nos romans. Bien qu'identifiée à plusieurs fonctions d'ordre religieux ou économique, c'est la fonction idéologique qui prend le plus de place dans les romans arthuriens. Depuis Chrétien de Troyes, la largesse devient la vertu féodale la plus importante concernant le roi Arthur, car elle lui permet de s'attacher la fidélité de ses chevaliers. Cette vertu, du moins dans les romans arthuriens, doit se pratiquer selon une générosité sans bornes et sans rien attendre en retour. Nous voyons alors se dessiner un ensemble de réciprocitys permettant de maintenir un équilibre entre le roi et ses vassaux :

⁴⁶ Les quatre ordres dont parle Robert de Boron dans son *Merlin* font référence aux ordres religieux militaires de chevalerie comme les Templiers, les Hospitaliers et les Teutoniques dont nous discutons dans le dernier chapitre de la présente recherche.

⁴⁷ Paul Zumthor, *op.cit.* p.155.

⁴⁸ Gérard de Cambrai et Adalbéron de Laon se sont largement inspirés des écrits de Grégoire le Grand et de saint Augustin (*La Cité de Dieu*) pour préciser et façonner l'affirmation d'un modèle de société à trois fonctions. C'est dans son *Poème au roi Robert* (1024-1027) qu'Adalbéron de Laon énonce l'idée d'une tripartition de la structure sociale. Dans ce poème se forme plus clairement l'idée d'ordonner, de classer la société en trois catégories d'hommes dont chacune accomplirait une fonction indispensable à la collectivité : ceux qui prient (*oratores*), ceux qui combattent (*bellatores*) et ceux qui travaillent (*laboratores*). Il précise qu'il désire non seulement classer la société, mais aussi définir et détailler les différentes tâches et fonctions de chacun des ordres. Plus tard viendront aussi les principes de distinction hiérarchiques à l'intérieur des ordres eux-mêmes. On peut lire à ce sujet l'étude très complète *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme* de Georges Duby.

⁴⁹ La largesse, la générosité (le mot vient de *gens*), est la preuve ultime de la noblesse des origines.

⁵⁰ Erich Köhler, *op.Cit.*, p.26-27.

Dans une société où, désormais, l'argent circule davantage et devient plus que jamais nécessaire, elle permet à l'ensemble de la chevalerie de prendre conscience de sa solidarité, non de classe, mais d'ordre ou plus exactement de statut fonctionnel. Les rois et les princes ont besoin des chevaliers pour établir, affermir et affirmer leur puissance; les chevaliers ont besoin des rois et des princes pour vivre de leur profession, eux qui ne cultivent pas, ne commercent pas, ne produisent pas de richesses, mais en consomment seulement⁵¹.

La démonstration du phénomène est rendue de plus en plus claire avec les premières proses du Graal. En effet, surtout dans le *Lancelot en prose* et dans le *Perlesvaus*, le royaume arthurien tombe dans une déchéance hors de contrôle dont Arthur est seul responsable.

La déchéance de son royaume est due en partie au fait que le roi ne remplit pas tous les devoirs qui incombent à sa fonction. Son rayonnement s'affadit peu à peu. Rapidement, sa mauvaise réputation devient accablante et se répand dans tout le royaume. Le royaume n'étant plus protégé, les envahisseurs prennent du terrain et Arthur perd de son autonomie. Il est aveuglé, triste et démontre qu'il perd la foi, car il ne pratique plus ses coutumes religieuses. Les aventures merveilleuses cessent et la Table Ronde se vide, car personne ne veut servir un roi qui n'agit pas comme tel. La honte s'empare de lui et Guenièvre devient malheureuse. Le principe de loyauté entre en compte à ce moment, car les vassaux ne désireront pas rester à la cour d'un roi qui leur accorde si peu de considération :

commença a perdre le talent des largescs que il li soloit fere. Ne voloit cort tenir a Noël, ne a Pasques, ne a Pentecoste. Li chevalier de la Table Reonde, qant il virent son bienfet alentir, il s'en partirent e commencierent sa cort a lessier. De trois .c. e .lxx. chevaliers q'il soloit avoir de sa mesniee, n'avoit il ore mie plus de .xxv. au plus. Nule aventure n'avenoit mes a sa cort. Tuit li autre prince avoient leur biensfez delaiez por ce q'il veoient le roi maintenir si foiblement. La roïne Guenievre en estoit si dolente qu'ele ne savoit conroi de li meïsme. (*Perlesvaus*, p.132)

C'est lors d'une conversation avec la reine Guenièvre que s'expriment les sentiments de tristesse, de honte et de perte de la foi en Dieu. Le roi Arthur est bien conscient de la condition dans laquelle il plonge sa cour et son royaume : « Certes, dame, dist li rois, ge n'é volenté de fere largesce ne chose qui tort a honneur; ainz m'est mes talenz muëz en floibece de cuer, e par ce sé ge bien que ge per[t] mes chevaliers e l'amor de mes amis. » (*Perlesvaus*, p.134) Bien des maux sont mis en relief dans les paroles d'Arthur. D'abord, Arthur avoue d'emblée ne plus avoir la volonté de déployer des largesses, ce qui devient extrêmement dangereux pour la sécurité du royaume puisque, en quittant sa cour, ses

⁵¹ Jean Flori, *Richard Cœur de Lion*, op.cit., p.394.

chevaliers n'assureront plus la défense du territoire d'un roi qui ne donne rien en retour. Ensuite, la déclaration de la perte du souci de ce qui maintient l'honneur ne peut qu'entraîner la honte, ce qui est évidemment repoussant pour les compagnons de la Table Ronde. Arthur a bien raison d'en conclure que tous ses « talenz muëz en floibece de cuer ». Aucun chevalier ne voudra répondre d'un roi faible de cœur qui n'attire pas les honneurs et la reconnaissance. Arthur résume bien sa situation en désignant ces manquements par une faiblesse de cœur qui lui fait perdre non seulement ses chevaliers, mais l'amour de ses amis. Arthur s'est mis dans une position où tout est perdu, même le bonheur et la joie de Guenièvre. Tel que Dominique Boutet le relève⁵², les thèmes inséparables de l'*onor* et de l'*amor* organisent et définissent l'harmonie du royaume d'Arthur où les relations féodales sont à leur meilleur et répondent d'un idéal de perfection criant. Il n'est pas étonnant de rencontrer ces termes lorsqu'il s'agit de manifestations de largesses et de valeurs courtoises parce que l'honneur et l'amour s'expriment chez les personnages grâce à la courtoisie et à la largesse.

Faiblesses du roi

Nombre de notions de la courtoisie échappent à Arthur dans la *Queste* et dans *Perlesvaus* et contribuent aussi à faire apparaître ses plus grandes faiblesses. Lorsque l'homme noble observe le code de savoir-vivre de la courtoisie, il démontre plusieurs qualités. L'homme courtois doit écarter l'orgueil, l'envie, la vantardise et la médisance. Il doit aimer de tout son cœur et honorer la Sainte Église. En cessant ses largesses et en oubliant le code d'honneur courtois, Arthur perdra de sa prouesse, donc de sa noblesse. Les qualités qui attirent les chevaliers à sa cour disparaissent et le roi devient vulnérable. Ce qui fait si peur à Arthur — la dispersion de ses chevaliers — ne pourra être évité lorsque la quête du Graal sera lancée. Un passage de la *Queste* démontre comment l'*amor* lie toujours Arthur à ses chevaliers, mais comment l'*honor* est tout aussi déterminant pour l'aventure du Graal. Peu après que les compagnons de la Table Ronde entendent Gauvain faire le vœu d'entrer dans la Quête du Graal pour au moins un an et un jour, tous se lèvent et imitent leur ami. Le roi Arthur est alors pris d'un chagrin inconsolable :

Ha, Gauvain, vos m'avez mort par le veu que vos avez fet, car vos m'avez ci tolue la plus bele compaignie de la Table Reonde. Car quant il departiront de moi, de quele ore que ce soit, je sai bien qu'il ne revendront ja mes tuit arriere, ainz demorront li plusor en ceste Queste, qui ne faudra pas si tost com vos cuidiez. Si ne m'en poise pas petit. Car je les ai escreuz

⁵² Dominique Boutet, *op.cit.* p.352.

et levez de tout mon pooir et les ai toz jors amez et encore les aim aussi com s'il fussent mi fil ou mi frere, et por ce me sera mult griez lor departie; car je avoie apris a veoir les sovent et a voir lor compaignie; car je ne puis pas en moi veoir coment je m'en puisse soffrir. (*Queste*, p.17)

Nous voyons bien comment l'*amor* fait ici souffrir Arthur qui ne peut s'imaginer sans la compagnie de ses chevaliers qu'il aime comme des fils et des frères. La détresse dont Arthur fait preuve fait sursauter Lancelot qui ne peut concevoir la faiblesse du roi en ce moment qui devrait être de l'ordre des réjouissances, de force et de courage, surtout pour un roi de la grandeur d'Arthur :

Ha ! Sire, fet Lancelot, por Dieu, que est ce que vos dites? Tex homs come vos estes ne doit pas concevoir poor en son cuer, mes justece et hardement et avoir bone esperance. Si vos devez reconforter : car certes, se nos morions tuit en ceste Queste, il nos seroit graindres honors que de morir en autre leu. (*Queste*, p.17)

La crainte, la peur et la tristesse ne sont donc pas reconnues comme des sentiments dignes de la cour d'Arthur. Les paroles de Lancelot démontrent que l'*honor* sera le trait principal qui les motivera à ne pas revenir sur leur décision, puisqu'ils ont juré d'y aller. La noblesse de l'ordre social garantie par Arthur lui impose des valeurs à suivre et des coutumes à observer. Dans le *Perlesvaus*, c'est ainsi que l'ermite de la Chapelle de Saint-Augustin explique à Arthur qu'il ne sert plus de modèle à aucun chevalier de son royaume :

Car vos estes li plus riches rois du mont e li plus poissanz e li plus aventurex, si devroit a vos toz les riches homes vos toz li mondes prendre essanple de bien fere e de largesse e d'oneur : e vos estes li essanples de vilenie fere a toz les riches homes qui ore sont. (...) Mes blasmes ne puet rescorre l'omme s'il a guerpie honneur por honte, car la honte e la vilenie en coi il est pris le juge mauvés. (*Perlesvaus*, p.154)

Par ses fautes, Arthur est vu désormais comme l'un des plus mauvais rois du monde alors qu'il en était le meilleur auparavant.

Par l'observation d'un modèle courtois comme celui des romans arthuriens, la cour d'Arthur, tout comme les personnages qui y circulent, véhicule une universalité et une exemplarité qu'il ne faut pas confondre avec les réalités sociales de l'époque. Le royaume de Logres est bâti selon des critères idéaux qu'Erich Köhler a su bien définir dans son étude sur les romans en vers de Chrétien de Troyes⁵³. D'une part, le roi Arthur doit d'abord être un chevalier exemplaire. D'autre part, la cour d'Arthur incarne la perfection, car la réalité sociale du royaume arthurien ne comporte pas les mêmes problèmes que ceux vécus aux

⁵³ Erich Köhler, *op.cit.*

XII^e et XIII^e siècles. Par exemple, la cour n'est pas sujette aux « vilains », car chez Arthur « il n'y a que des hommes nés chevaliers⁵⁴. » L'accent est mis sur la noblesse de naissance, car, selon les convictions des auteurs, un rang noble ne peut s'acquérir autrement. Ce sera selon ce critère que s'expliquera la faiblesse d'Arthur : « Arthur est condamné à être faible parce qu'il est la rayonnante incarnation de l'humanité exemplaire. Il doit donc avoir la sagesse de s'entourer des meilleurs chevaliers et de protéger les droits héréditaires de ceux-ci⁵⁵. » Un problème survient toutefois : qu'en est-il du choix de Keu comme sénéchal? En effet, après avoir lu le *Merlin*, on comprend que Keu n'est pas de sang noble : son père n'est pas d'un rang social élevé. Ce détail causera quelques ennuis à Arthur, car Keu est enclin à développer beaucoup plus de défauts « vilains » que de qualités courtoises et de prud'homie, même s'il vit à la cour d'Arthur et qu'il est en contact continu avec les membres de la Table Ronde. Son manque flagrant de retenue et de bonnes manières lui vaudra, dans les romans en vers, une place de « bouffon ». Nous verrons plus loin que son mauvais comportement se développera en s'accroissant, donnant ainsi l'opportunité aux prosateurs du XIII^e siècle d'expérimenter sur la trahison et la honte, deux défauts qui étaient auparavant représentés par des personnages étrangers à la cour d'Arthur et rencontrés à l'intérieur des aventures.

Glissement des fonctions

Tout au long des romans arthuriens, on se rend compte qu'Arthur possède les caractéristiques nécessaires à la figure d'autorité royale, mais on s'aperçoit aussi que l'écrivain déplace les fonctions royales attribuables à Arthur sur les chevaliers de la Table Ronde. Arthur ne fait pas qu'exécuter les devoirs qui incombent à sa position, il en délègue aussi une grande part. Il est important maintenant de se pencher sur cet aspect non négligeable du règne d'Arthur qui rend compte de la place qu'il prend à l'intérieur de l'ordre des *bellatores* et de la place qu'il offre à ses chevaliers. Il ne faut pas croire que cela résulte d'un jeu d'échange de rôles auquel s'adonnent les auteurs, mais bien d'un déplacement extraordinaire du message social proposé par l'ensemble de la communauté formée par la Table Ronde et présidée par Arthur. Selon Jean Flori, ce qui ressort de l'éthique chevaleresque représentée dans les romans arthuriens est l'évacuation de certains principes au profit de la valorisation de la Prouesse sous laquelle se développent les vertus

⁵⁴ *Ibid.*, p.22.

⁵⁵ *Ibid.*, p.38-39.

de largesse et de courtoisie⁵⁶. Ainsi, quelques exemples sont observables quant au glissement des fonctions royales vers la chevalerie d'Arthur. À l'image de leur roi, les chevaliers de la Table Ronde pratiquent certaines fonctions qui, normalement, incombent à la royauté. Nous allons en observer quelques-unes qui sont bien représentées dans la *Queste* et dans le *Perlesvaus* comme la déclaration vassalique, le déploiement des largesses et l'adoubement. Nous verrons que ce glissement des fonctions royales vers la chevalerie arthurienne n'est pas sans conséquence sur la Table Ronde en tant que communauté de compagnonnage.

Déclaration vassalique

Ainsi, dès le début de la branche V du *Perlesvaus*, Gauvain arrive à une chapelle près de laquelle se dressent un beau manoir et un verger. Le neveu d'Arthur va alors à la rencontre d'un ermite qui regarde un jeune homme chevaucher un lion. Gauvain apprend qu'il est le responsable de la mère du jeune homme et accepte de devenir son seigneur en proclamant que le jeune homme sera désormais son homme lige : « Mesire met ses mains entre les siues : “Certes, fait mesire Gauvain, et vos et vostre homage aim jo molt, et m'aide aurés vos totes les fois que vos en aurés mestier. Mais jo voil savoir vostre non.” – Sire, on m'apele Meliot de Logres. » (*Perlesvaus*, p.270-272) Gauvain agit de façon spontanée et autonome. L'expression « homme lige », employée depuis 1080, désigne « en parlant d'un vassal, celui qui a promis à son seigneur la fidélité totale⁵⁷. » Ce que Gauvain promet en retour à son nouveau vassal est de lui assurer tout le support et l'aide dont il aura besoin. Il s'agit bien d'un rapport réciproque de fidélité et de dévouement. On peut remarquer que ces paroles font office de contrat sur l'honneur, aucun chevalier digne de ce nom ne faillira à sa parole.

Plus tard dans le récit, on met à l'épreuve les qualités de seigneur de Gauvain en lui apprenant de la bouche d'un autre chevalier que l'homme lige de Gauvain a un urgent besoin de son aide :

Sire, fait li chevaliers, je ne vos finai de querre grant tans a! Melio de Logres, qui vostre ome est liges, li fius a la dame kif u ochise por vos, vos mande que Nabigans de la Roche a ochis Marins son père, si calenge la tere que lui est escheüe; si vos proie que vos le venés secorre si conne li sire doit faire son ome lige. – Par foi, fait mesire Gauvain, je conois bien que je le secorraï au plus tost que je porrai, mais j'ai une besoigne emprise

⁵⁶ Jean Flori, *Chevaliers et chevalerie*, op.cit., p.259.

⁵⁷ Algirdas Julien Greimas, *Dictionnaire de l'Ancien Français*, Paris, Larousse-Bordas, HER 2001 (1979-1992), p.341

que jo ne puis laisser sauve m'onor, tresqu'a cele eure qu'ele soit achievee. (*Perlesvaus*, p.556)

Il est clair que Gauvain est un modèle de chevalerie. Il exprime nettement qu'il doit accomplir son devoir de seigneur envers Méliot, mais qu'il doit d'abord accomplir la tâche qu'il a promis de faire, sous peine de perdre son honneur et la reconnaissance sociale qui s'y rattache. Gauvain tient parole : il est un homme d'honneur et ne se laisse pas aller à la honte du couard ou du parjure. Les liens qui unissent Gauvain à son propre seigneur, Arthur, et à son vassal, Méliot, ne seront donc pas rompus par un manque de sagesse de sa part. Une mésaventure retiendra Gauvain d'aller secourir son vassal. Ce dernier partira en quête de Gauvain avec inquiétude :

Melio de Logres aloit querre monseignor Gauvain. Il encontra les chevaliers et lor harnois qui venoient de l'asamblee; il demanda as plusiors se il li savoient dire noveles des neveu le roi Artu, monseignor Gauvain, et plosor li dient « oïl, mout mauvaises ». Après li demandent por coi il le quiert : « Seignor, fait il, je sui ses om liges et il me doit garantir ma terre envers toz homes, que Nabigans me tout sanz raison, que l'on aporte ci alec en litiere; si voloie monseignor Gauvain requerre qu'il m'aidast ma terre a rescoure. – Par foi, sire chevalier, font il, nos ne savons comment cil puist autrui valoir qui soi meesme ne poet aidier! Mesire Gauvain fu a l'asamblee, mais nos vos disons por voir que ce fu cil qui pis le fist ! – Alas ! Fait Melio de Logres, dont ai ge tot perdu se il est teus devenus conme vos dites! – Vos nos en creïssiez bien, font il, se vos l'eussiez veü a l'assamblee. » Melio s'en retourne ariere toz dolenz. (*Perlesvaus*, p.768-770)

Sans l'appui de son seigneur, Méliot se croit perdu. La force du chevalier naît de la confiance qu'il peut avoir en son seigneur. Ici Méliot est déçu et croit que tout est perdu si son seigneur ne peut venir l'aider à défendre sa terre avec lui. Plus tard, Méliot rencontre Lancelot qui ne peut croire ce que lui raconte Méliot à propos de la défaite de Gauvain et décide de partir à la recherche de ce dernier en demandant à Méliot de le suivre. Lancelot a raison de douter de l'histoire peu valeureuse que lui a racontée Méliot à propos de son compagnon, car tous deux découvrent que Gauvain et Arthur ont été pris au piège. Après les avoir libérés, Méliot n'attend pas et réitère sa demande à Gauvain qui accepte de nouveau et le suit jusqu'à son domaine. Maintenant qu'ils sont deux valeureux chevaliers pour défendre le château assiégé, la victoire semble assurée :

Mesire Gauvain le voit venir, si se traist d'une part, et Nabigans qui molt estoit outrageux allonge son glave et vient vers monseignor Gauvain sanz plus dire, si le fiert sor son escu, si qu'il fist le glave voler en piesces; et mesire Gauvain le consiut tres en mi le piz, si li enpaint son glave par mi le

gros des coer, et il chiet a la tere mort. Si chevalier corurent sus monseignor Gauvain, mais il se delivra molt bien d'aux et Meliot de Logres autresi. Mesire Gauvain entre el chastel a force, tot combatant avoec les chevaliers et les tient en tel destroit que il lor fist faire homage Meliot de Logres et rendre les cles des chastel; il le fist aseürer de tote la tere qui tolue li estoit, puis s'est parti et vait après le roi Artu et Lancelot. (*Perlesvaus*, p.776)

Une fois que son seigneur est à ses côtés, on remarque que l'attitude de Méliot change immédiatement. Ce qui diffère entre la position d'autorité de Gauvain et celle d'Arthur devient évident lorsque l'on prend ce passage en exemple. Les chevaliers de la Table Ronde sont autonomes et ont une confiance totale en leurs propres moyens et en la présence morale d'Arthur. Si le roi ne se déplace que très rarement, le moral de ses chevaliers n'en est jamais atteint. La plupart du temps, les chevaliers partent seuls à l'aventure et accomplissent les devoirs de redressement de la société sans avoir besoin de l'accord explicite ni de la présence physique de leur roi. Méliot ne possède pas et ne possèdera jamais ces qualités dans l'univers arthurien⁵⁸.

Largesse

Le don de largesse a aussi été légué aux chevaliers de la Table Ronde. À l'image de leur roi et en son nom, les chevaliers de la Table Ronde déploient leurs largesses dès qu'ils sentent que cela est nécessaire. Un épisode du *Perlesvaus* démontre bien ce caractère spontané que l'on retrouve chez les meilleurs chevaliers d'Arthur tels que Lancelot et Gauvain :

Il prendre les chevaux, et dist mesire Gauvain a Lancelot qu'il a le plus povre chevalier a oste qu'il onques veüst et les plus beles damoiseles que l'en sache, mais molt sont povrement vestues : « Si menrons nostre gaaig. – Jo l'otroi, fait Lancelot, mais molt me poise del chevalier qui nos est eschapés. – Ne vos chaut, fait messire Gauvain, nos en poons bien faire atant! » Il se retornèrent ariere vers le povre chevalier et descendent devant la sale; et li povre chevalier vient encontre et les .ii. damoiseles, et li lor delivrent les .iii. chevaus des chevaliers qui mors estoient. Li chevalier en a grant joie et dist qu'or est il riches et que ses serors seront mieus vestues sempre qu'eles ne soient ore et il meïsme. (*Perlesvaus*, p.362)

Cette générosité de Lancelot et Gauvain prouve la noblesse de leur cœur tout comme Arthur a réussi à démontrer sa propre valeur lors des épreuves surmontées pour acquérir le

⁵⁸ Quelques exceptions sont toutefois à noter, car nous verrons qu'il arrive au roi Arthur de se déplacer pour un pèlerinage personnel ou pour aller aider ses chevaliers lors d'une mission de grand péril. Par contre, le roi ne fait pas figure d'autorité devant ou derrière ses chevaliers : il combat et devient tout aussi vulnérable que les chevaliers qu'il accompagne. En effet,

trône. Incombant à la fonction royale, la largesse se déploie à travers les chevaliers d'Arthur de façon naturelle sans briser le cours du récit ni la logique narrative de l'univers arthurien. Il est difficile de trouver de telles distinctions de générosité royales chez les chevaliers de la *Queste*, car l'histoire de ce roman met l'accent sur les actions chevaleresques des personnages, mais surtout sur leurs décisions quant à la vie chrétienne qu'ils doivent mener de leur mieux. Nous comprenons que le but de l'écrivain au sujet du statut social du chevalier peut être le même chez l'auteur de la *Queste* que chez celui du *Perlesvaus*, mais que les enjeux pour y parvenir ne seront pas les mêmes.

Adoubement

Les chevaliers d'Arthur sont aussi libres de faire la cérémonie d'adoubement sans l'autorisation nécessaire du roi Arthur qui ne se réserve pas ce monopole dans les romans. On peut constater, dans la plupart des chansons de geste, que l'adoubement est un moyen pour le roi de démontrer l'étendue de son pouvoir. Il est surtout notable, autant dans les chansons de geste que dans les romans arthuriens, que le privilège de l'adoubement devienne l'activité la plus représentative du statut de chevalier. Par contre, tel que l'a démontré Dominique Boutet, l'image d'Arthur est très différente de celle d'un roi de chanson de geste comme Charlemagne :

Un *statut* comme la chevalerie ne saurait échapper à la sphère du *pouvoir* royal, et le roi-chevalier est avant tout le roi des chevaliers. On découvre ici à quel point l'image de Charlemagne et celle d'Arthur peuvent être divergentes, là même où l'on croirait que l'une influence l'autre : Arthur est bien, selon la célèbre formule de Perceval, le roi qui fait les chevaliers, mais il ne se réserve jamais ce monopole, et si l'affluence des jeunes qui viennent se faire adouber à sa cour, comme Lancelot et bien d'autres, rehausse son prestige, il ne voit jamais là un moyen de renforcer son pouvoir. Pour lui l'état de chevalier est un élément de son statut et rien d'autre⁵⁹.

C'est ainsi que Perceval pourra se faire adouber par un prud'homme dans le *Conte*, mais c'est aussi grâce à cette liberté que Lancelot pourra adouber son fils Galaad juste avant la quête dans la *Queste del Saint Graal*⁶⁰. De plus, Galaad aura aussi le plaisir de faire de même en adoubant Mélyant⁶¹. Bien qu'Arthur ne se réserve pas le monopole, cela ne veut pas dire pour autant qu'il néglige cette tâche. En effet, quelques épisodes sont accordés à la

il s'agit d'un accompagnement dans lequel le roi aura la même implication que ses chevaliers. Dans ces épisodes, il ne s'agit pas pour le roi de rester distant de l'action et de donner un support moral à ses troupes.

⁵⁹ Dominique Boutet, *op.cit.*, p.39.

⁶⁰ *Queste*, p.3.

⁶¹ *Queste*, p.35.

cérémonie d'adoubement exécutée par le roi Arthur comme, par exemple, cet épisode dans le *Perlesvaus* où Arthur adoube Clamados en grande pompe⁶².

Conséquences sur la Table Ronde

Pour les romans en prose que nous étudions, la notion de la Table Ronde est suffisamment établie sans qu'il soit besoin de la définir ou de la représenter de façon explicite. Il s'agit en effet d'une institution bien ancrée dans l'univers arthurien. Il est clair désormais que les chevaliers de la cour d'Arthur sont tous compagnons de la Table Ronde. La rotondité de la table suggère que tous ceux qui s'assoient à la Table Ronde se retrouvent sur un pied d'égalité : « La fonction de la Table Ronde dans la littérature arthurienne ne fait aucun doute. Elle indique la possibilité d'une relation idéale entre le roi et les grands vassaux dans l'esprit de la société féodale et de l'égalité exemplaire entre ces vassaux⁶³. » De façon générale, *la Queste* et le *Perlesvaus* transforment la Table Ronde en un lieu symbolique, dont la valeur dépasse largement les frontières physiques et spirituelles du monde arthurien. En effet, la rotondité de la table est maintes fois associée à la rondeur et à la perfection du monde créé par Dieu. Cette affirmation de la sphéricité du monde souligne l'universalité que l'auteur accorde à la Table Ronde. Dominique Boutet résume bien la position qu'Arthur occupe à cette table :

Le statut d'Arthur par rapport aux compagnons de la Table Ronde est donc double : il est d'abord suzerain, et le mythe ne saurait ici faire oublier cette exigence première du monde féodal. Il est ensuite *compagnon* de la Table, mais exclusivement à titre personnel : le roi est le sommet de la hiérarchie féodale, la Table Ronde celui de la hiérarchie chevaleresque; la première est de nature purement sociale et juridique, la seconde est de nature morale et repose sur des qualités individuelles⁶⁴.

Un des effets du déplacement de la fonction royale s'exprime dans la pertinence du personnage du roi. À tort, en parlant du *Perlesvaus*, Flint Johnson postule qu'« Arthur is clearly an unnecessary character in the story as it can now be reconstructed ». Même si dans nos deux romans, Arthur est effectivement « more or less of a shadowy figure⁶⁵ », l'importance du personnage n'en est pas atténuée pour autant. Il faut garder en tête que les raisons de la déchéance du royaume d'Arthur ne concernent pas seulement la faute commise au château du Graal lors de la première visite de Perceval dans le *Conte du*

⁶² *Perlesvaus*, p.406-408.

⁶³ Erich Köhler, *op.cit.*, p.25.

⁶⁴ Dominique Boutet, *op.cit.*, p.44.

⁶⁵ Flint Johnson, *The British Sources of the Abduction and Grail Romances*, Lanham, MD, University Press of America, 2002, p.132.

*Graal*⁶⁶, mais touche aussi le fait que le roi Arthur est aux prises avec la tentation du laisser-aller et qu'il ne fait plus figure d'autorité dans son royaume ni auprès de ses chevaliers. Il serait plus juste de dire que le personnage a perdu son essence, a oublié les raisons de sa position sociale et les fonctions qui incombent à ce statut. Cela dit, il est clair que le roi, tout comme ses chevaliers, devra prendre conscience de son état et partir à la recherche de ce qu'il aura perdu. « Partir à la recherche » n'implique pas nécessairement d'aller en pèlerinage comme dans le *Perlesvaus*. L'action peut aussi s'inscrire dans un regain de bonheur et dans le renouveau des largesses, mais surtout dans la démonstration de sa confiance en la communauté de la Table Ronde. Cette dernière proposition est d'autant plus importante qu'elle souligne le fait que les chevaliers quittent la cour d'Arthur, car le roi n'y règne plus. En tant que communauté de chevalerie, en tant que confrérie, la Table Ronde ne peut avoir de raison d'être si les composantes principales de cette dernière sont absentes. On ne peut parler de communauté ou de groupe social si ses membres l'abandonnent et que l'élément rassembleur n'y apparaît plus. Ceci pourra éclairer le questionnement de Flint Johnson : Arthur demeure un personnage important, car lorsqu'il n'y est pas, il n'y a plus de Table Ronde. Il est indéniable qu'Arthur est l'élément rassembleur des chevaliers de la Table Ronde. Les chevaliers vont à la cour d'Arthur, car il est le meilleur roi du monde et lorsqu'il cesse d'offrir à ses compagnons les raisons nécessaires pour l'entourer, il est normal que ces derniers le quittent pour tenter de trouver ce dont ils ont besoin dans un autre endroit. Ajoutons une hypothèse de Dominique Boutet qui peut répondre au postulat de Flint Johnson et qui démontre par la même occasion que la fonction royale a tendance à se déplacer vers la chevalerie, ce qui explique largement le mouvement d'importance accordé à la figure exemplaire du chevalier, reflétant à l'arrière-plan la figure du meilleur roi du monde :

Le roman en prose, comme les *Continuations* en vers du *Conte du Graal*, déplace progressivement ce centre vers une chevalerie radicalement transformée. J. Flori a montré que l'idéologie chevaleresque était, pour une large part, l'héritière de l'idéologie royale de l'époque carolingienne; le XIII^e siècle, avec *la Queste del Saint Graal*, propose un mythe de la chevalerie qui contrebalance le mythe impérial et privilégie le salut individuel. Dans ce mythe nouveau, le roi n'occupe plus qu'une position marginale : il est exclu d'emblée, sans doute en raison de sa fonction

⁶⁶ L'on se souviendra de l'épisode dans lequel Perceval se rend chez le roi Pêcheur et assiste à une procession du Graal. Perceval, gardant le bon conseil d'un prud'homme de ne parler que si cela est nécessaire, omettra de poser les questions cruciales concernant le Graal. Le roi Pêcheur demeurera malade jusqu'à ce que Perceval répare son erreur et le royaume en entier sera à la merci de bien des malheurs.

propre, de l'accomplissement spirituel de la quête, et cet accomplissement vide sa cour et ternit sa gloire séculière⁶⁷.

La solidarité de la cour entière d'Arthur repose sur la signification de la Table Ronde pour tous ceux qui s'y associent. En général, les groupes de chevaliers qui s'identifient à une entité morale, comme celle de la Table Ronde, montrent qu'ils forment une sorte de « corporation, de confraternité dont les membres se connaissent, se côtoient dans les cours, les tournois et les combats⁶⁸. » Dans les romans arthuriens, cette relation de compagnonnage est représentée de façon systématique. Tous les gens qui rencontrent l'un des chevaliers d'Arthur, à un moment ou à un autre du roman, comprennent à qui ils ont affaire. S'adresser à l'un des chevaliers de la Table Ronde c'est s'adresser à tous ceux qui y ont une place. S'y rattachent alors un code de conduite et des coutumes à respecter propres à la compagnie même. Il s'agit bien entendu d'un idéal transposé à un ordre qui tend à se doter d'un code :

[les coutumes] codifient peu à peu l'exercice de la profession, écartent ce qui est contraire à ses intérêts et à sa réputation. La coutume se mue ainsi en un code déontologique ayant comme fonction principale la défense des intérêts profonds des membres de la corporation et comme motivations morales la recherche de la renommée, le sens de la gloire et de l'honneur⁶⁹.

On peut alors comprendre le phénomène du glissement des fonctions qui s'opère à partir d'Arthur vers les chevaliers qui font partie de la communauté de la Table Ronde. Arthur prolonge son autorité en offrant une grande liberté à ses chevaliers.

Les quelques déplacements de la figure royale pourraient avoir pour but de démontrer comment Arthur réussit tout de même à remplir les devoirs incombant à sa fonction. Ce que nous percevons comme des signes de faiblesse serait alors signe de loyauté, d'amour et de confiance envers les compagnons de la Table Ronde. Il est inutile de rappeler que les chevaliers reviennent constamment à la cour d'Arthur pour reporter l'état d'avancement des missions, mais surtout pour demander les conseils et l'aide de leur roi, c'est-à-dire de leur commandant de guerre. Arthur doit rester disponible pour tous ses chevaliers. S'il part en mission, il devient vulnérable et perd momentanément les commandes de son armée : « La raison est d'ordre pratique, et non d'ordre idéologique : le roi, en risquant inconsidérément sa vie, met en péril le royaume, là où le chevalier ne met en péril que sa propre

⁶⁷ Dominique Boutet, *op.cit.* p.449-450.

⁶⁸ Jean Flori, *Chevaliers et chevalerie, op.Cit.* p.175.

⁶⁹ *Ibid.*, p.175.

personne⁷⁰. » De plus, s'il reste en poste et que les chevaliers savent où le retrouver, il sera toujours en mesure de prendre les décisions nécessaires pour venir en aide à qui le demandera. Cette image de la royauté ayant une confiance totale envers ses chevaliers n'est pas une nouveauté des romans de la *Vulgate* et du *Perlesvaus*. Chrétien de Troyes accordait déjà cette dimension à son personnage d'Arthur et Dominique Boutet revient sur cette notion qu'il retrouve dans le roman en prose *Merlin Huth* :

On a vu à quel point Arthur était attentif, dans ce roman (le *Merlin Huth*), à remplir ses devoirs envers son peuple. Il n'est pas réaliste d'imaginer qu'il puisse y parvenir seul. En honorant ses chevaliers, en les poussant, par son attitude, à se dépasser constamment au service du peuple de Dieu, le roi les fait concourir à la réalisation d'un idéal dont la royauté, par ce biais, peut redevenir le centre d'impulsion⁷¹.

Tel le cœur pour le corps humain, Arthur devient, en tant que centre d'impulsion, celui qui donne vie à la communauté chevaleresque qui gravite autour de lui : « Le roi est donc à la fois au cœur et au-dessus de la société féodale⁷². » De plus, les chevaliers ont une motivation extérieure à l'idéal promu par la royauté : leur raison d'être étant de former une armée. En effet, il ne faut pas oublier que la raison première de revêtir les armes d'un chevalier est d'entrer dans une armée qui partira en guerre pour protéger le territoire de son roi. Cette dimension est souvent oubliée au profit de l'image de noblesse et de courtoisie que les romans mettent de l'avant. Par contre, les aventures arthuriennes ont pour motivation autant d'éléments guerriers que d'éléments courtois. Il est à retenir que la chevalerie, en tant que réalité sociale de l'époque, était une profession et non une classe sociale. En opérant un tel glissement des fonctions, on se retrouve à placer la chevalerie arthurienne au même niveau social que le roi.

Nous sommes d'avis qu'avec les changements observables dans les représentations de la chevalerie depuis les idéaux promus par Henri II Plantagenêt et amplifiés par la suite avec le règne de son fils Richard Cœur de Lion, les mouvements sociaux de la noblesse courtoise et chevaleresque ont contribué à alimenter l'imaginaire des romanciers arthuriens qui en sont presque venus à confondre les membres de l'ordre des *bellatores* et l'aristocratie, ce qui aura eu pour effet de faire glisser les fonctions royales sur les diverses

⁷⁰ Dominique Boutet, *op.cit.*, p.42.

⁷¹ *Ibid.*, p.448.

⁷² *Ibid.*, p.147.

figures exemplaires et récurrentes de chevaliers telles que Lancelot, Gauvain et Perceval. Nous sommes aussi d'avis, pour faire écho à la déclaration de Dominique Boutet, que :

Sans doute est-ce tout simplement parce que l'idéal royal est désormais le même que celui de la chevalerie, et que cette dernière, par sa mobilité, par le nombre qu'elle représente, peut beaucoup mieux le promouvoir : la royauté coiffe simplement un système dont elle ne peut incarner pleinement les valeurs⁷³.

L'expression « glissement des fonctions et valeurs » devient alors trop faible pour désigner le phénomène exprimé dans les romans du Graal en prose. Il est plus juste de décrire ce qui arrive à la figure du roi comme étant un renversement radical de la vision sociale que nous offrent les romanciers des XII^e et XIII^e siècles. Ainsi, il est juste de comprendre l'univers arthurien comme une exception, comme « un univers dans lequel il n'existe pratiquement qu'une chevalerie qui a identifié ses exigences politiques aux principes du plus noble idéal de moralité, les principes du droit féodal étant entièrement moralisés⁷⁴. » Les premières proses du Graal exploitent plus amplement le côté moralisateur permis par l'univers merveilleux du royaume d'Arthur.

Le *Perlesvaus*, beaucoup plus profane que la *Queste*, qui raconte pourtant la même histoire, développe des idéaux politiques et religieux qui entrent bien dans la continuité de l'œuvre versifiée de Chrétien de Troyes. Dans la *Queste*, Arthur ne paraît que dans les toutes premières scènes du roman et disparaît de toute l'action principale pour ne rester qu'en filigrane derrière les aventures vécues par ses chevaliers de telle sorte que l'on sent bien l'empreinte de l'univers arthurien, bien que la prépondérance de l'idéologie ecclésiastique vienne définir une coupure frappante entre la vie terrestre des chevaliers et la vie promise dans un univers céleste représentée d'une façon presque biblique. Bien que la représentation religieuse figure aussi dans le *Perlesvaus*, un certain équilibre semble être apporté et justifié par la coexistence des deux systèmes idéologiques. Les choix observés par les chevaliers offrent deux voies d'existence possibles à l'individu et une salvation éventuelle pour la communauté. Dans la *Queste del Saint Graal*, cette coexistence ne semble pas être possible puisque la voie prônée est beaucoup plus axée sur la vie céleste que sur la vie terrestre. Le tiraillement opéré par les deux systèmes idéologiques représentés dans les premières proses du Graal offre des perspectives différentes sur la position sociale du chevalier. En effet, en permettant au chevalier de prendre une place prépondérante, les

⁷³ *Ibid.*, p.41.

⁷⁴ Erich Köhler, *op.cit.*, p.15.

romans arthuriens préparent l'effacement de la figure royale en opérant un glissement de la fonction politique du roi au profit des chevaliers de la Table Ronde.

Chapitre II : L'Église et la chevalerie

Pour clairement identifier le changement d'importance quant au statut social du chevalier dans les romans du Graal au Moyen Âge, il est important de se questionner sur la place que prend le Graal dans les romans arthuriens depuis Chrétien de Troyes. Cela nous amène à prolonger le questionnement vers l'ensemble des représentations ecclésiastiques dans nos deux romans, soit la place que prend et le rôle que joue le clergé dans l'histoire de la quête du Graal. Ainsi, des personnages secondaires importants tels que les moines et les ermites seront analysés. Nous verrons comment le type de communauté que forment ces deux groupes influence le récit. Il sera aussi question de comprendre le rôle que jouent ces personnages pour le chevalier et le but pour lequel les moines et les ermites sont utilisés dans nos romans.

Petite histoire du Graal

Afin d'aborder adéquatement la question du monde ecclésiastique dans les romans du Graal, il convient de dresser une brève histoire du Graal depuis son apparition dans les romans arthuriens jusqu'aux romans en prose que nous étudions. C'est Chrétien de Troyes qui, le premier, a introduit le mystérieux objet dans la légende arthurienne avec le *Conte du Graal*. Ce roman présente le Graal de façon simple, mais il est difficile de comprendre exactement la forme et la fonction du Graal lorsque l'on se réfère au *Conte du Graal* pour établir une définition nette de l'objet mystique. Il faudra attendre le roman *L'estoire dou Graal* de Robert de Boron pour avoir une meilleure idée de ce que représente le Graal. *L'estoire dou Graal* permet aussi de mieux figurer l'aspect physique du saint objet, dont le portrait est beaucoup mieux défini que chez Chrétien de Troyes. À partir de ces précisions sur le Graal, nous serons en mesure de déterminer comment les auteurs de la *Queste* et du *Perlesvaus* se sont approprié l'objet précieux.

Chrétien de Troyes

Armand Hoog explique que Chrétien de Troyes s'inspire d'objets existants dans la religion chrétienne pour broder l'histoire du *Conte du Graal*, « Le christianisme reprend à son profit, dans le fonds des images collectives, la coupe, la lance, le plat et l'épée. Il baptise la coupe Graal, met une goutte de sang de son Dieu à la pointe de la lance ancienne⁷⁵. » Bien que la source d'inspiration biblique soit évidente chez Chrétien de Troyes, le Graal reste un simple vase dont la valeur chrétienne n'est pas clairement

présentée. Il est donc difficile d'établir une juste image de l'objet précieux dont parle l'auteur. Il est encore plus difficile de déterminer la fonction du Graal ainsi que sa place dans l'histoire du *Conte*. Le problème que pose la figuration du Graal chez Chrétien de Troyes provient du fait qu'il s'agit d'un objet merveilleux et que, par conséquent, les choses de cette nature n'ont généralement pas besoin d'être expliquées profondément puisqu'elles sont d'ordre mystique. Un ermite explique en quoi consiste le Graal :

Ma suer et soe fu ta mere,
et del Riche Pescheor roi,
que filz est a celui ce croi,
qui del Graal servir se fait,
et ne cuidiez pas que il ait
luz ne lanproies ne saumons :
D'une seule oiste, ce savons,
que l'an an ce Graal aporte,
sa vie sostient et conforte,
tant sainte chose est li graax⁷⁶

Le plat contient une hostie, ce qui confère au plat la dimension chrétienne que nous nous attendions à trouver dans la description du Graal. Il s'agit donc d'un symbole eucharistique, tel que mentionné dans la *Bible* lors du dernier repas de Jésus. Jean Frappier aura retenu le même indice spécifique concernant l'objet merveilleux :

Même si, comme je le pense, des traces de l'origine païenne et magique de la légende persistent dans le texte du poète champenois, qui s'est plu à ne pas dissiper toute ambiguïté, il est hors de tout doute que sa conception du Graal est déjà christianisée et orientée vers le mystique eucharistique. Le plat mystérieux – *tant sainte chose* – que Perceval a vu passer après la lance au château du Roi Pêcheur, sans poser la question libératrice, contient une hostie destinée à soutenir la vie d'un saint homme très âgé⁷⁷.

Outre son esprit eucharistique, nous comprenons qu'il s'agit d'un grand plat pour le service des poissons, qu'il appartient à la famille du roi Pêcheur depuis fort longtemps et que sa présence offre la richesse et l'abondance à qui s'en fait servir. Chrétien insiste même sur le fait que le Graal est une « sainte chose ». Comme tous les objets merveilleux, le Graal a l'apparence d'un objet connu du lecteur, mais qui donne l'illusion du réel tout en ayant des propriétés magiques. Catherine Blons-Pierre explique qu'en général chez Chrétien de Troyes : « ce n'est pas essentiellement leur origine merveilleuse qui [donne aux objets] une

⁷⁵ Chrétien de Troyes, *Perceval ou le Roman du Graal*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1974, p.24.

⁷⁶ Chrétien de Troyes, *Les romans de Chrétien de Troyes édités d'après la copie de Guiot*, 6 volumes, Paris, Honoré Champion, coll. « Les classiques français du Moyen Âge », 1955, v.6200-6209.

⁷⁷ Jean Frappier, *Autour du Graal*, Genève, Librairie Droz, coll. « Publications romanes et françaises », 1977, p.80.

présence hors du commun, mais une certaine épaisseur dramatique, une plurifonctionnalité, qui les distingue des objets courants⁷⁸. » Même s'il semble s'agir d'un plat de service, une autre description du Graal dans le *Conte* démontre combien ce plat diffère du reste des plats de service du roi Pêcheur :

Un Graal antre ses .II. mains
une dameisele tenoit
et avec les vaslez venoit,
bele et jointe et bien acesmee.
Quant ele fu leanz antree
a tot le Graal qu'ele tint,
une si granz clartez an vint,
aussi perdirent les chandoiles
qant li solauz lieve, et la lune.
Après celi an revint une
qui tint un tailleor d'argent.
Le Graal, qui aloit devant,
de fin or esmeré estoit;
pierres precieuses avoit
el Graal de maintes menieres,
des plus riches et des plus chieres
qui an mer ne an terre soient :
Totes autres pierres valoient
celes del Graal sanz dotance⁷⁹

Tout à fait différent des autres plats de service, le Graal les dépasse de plus d'une façon. Il est fait de l'or le plus fin et des pierres les plus précieuses qui soient, sans compter la grande clarté qui se dégage de lui. Ainsi, tout au long du roman, on entend parler de ce plat aux propriétés particulières qui mérite d'être placé parmi les objets merveilleux figurant dans le *Conte* puisque ces objets « se signalent par une richesse ou un détail inhabituel et reviennent à plusieurs reprises dans le récit, acquérant ainsi une importance dramatique dont sont dénués les objets ordinaires⁸⁰. » Le mystère reste toutefois béant à l'endroit du Graal dont on ne saura jamais l'origine ni la destination, pas plus que l'identité de son fabricant. Il en ira différemment du saint objet dès *L'estoire dou Graal* de Robert de Boron, roman dans lequel le Graal sera décrit de façon plus précise et dont la fonction sera plus spécifiquement expliquée.

⁷⁸ Catherine de Blons-Pierre, *op.cit.*, p.85.

⁷⁹ Chrétien de Troyes, *Les romans(...)*, *op.cit.*, v.3208-3227.

⁸⁰ Catherine de Blons-Pierre, *op.cit.*, p.100.

Robert de Boron

Chez Robert de Boron, le Graal est distinctement identifié comme étant un objet précieux clairement inscrit dans l'Histoire Sainte. Tout comme chez Chrétien de Troyes, le Graal de Robert de Boron est très beau et très précieux :

Nostres-Sires ha treit avant
Le veissel precieus et grant
Où li saintimes sans estoit
Que Joseph requeillu avoit,
Quant il jus de la crouiz l'osta
Et il ses plaies li lava;
Et quant Joseph vist le veissel
Et le connut, mout l'en fu bel;
Meis de ce mout se merveilloit
Que nus ne seut où mis l'avoit,
Qu'en sa meison l'avoit repus,
C'onques ne l'avoit véu nus.
Et il tantost s'agenouilla,
Nostre-Seigneur en mercia:
« Sire Diex, sui-je donques teus
Que le veissel si precieus
Puisse ne ne doie garder
Où fis vostre saint sanc couler? »
Diex dist: « Tu le me garderas
Et cius cui le comanderas⁸¹. (nous soulignons)

Nous comprenons par les paroles de Joseph et par la réponse de Dieu que Joseph est très honoré de recevoir un si beau et si grand présent de la part de Dieu. Clairement, le *veissel* est d'une valeur inestimable et très beau tant il émeut les gens qui le voient. Plusieurs autres vers donnent cette même description du Graal : *Lors prist Pilate le veissel;/Quant l'en souvint, si l'en fu bel; (506-507), Devant ce veissel precieus (2451)*. Un passage particulier explique combien le précieux *veissel* remplit les gens de clarté :

A lui dedenz la prison vint,
Et son veissel porta, qu'il tint,
Qui grant clarté seur lui gita,
Si que la chantre enlumina;
Et quant Joseph la clarté vist,
En son cuer mout s'en esjoist.
Diex son veissel li aportoit,
Où son sanc requeillu avoit.
De la grace dou Seint-Esprist
Fu touz pleins, quant le veissel vist,
Et dist: «Sires Diex tou-puissanz,

⁸¹ Robert de Boron, *L'estoire del Saint Graal*, édition critique par Jean-Paul Ponceau, Paris, Honoré-Champion éditeur, coll. « Les classiques français du Moyen Âge, 1997, v.851-870.

Dont vient ceste clartez si granz⁸²?

Nous voyons avec ces vers que d'autres similitudes entre le *Conte du Graal* et *L'estoire dou Graal* sont observables telles que la clarté, l'apport de la grâce du Saint Esprit. De plus, nous remarquons que le Graal apporte aussi la joie infinie :

Tout cil qui ten veissel verrunt,
En ma compeignie serunt;
De cuer arunt emplissement
Et joie pardurablement⁸³.

Outre ces traits semblables entre les deux romans, nous pouvons observer que le Graal de Robert de Boron a une fonction discriminante très importante qui sera reprise par la suite dans d'autres romans du Graal.

La fonction discriminante du Graal a pour but de distinguer les bons des mauvais, donc de départager les élus et les réprouvés. Le Graal deviendra aussi, tel que l'indique Gilles Eckart, un instrument d'épreuve : « L'Esprit Saint ordonne à Joseph de faire du Saint *Veissel* un instrument d'épreuve (...) Ceux qui prennent place [à la table du Graal] sont remplis de la grâce du Saint Esprit; les autres restent à l'écart, privés de l'expérience mystique : ce sont les pécheurs qui seront abandonnés⁸⁴. »

La dénomination du *Saint Veissel* en tant que « Graal », nommé ainsi pour la première fois au vers 936, devient presque un enjeu dans le roman puisque l'auteur prend le temps d'expliquer à quelques reprises pourquoi on nomme ainsi l'objet précieux et à quelles fins :

Dites-nous, comment l'apele-on
Quant on le numme par son non?»
Petrus respont: «N'ou quier celer,
Qui à droit le vourra nommer,
Par droit Graal l'apelera;
Car nus le Graal ne verra,
Ce croi-je, qu'il ne li agrée :
A touz ceus pleist de la contrée,
A touz agrée et abelist;
En li vooir hunt cil delist
Qui avec lui pueent durer
Et de sa compeignie user,
Autant unt d'eise cum poisson
Quant en sa mein le tient uns hon
Et de sa mein puet eschaper
Et en grant iaue aler noer.»

⁸² *Ibid.*, v.718-728.

⁸³ *Ibid.*, v.917-920.

⁸⁴ Gilles Eckart, « Le Graal discriminant, le Cor et le Révélateur des Nartes », p.395.

Quant cil l'oient, se l'greent bien;
Autre non ne greent-il rien
Fors tant que Gaal (_sic_) eit à non :
Par droit agréer s'i doit-on.
Tout ainsi cil qui s'en alerent
Et cil ausi qui demeurent
Le veissel unt Graal nummé
Pour la reison que j'ei conté⁸⁵.

Ainsi, nous voyons que l'image du Graal peinte par Robert de Boron est beaucoup plus nette que celle de Chrétien de Troyes. Poursuivant dans le même sillage, les auteurs de la *Queste* et du *Perlesvaus* reprendront cette même idée du Graal comme objet liturgique aux propriétés discriminantes et magiques.

Apparitions et significations du Graal dans la *Queste* et dans le *Perlesvaus*

Tout en conservant les idées de l'*Estoire dou Saint Graal* de Robert de Boron, la *Queste* et le *Perlesvaus* se sont approprié le symbole sacré qu'est le Saint Graal pour en faire le point focal des événements de chacun des deux romans. Bien que le parcours narratif de chacune des deux histoires soit totalement différent, certains éléments cruciaux comme le motif du Saint Graal conservent les mêmes significations d'une histoire à l'autre. Le symbole du Graal aura toutefois une portée différente d'un roman à l'autre :

Contrairement à ce qui se passe dans la *Queste*, il n'y a pas dans le roman de théologie du Graal. Le *vessel* est d'abord une relique qui apparaît et disparaît, selon que Dieu le permet; il est caché pendant la période d'usurpation du château, il échappe à la vue des hommes au dénouement. Le lien avec l'Incarnation, la Passion et l'Eucharistie est cependant explicite : (...), mais il sert aussi, concrètement, d'archétype à ce qui sera le calice, où est conservé le corps divin, comme l'ordonne le *brief* trouvé par l'officiant⁸⁶.

Les deux romans ont en commun la description du merveilleux plat d'or, mais ils ont aussi en commun le résultat de la présence du Graal à l'intérieur de leur histoire.

D'abord, le Graal est présenté comme étant un plat de service pour la nourriture, mais ce plat très spécial se révèle un plat magique aux propriétés d'abondance et de richesse duquel la nourriture sort à profusion et permettant de nourrir tous ceux qui auront été invités à la table où se trouve le Graal. Nous retrouvons cette image d'un Graal apportant un festin à la table du roi Pêcheur où Gauvain aura la permission de siéger puisqu'il sera finalement parvenu à apporter la fameuse lance, ou épée, qui saigne au roi :

⁸⁵ Robert de Boron, *op.cit.*, v.2655-2678.

Atant en fu meneis mesire Gauvain en la sale et troeve .xii. chevaliers anchiens tos chenus et ne sembloient pas estre de si grant aage com il estoient, car chascun avoit .c. ans et plaus, et si ne sambloit pas que chascuns eüst .xl. Il ont asis monseignor Gauvain al mangier a une molt riche table d'ivoire et s'asieent tot environ lui. « Sire, fait li maistres des chevaliers, soviegne vos anuit de cho que li bons rois vos pria et dist, si l'areis gari. – Sire, fait mesire Gauvain, Dieu en soviegne! » Atant aporte on lardés de cherf et venoison d'un sengler et autres més a grant fuison, et fu desor la table le riche vaisselement d'or, et les grans coupes coverclees et le riche chandelabre d'or ou les grosses chandoiles ardoient. Mais li autre clartés qui la dedens aparoit ascurisoit la lor. Atant es cos .ii. damoiseles ou issent d'une chapele, et tient l'une en ses .ii. mains le saintisme Greal et l'autre la lance de coi la pointe saine dedens, et vait l'une dejoste l'autre et viennent en la sale ou mesire Gauvain et li autre chevalier manjoient. Si douche odour et si saintisme lor en vient qu'il en oblient le mangier. (*Perlesvaus*, p.346-348)

Nous reconnaissons ici la richesse du plat, l'abondance qu'il assure, mais surtout l'immense clarté qui se dégage de lui. Ces trois caractéristiques avaient déjà été établies par Robert de Boron. Le Graal comporte une qualité supplémentaire, celle d'avoir une odeur particulièrement agréable et douce. De plus, le romancier ajoute un détail intéressant à sa description de l'objet : le Graal ne semble pas être en soi le calice contenant le corps du Christ, mais un grand plat contenant le calice dans lequel se trouve une image du Christ entouré d'anges :

Mesire Gauvain esgarde le Greal et si samble qu'il voit un calice dedens, dont il n'iert gaires a icel tans, et voit la pointe de la lance dont li sans vermaus en chiet dedens; et qu'il i avoit .ii. angles qui portent .ii. chandelabres d'or espris de candoiles. Les damoiseles passent par devant monseignor Gauvain et vont en une autre chapele, et mesire Gauvain est pensis; et li vient une si grant joie en sa pensee, que ne li membre de nule rien se de Dieu non. Li chevalier sont tot mat et dolent et le regardent. Atant es vos les .ii. damoiseles ou issent fors de la chapele et reviennent devant monseignor Gauvain, et li samble qu'il voit .iii. angles la u il n'avoit avant veü que .ii. et li samble qu'il voit en mi le Greal la forme d'un enfant; (*Perlesvaus*, p.348-350)

Nous voyons que le Graal laisse Gauvain muet tant la chose semble merveilleuse et le dernier détail attribuable au Graal est enfin révélé : il remplit de joie ceux qui peuvent le voir. Il en va de même pour la description qu'en fait la *Queste* lors de la première apparition du saint objet dans son histoire :

⁸⁶ Armand Strubel, « Introduction », in *Le Haut Livre du Graal*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 2007, p.75.

Et quant li rois fu issuz dou mostier et il vint ou palés en haut, si comanda que les tables fussent mises. Et lors s'alerent seoir li chevalier chascuns en son leu aussi come il avoient fet au matin. Et quant il se furent tuit asis par laiencz et il se furent tuit acoisieiz, lors oïrent il venir un escroiz de tonnoire si grant et si merueilleus qu'il lor fu avis que li palés deust fondre. Et maintenant entra laiencz uns rais de soleil qui fist le palés plus clers a set doubles qu'il n'estoit devant. Si furent tantost par laiencz tot aussi come s'il fussent enluminé de la grace dou Saint Esperit, et comencierent a resgarder li un les autres; car il ne savoient dont ce lor pooit estre venu. Et neporquant il n'avoit laiencz home qui poïst parler ne dire mot de sa bouche : si furent tuit amui grant et petit. Et quant il orent grant piece demoré en tel maniere que nus d'aux n'avoit pooir de parler, ainz s'entresguardoient autresi come bestes mues, lors entra laiencz li Sainz Graal covers d'un blanc samit; mes il n'i ot onques nul qui poïst veoir qui le portoit. Si entra par le grant huis dou palés, et maintenant qu'il i fu entrez fu li palés raempliz de si bones odors come se totes les epices terriennes i fussent expandues. Et il ala par mi le palés tout entor les dois d'une part et d'autre; et tout einsi come il trespassoit par devant les tables, estoient eles maintenant raemplies endroit chascun siege de tel viande come chascuns desirroit. Et quant tuit furent servi et li un et li autre, li Sainz Graax s'en parti tantost (...) (*Queste*, p.15)

L'entrée du Graal dans la *Queste*, très théâtrale avec son grand coup de tonnerre, replace tous les éléments que nous avons déjà remarqués dans le *Perlesvaus*, dont la remarquable odeur suave qui s'en dégage, mais en ajoutant ceci : les odeurs se comparent à toutes les épices de la terre. Le Graal apporte de la nourriture à profusion et les diverses odeurs de plats de victuailles abondent dans tout le château d'Arthur. Les fonctions du Saint Graal s'étendent encore même jusqu'à discriminer les personnes qui se présentent devant lui.

En effet, autant dans le *Perlesvaus* que dans la *Queste* il y a des passages où le Graal est discriminant :

Biaus sire, fait il a messire Gauvain, que plaist vos ? – Sires, jo vos pri que vos me dites queus chastiaus cho est chi. – Cho est l'entree de la tere le riche Roi Pescheor, et cha dedens comenche l'on a faire le servise del saintisme Greal. – Dont me consentés, fait mesire Gauvain, que jo puisse outre passer, car vers la tere le Roi Pescheor ai jo la voie enprise – Sire, fait li provaires, jovos di par verité que vos ne poés entrer el chastel ne aprochier le Greal a plus pres, se vos n'aportés l'espee de quoi saint Jehans fu decolés. (*Perlesvaus*, p.280-282)

Non seulement Gauvain ne peut entrer, mais encore faudra-t-il qu'il accomplisse une mission afin de pouvoir aller au château du roi Pêcheur. Lancelot sera aussi isolé par le Graal, mais d'une autre façon. Le Graal saura que Lancelot est coupable d'un péché mortel

et le Saint *vessel* refusera de se montrer devant lui. Un ermite le lui expliquera juste avant qu'il s'y rende :

A! Biaus douz amis, fait li hermites, nule ne vos vauroit canque je vos diroie, et Damneus li doinst tel volenté et vos autresi, que vos puissiés faire le plaisir au Sauveor et les almes sauver! Mais itant vos di jo bien : si vos gissiez en l'ostel au Roi Pescheor, que del Graal ne verrés vos mie, por le mortel pechié qui vos gist el coer. (*Perlesvaus*, p.464)

Lancelot se rend alors au château du roi Pêcheur où il aura une conversation avec lui, puis, de toute évidence, le Graal se montre, mais reste invisible aux yeux de Lancelot qui ne mérite pas sa présence puisqu'il porte en lui les désirs du péché mortel de l'amour charnel :

Li Rois Pescheres est molt joious des noveles qu'il a oïes de son neveu et fait molt honorer Lancelot. Li chevalier l'en mainent en la sale et s'asieent a une table d'ivoire au mangier. Quant il eurent lavé, la table fu aornee de riche vaisselleme de or et d'argent; et furent servi de riches mes et de venoison de cherv et de sengler. Mais li contes tesmoigne et dist que li Graaus ne s'aparut mie a cel mangier. Il ne demora mie por ço que Lancelot ne fust uns des trois meillors chevaliers del mont, mais por le pechié de la roine que il amoit sans repentir, kar il ne pensoit onques tant a nule rien comme a lui ne n'en pooit son cuer oster. (*Perlesvaus*, p.468)

Pour comparer avec l'autre roman, dans la *Queste*, la discrimination se fait de façon tout aussi claire et souvent pour écarter les pécheurs des privilèges offerts par le Graal durant les repas :

Cele semblance dont l'évangile parole poons nos veoir en ceste Queste. Car par les noces qu'il fist crier poons nos entendre la table dou Saint Graal, ou li preudome mengeront, li vrai chevalier, cels que Nostre Sires trovera vestuz de robes de noces, ce est de bones graces et de bones vertuz que Diex preste a cels qui le servent. Mes cels qu'il trovera desgarniz et desnuez de veraie confession et de bones oevres ne voudra il pas recevoir, ainz les fera giter de la compaignie des autres, si qu'il recevront autant de honte et de vergoigne come li autre recevront d'onor. (*Queste*, p.128)

Outre ces caractéristiques prédominantes, le Graal reste le point d'entrée et de sortie des aventures arthuriennes dans ces deux romans. Lors de ses apparitions, les gens ne peuvent que rester muets lorsqu'ils l'aperçoivent. Certains ne restent que bouche bée, tandis que d'autres ne peuvent s'empêcher de se mettre à genoux afin de prier Dieu. Nous avons vu que Gauvain, à l'image de Perceval dans le *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, reste pensif et ne peut poser la question qui délivrera le roi Pêcheur : « Les damoiseles passent par devant monseignor Gauvain et vont en une autre chapele, et mesire Gauvain est pensis; et li vient une si grant joie en sa pensee, que ne li membre de nule rien se de Dieu non. Li

chevalier sont tot mat et dolent et le regardent. » (*Perlesvaus*, p.348-350) Cela rendra les autres chevaliers, assis autour de Gauvain, très tristes et déçus de l'attitude de Gauvain. Certains passages de la *Queste* démontrent que la vue du Graal empêche de parler et même de raconter l'événement passé avec le Graal : « Si s'em prenent garde si com il pueent, et sont toute jor delez lui, et l'arresnent maintes foiz por savoir s'il poïst parler. Mes il ne respont onques mot nene fet semblant qu'il eust onques parlé. » (*Queste*, p.256) Ce passage d'un Lancelot muet n'est pas le seul passage où les personnages ne peuvent parler après avoir vu le Graal, il s'agit d'une conséquence durant tout le roman :

De même, Lancelot déclare, après avoir approché le Graal malgré la défense divine qui lui avait été signifiée (...) Les mystères du Graal échappent non seulement à la formalisation de tout dire humain, mais, pour le pécheur qu'est Lancelot, la « chose » se dérobe, dans sa grandeur, à toute conceptualité « prélinguistique », à tout entendement de « cœur ». (...) Ce dont le Graal est le contenant privilégié ne peut donc être l'objet d'aucun récit; toute énonciation, qu'elle soit d'ordre « romanesque », « philologique », « théologique », ou « mystique », vient buter devant la nécessaire aphasie que lui impose la révélation du Corps sacramentel⁸⁷;

Ainsi, nous comprenons que le rôle du Graal dans la *Queste* et dans le *Perlesvaus* reste le même que dans *l'Estoire dou Graal* de Robert de Boron, tout en ajoutant quelques nouvelles caractéristiques intéressantes concernant la parole quasi interdite suite à la vision de ce dernier. Pour terminer, le Graal est placé dans l'histoire des aventures arthuriennes, ce qui lui confère un rôle extrêmement important pour le dénouement du règne du roi Arthur et de la chevalerie terrestre : « il devient borne terminale de toutes les aventures; sans cesse, le texte lie la découverte des mystères à la fin des aventures; c'est dans la *Queste* que l'association est la plus fortement marquée⁸⁸. » Même si on remarque que la marque est la plus forte dans la *Queste*, elle n'en est pas moins présente dans le *Perlesvaus*, puisque nous pouvons constater que le personnage principal des aventures du Graal, Perlesvaus lui-même, se retire pour vivre une vie plus « céleste » en rejoignant le monde des ermites.

Moines et monastères

Le mode de vie

Le mode de vie des moines est différent de celui des ermites, c'est pourquoi nous verrons les deux types de personnages séparément. Paul Bretel indique que l'état religieux identifie le monachisme comme « une manière de vie en communauté, dont les membres,

⁸⁷ Alexandre Leupin, *op.cit.*, p.134-135.

en plus des préceptes imposés à tous les hommes, s'obligent à observer les conseils évangéliques par les vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté⁸⁹. » Tout d'abord, bien que restant à l'écart du monde, le moine est un religieux qui vit en communauté. Malgré l'aspect communautaire de vie, il est en marge de la société : « Already we can say that monks living in monasteries are on the outskirts of ordinary society⁹⁰. » *A priori*, la vie du moine comporte une mission sociale bien établie et qui semble être reconnue de tous :

Le monastère a pour mission de secourir les pauvres et d'accueillir dans son *hostellerie* les voyageurs qu'ils soient marchands ou pèlerins. Le reste de la journée est consacré à la lecture, à la copie des livres, à la prière et aux tâches matérielles. Le cloître, allée couverte autour d'un jardin carré est un véritable lieu de vie pour les moines qui viennent s'y reposer, s'y promener ou lire. La règle des moines était basée sur trois principes : la pauvreté individuelle, la chasteté et l'obéissance aux autorités religieuses. Les principaux ordres monastiques au Moyen-Âge sont les Bénédictins, les Franciscains et les Cisterciens. Un novice qui entre dans la communauté monastique s'engage pour la vie. Huit fois par jour, toutes les trois heures, les moines se rendent aux offices religieux⁹¹.

Les pèlerins et voyageurs auront le réflexe de se diriger vers les monastères se trouvant sur leur chemin, car ils savent qu'ils auront un bon accueil. Les moines offrent ainsi l'hospitalité, la protection et du secours à tous ceux qui se présentent au monastère. Plusieurs actions du mode de vie monastique sont représentées dans *La Queste* ainsi que dans le *Perlesvaus*. Ces actes peuvent être réalisés par les hommes d'Église eux-mêmes, mais nous pouvons en déceler quelques-uns qui seront accomplis de façon régulière par les chevaliers qui participent à la quête du Graal. Il n'est pas étonnant de voir un chevalier se recueillir pour prier ou aller se confesser. La chasteté reste un principe fondamental pour *Perlesvaus* et pour Galaad. Enfin, l'obéissance aux autorités religieuses est la règle qui sera toujours suivie par la chevalerie arthurienne.

Ce qui importe cependant pour notre propos est la représentation sociale qui est transposée dans nos deux romans. Nous savons qu'au XII^e siècle se forment des ordres religieux militaires dont les membres sont des chevaliers, des militaires, vivant dans un milieu monastique et suivant un code religieux d'origine chrétienne très stricte. Joseph Morsel résume bien l'ensemble du phénomène :

⁸⁸ *Ibid.*, p.133.

⁸⁹ Paul Bretel, *Les Ermites et les moines dans la littérature française du Moyen Âge (1150-1250)*, Paris, Honoré-Champion, 1995 p.13.

⁹⁰ Jean Leclercq, « Monks and Hermits in medieval love stories », in *Journal of Medieval History*, 18, 1992, p.343.

⁹¹ Andrew Langley, *Vivre au Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « Les yeux de la découverte », 2002.

L'important pour nous réside surtout dans ses éventuels effets sociaux – notamment sur les rapports entre les aristocraties laïque et ecclésiastique. De ce point de vue, le phénomène le plus original lié à la croisade, outre la validation sociale de l'usage des armes à des fins collectives (au profit de l'*ecclesia*, par opposition au profit individuel), a sans conteste été la formation des ordres dits « religieux-militaires » sur les théâtres des opérations (Syrie-Palestine, Espagne, Baltique orientale).

Les premiers ordres apparaissent dans les principautés latines constituées en Orient, au début du XII^e, à partir d'une pratique hospitalière (au sens médiéval : accueil et protection des pèlerins). Il s'agit de l'ordre du Temple (fondé en 1120, constitué en ordre militaire autonome en 1129), de l'Hôpital Saint-Jean de Jérusalem (fondé en 1113, militarisé dans les années 1130 à l'instar du Temple), de l'ordre Saint-Lazare (fondé au XII^e pour les lépreux, militarisé avant la fin du siècle) et de l'ordre de Sainte-Marie des Teutoniques (fondé en 1199 pour les germanophones). Rapidement, tous ces ordres développent en Occident des réseaux de commanderies servant de relais afin de capter et diriger vers l'Orient hommes et moyens matériels⁹².

Il est évident que la *Queste* et le *Perlesvaus* ne reprennent pas exactement ces ordres militaires, mais nous pouvons reconnaître dans les descriptions de certains actes, certains principes moraux et certains objectifs spirituels que l'inspiration vient de ces exemples précis qui ont coloré la vie militaire de cette époque.

La représentation monastique dans nos deux romans n'est observable que par certains symboles très précis, car il ne s'agit que d'inspirations et non de représentations calquées sur des faits réels. Nous remarquons deux niveaux différents d'esprit monastique : la communauté monastique en tant que telle et les ordres militaires se rapprochant d'un style de vie monastique. Les auteurs ont pris quelques détails transposables à la chevalerie arthurienne afin de développer un certain idéal de vie chrétienne tout en conservant les fonctions de justiciers devant tout de même être remplies au fil des aventures tout comme nous pouvons l'observer dans les ordres religieux-militaires. La vie monastique appartient plus proprement à des hommes qui ont terminé leur vie de chevalier et qui se sont tournés vers une vie de moine. Le chevalier n'a donc pas pour modèle la vie religieuse du moine, il a comme but d'atteindre son idéal de vie à la fin de sa vie militaire. Tel que l'indique clairement Joseph Morsel dans son ouvrage, il n'est donc pas juste de dire que les représentations que nous retrouvons dans la *Queste* et dans le *Perlesvaus* sont des « moines-soldats » :

⁹² Joseph Morsel, *op.cit.*, p.157-158.

La fonction hospitalière initiale de ces ordres explique que leur règle soit constituée à partir de la règle des chanoines réguliers (dite « de saint Augustin »), comme tous les hôpitaux qui fleurissent en Occident au XII, car cette règle permet à la fois la vie conventionnelle et l'action dans le siècle (alors que la règle monastique contraignait théoriquement les moines à vivre coupés du monde). La désignation fréquente comme « moines-soldats » est donc inexacte, bien que ce soit justement ce que tente d'en faire Bernard de Clairvaux, dans un texte célèbre en faveur des Templiers⁹³.

Bernard de Clairvaux n'était certainement pas le seul à avoir cette volonté de christianiser les actions des membres des ordres militaires comme celui des Templiers et c'est sûrement ce dont témoignent la *Queste* et le *Perlesvaus* en intégrant certaines valeurs monastiques mêlées à celles de Cîteaux et de l'Ordre du Temple.

Les ordres de chevalerie : le modèle cistercien et le modèle des Templiers

La chevalerie représentée dans ces deux romans n'est pas inspirée d'ordres militaires tels que Cîteaux ou les Templiers. Par contre, certaines observations peuvent être faites, car les auteurs se sont certainement inspirés de ces deux ordres. Par contre, il serait faux de dire que les auteurs ont voulu peindre des représentations d'idéal chevaleresque basées sur de tels ordres puisqu'il y a trop d'éléments qui contredisent cette option. De ces deux ordres nous retrouvons les mêmes caractéristiques à travers les personnages du moine et du chevalier élu de la quête du Graal : la chasteté, la prière, la communion, les vêtements et la mission liée à Dieu. Ces traits sont communs aux Templiers et aux cisterciens selon les documents relatant la règle de chacun des deux ordres. Lorsqu'une description physique d'un moine apparaît au cours du récit, l'habit qu'il porte est toujours blanc. Le blanc aura une fonction d'identification et une valeur symbolique :

La couleur blanche du vêtement de l'ermite, attestée dans la littérature pieuse aussi bien que dans les textes profanes, a donc une autre valeur : elle nous paraît être le signe le plus évident d'appartenance à la tradition spirituelle du désert, initiée par les ascètes orientaux et à laquelle restent fidèles les ermites qui, dans la littérature romanesque, hantent les forêts d'Occident. [...] Dans les romans arthuriens [...] Ce n'est finalement que dans les textes qui s'ancrent, ou qui sont censés le faire, dans la réalité du XII^e et du XIII^e siècle que l'expression *blanc moine* désigne, sans autre valeur, explicitement les Cisterciens⁹⁴.

⁹³ *Ibid.*, p.158.

⁹⁴ Paul Bretel, *op.cit.*, p.470-471.

De plus, le blanc est signe d'entrée en initiation et de régénération dans la plupart des cultures occidentales⁹⁵, ce qui concorde avec le choix de nos élus du Graal. Quant aux chevaliers Galaad et Perlesvaus, il n'est pas clairement indiqué qu'ils portent le manteau blanc. Par contre, la description du bouclier qu'ils acquièrent chacun au cours de la quête du Graal révèle un penchant pour les boucliers que portaient les Templiers lors des croisades. Lorsqu'un chevalier s'arrête à un lieu saint, il arrive souvent que l'heure soit celle de la messe. L'invitation à prier et à se confesser est en vigueur tout au long du séjour du chevalier. Nous comprenons alors que la règle ordonnant d'assister à une réunion sainte plusieurs fois par jour est de mise dans tous les endroits de culte chrétien que les chevaliers rencontrent. Il est souvent mentionné que la chasteté est la seule façon d'accéder à l'amour de Dieu. Ainsi, nous retrouvons le pur et chaste Galaad, le repentin Perlesvaus et Lancelot qui devra cesser de laisser croître en lui son amour charnel pour Guenièvre dans l'un et l'autre des romans s'il veut réussir à atteindre Dieu. Dans le milieu monastique, cette règle de chasteté est représentée par le port de la tunique blanche, dont la couleur représente la pureté de corps et d'âme. Finalement, tous les chevaliers obéissant à ces règles doivent combattre au nom de Dieu seulement. À l'image des croisés, les élus du Graal devront éliminer les hérétiques et les païens du royaume corrompu d'Arthur.

Les représentations monastiques dans la Queste et dans le Perlesvaus.

La Queste débute en introduisant son premier homme d'église au festin d'Arthur suite à l'incroyable aventure de l'épée du perron. Un vieil homme tout de blanc vêtu apporte avec lui le sauveur du royaume, le seul élu du Graal, Galaad, fils de Lancelot : « Endementres que li rois parloit einsi, si entra laienz uns preudons a une blanche robe, vielz et anciens. » (*Queste*, p.7) Perceval aussi aura l'honneur de rencontrer un vieil homme sage qui le guidera sur la bonne voie lorsqu'il sera prêt à débarquer de la fabuleuse Nef : « Et quand il vient au bort, si troeve un home revestu de sorpeliz et d'aube en semblance de prestre, et en son chief avoit une coronne de blanc samit aussi lee come vos deux doiz, et en cele coronne avoit letres escrites en quoi li haut nom Nostre Seignor estoient saintefié. » (*Queste*, p.99) Albert Pauphilet désignera tous ces hommes blancs comme étant des cisterciens et indiquera clairement dans son édition de la *Queste*, qu'une abbaye cistercienne existe dans le roman⁹⁶. Ce sera Bohort qui découvrira ce lieu saint lorsqu'il

⁹⁵ *Ibid.*, p.471.

⁹⁶ Albert Pauphilet, *op.cit.*

cherchera refuge : « Et il est molt liez de ceste chose; si torne cele part et ne demore gueres qu'il voit une abaie close de bons murs, et estoit de blans moines. » (*Queste*, p.182) Le blanc sera le point de repère d'Albert Pauphilet, mais nous savons que d'autres ordres, comme celui des Templiers, faisaient honneur au blanc pour les habits que portaient leurs membres. Dans le *Perlesvaus*, le Château aux Quatre Cornes représente peut-être l'équivalent de ce qu'Albert Pauphilet croit être une abbaye cistercienne dans la *Queste*. En effet, dans le *Perlesvaus* nous retrouvons un château à quatre cors, isolé du reste de la civilisation puisqu'il est bâti seul sur une île :

Il aprochierent le chastel, si oïrent .iiii. arainnes soner a .iiii. chiés des murs molt doucement, et estoient cil de blans dras vestus qui les sonoient. Il sunt venu cele part tantos comme la nef ot pris port desoz le chastel et la mer se trait ariere si que la nef fu a seche terre. Il n'avoit dedenz que Perlesvaus et son cheval et le marinier. Il issirent fors de la nef, puis entrerent par devers la mer el chastel : il i avoit les plus beles sales et les plus beles maisons que nus veïst oncques; il esgarde de souz un molt bel arbre qui granz estoit et larges et voit la plus bele fontaine et la plus claire que nus peüst deviser, et estoit tote avironnee de riches piliers a or, et sambloit estre la gravele de pierres precieuses. Deseur cele fontaine avoit .ii. homes seanz, plus blans de chaviaus et de barbe que n'est nois negié, et sambloient estre jovene de viaires. (*Perlesvaus*, p.1000)

La richesse de cet endroit ne respecte pas les vœux de pauvreté qui rendent célèbres les ordres religieux militaires. Par contre, les moines qui y vivent sont tous de blanc vêtus et offrent l'hospitalité à Perlesvaus dès son arrivée aux portes du château. À l'intérieur du château, les salles sont aussi très richement décorées, mais une vie monastique semble réellement y exister : « Li uns des maïstres sona un appel .iii. cols : il i vinrent .xxx. et .iii. home en la sale, tot d'une conpaignie. Il avoient blans dras vestus, et n'i avoit celui qui n'eüst une vermeille croiz en mi son piz, et sambloient estre tot del age de .xxx. et .ii. anz. » (*Perlesvaus*, p.1002) Ce qu'Albert Pauphilet nomme Cîteaux serait plutôt l'Ordre du Temple pour Helen J. Nicholson :

The Templars appear by name in none of these. However, it has been suggested by various scholars that they appear under another guise, and can be identified by the symbols associated with them. Alternatively, it can be suggested that the Grail hero Galaad represents the ideal Templar knight or that the Round Table represents the Templar Order⁹⁷.

⁹⁷ Helen J. Nicholson, *Love, War, and the Grail : Templars, Hospitallers, and Teutonic Knights in Medieval Epic and Romance 1150-1500*, Boston-Leiden, Brill Academic Publishers, inc., 2004, p.150-151.

De plus, cet ouvrage indique que le passage de Perlesvaus au Château des quatre Cornes suggère le domaine des Templiers :

During the course of the story, Perlesvaus travels over the sea to a mysterious island and 'the Castle of the Four Horns' where he encounters thirty-three men in white robes with red crosses on the chest (lines 9597-9). He is told that when he is summoned, he will return to be king in the castle (lines 9622-36)⁹⁸.

L'auteur indique que la *Queste* offre aussi les mêmes éléments symbolisant l'Ordre du Temple :

Scholars have noted the parallel between the shield with the red cross on a white field which is borne by Galaad, the thirty-three holy men clothed in white with a red cross on the breast who meet Perlesvaus at the Castle of the Four Horns, and the red cross on white which was borne by the Templars, and have suggested that this symbolism indicates that Galaad and these thirty-three men are intended to be Templars⁹⁹.

Peut-être pourrions nous ajouter aux éléments Templiers la curieuse évocation de l'âne du roi ermite, blanc avec une croix vermeille au front : « il monte sur une blanche mule que il avoit la dedans : ele estoit estelee en mi le front d'une croix vermeille. Josephes nos temoigne, li bons clers, que Joseph d'Abarimacia estoit icele mule al tans qu'il fu soudoient Pilate; si le tramist le roi Pellés. » (*Perlesvaus*, p.402) Par cet âne nous retrouvons le symbole de pureté : la blancheur de l'animal. La croix rouge au centre du front de la bête indique le sacrifice. La pauvreté du roi réside en cette mule qui demeure contraire au riche cheval de parade ou de combat. La mule rappelle également l'animal à l'entrée de Jérusalem dans la *Bible*.

Il serait facile de penser que les moines et les ermites de ces romans sont représentés par les mêmes personnages, or ce n'est pas le cas. Les représentations monastiques consistent essentiellement en des communautés de religieux qui n'apparaissent que sporadiquement à l'intérieur de chacun des romans. Il s'agit de religieux vivant à l'écart, mais en communauté. Les ermites vivent aussi en forêt, mais sont beaucoup plus reclus que les moines, car ils ne vivent pas en communauté. C'est principalement ces derniers que les chevaliers vont rencontrer lors de leurs aventures et qui auront une véritable influence sur leurs destinées. On pourra remarquer qu'il est souvent précisé que les chevaliers se retirent de la profession militaire en devenant ermites pour se rapprocher de Dieu et aider les autres

⁹⁸ *Ibid.*, p.153.

⁹⁹ *Ibid.*, p.154.

chevaliers qui auront besoin d'être guidés vers la voie chrétienne. Les moines formant une communauté proposent un chemin différent aux chevaliers : celui de se joindre à eux afin de poursuivre leur vie militaire tout en se rapprochant de Dieu puisque le but des missions sera toujours de servir l'Église et la justice en rapport avec la chrétienté.

Ermites et ermitages

Le mode de vie et l'aboutissement de carrière

Paul Bretel définit les ermites « comme des hommes et des femmes qui se consacrent à la vie religieuse, ou simplement à une vie de prière, dans la pauvreté, l'austérité, l'isolement, et en dehors de toute communauté¹⁰⁰. » Par définition un ermite est un homme reclus, qui vit en solitaire à l'extérieur de la société. Certains catégorisent les ermites :

We find it most amply exemplified in those border-line cases represented by the hermits : they lived the most radical form of the solitary life.

These men often live in forests, they are 'silvans', men of the woods, and this in itself is revealing. They belong to the category of forest hermits. The forest is something more than a concrete setting : it is a symbol, what Jung called an archetype. What does this signify? Essentially that these men and women – for there were some women hermits – are marginal, fringe people¹⁰¹.

Assurément, les ermites représentés dans la *Queste* et dans le *Perlesvaus* font partie de cette catégorie de *silvans*, car ils vivent effectivement en forêt. Leur ermitage apparaît toujours sur le chemin des chevaliers lorsqu'une aventure merveilleuse et riche en allégories vient d'être vécue.

Bien que reclus de la société et vivant en marge de toute institution, l'ermite voue sa vie à Dieu et à son enseignement spirituel : « The hermit is spiritually and institutionally a free man who remains however submitted to God, the Rule and the laws of the Church. The image he has in literature corresponds to the vocation and function which is truly his in the most authentic spiritual tradition¹⁰². » Suivant cette voie, l'ermite deviendra le guide spirituel par excellence du chevalier errant, mais sera aussi un modèle. Arrivé à maturité, le chevalier sera invité à poursuivre sur la voie de la spiritualité en devenant ermite à son tour afin de guider lui aussi les jeunes chevaliers qui ont nouvellement entrepris leur carrière militaire auprès d'Arthur. C'est ce que nous comprenons lorsque l'auteur écrit « Writers

¹⁰⁰ Paul Bretel, *op.cit.*, p.75.

¹⁰¹ Jean Leclercq, *op.cit.*, p.343.

¹⁰² *Ibid.*, p.354.

suggested conversion to knights, even sometimes inviting them to moniage, in offering the example of words and deeds left by monks and hermitage¹⁰³. » Et c'est ce qui arrivera à Perlesvaus à la fin du roman lorsqu'il s'embarquera sur la nef qui l'emmènera vers sa seconde vie, laquelle sera de devenir ermite. Plusieurs analystes auront remarqué cette tendance des écrivains à introduire le vieil ermite comme étant un chevalier à « la retraite » :

Les nombreux ermites de la littérature arthurienne tardive, que Chrétien a pourtant été le premier à y introduire, ont tous été d'actifs et énergiques chevaliers avant de se retirer dans la solitude : le chevalier-ermite devient même – cent exemples pourraient le prouver – le *prodome* par excellence et le guide spirituel tout désigné de ses pairs activistes¹⁰⁴.

Ainsi que le fait remarquer Jean Frappier, ce qui marquera les aventures arthuriennes sera cette expression du chevalier accompli qui aura trouvé la voie spirituelle nécessaire pour combler les interrogations soulevées par le Graal :

Beaucoup de ces ermites très saints, nous apprennent les textes, sont d'anciens chevaliers passés de la vie active à la vie contemplative; ils connaissent ou pressentent les prophéties et les mystères du Saint-Graal. Plus d'une fois la quête spirituelle paraîtra se dérouler dans un système clos, le sens en étant transmis de l'ermite (ou du religieux) ancien chevalier au chevalier encore novice¹⁰⁵.

Il est alors juste de dire que, dans le *Perlesvaus*, les ermites sont d'anciens chevaliers, ce qui présuppose que le chemin à suivre mènera les compagnons de la Table Ronde à devenir ermites à leur tour : « Fait li hermites : « Jo en sai bien venir a chief, car je fui entor le roi Uter vallés et chevaliers .xl. ans, et en cest hermitage ai esté plus de trente ans. » (*Perlesvaus*, p.208), explique un ermite à Lancelot lorsqu'il l'aide à désseller son cheval. Cela représente l'aboutissement du parcours spirituel du chevalier. Dans la *Queste*, le chemin mène plus haut dans la hiérarchie céleste : il mène directement à la chevalerie de Dieu, c'est-à-dire à devenir un ange à ses côtés et à le protéger.

L'ermite comme guide spirituel

¹⁰³ *Ibidem*.

¹⁰⁴ Erich Köhler, *op.cit.*, p.117.

¹⁰⁵ Jean Frappier, *Autour du Graal, op.cit.*, p.97.

La clé des aventures se découvre presque inmanquablement selon les significations accordées par les ermites qui se trouvent sur le chemin des chevaliers. Le personnage de l'ermite a une fonction narrative bien précise au cours de l'histoire :

Their function is to do precisely what is expected of someone who has acquired or received the gift of wisdom : They are counsellors, prudent, 'prud'homme' – men of prudence – inspiring confidence by reason of their solitude and the secrecy that this guarantees and because of their life of prayer and penance. They inspire confidence and people come and confide in them. Not all are priests but they hear confessions, reconciling sinners to God and to themselves¹⁰⁶.

Les chevaliers suivent un parcours particulier dans lequel s'entremêlent aventures, merveilles et pèlerinages. Un ermite demande à Lancelot de quel genre de conseil il a besoin, car il pourrait lui expliquer la signification d'une allégorie :

Si escouta la messe que li preudons chanta entre lui et son clerc. Et quant ele fu chantée et li preudons se fu desgarniz des armes Nostre Seignor, Lancelot l'apela maintenant et le trest a une part et li prie por Dieu qu'il le consulte. Et li preudons li demande dont il est; et il dit qu'il est de la meson le roi Artus et compainz de la Table Ronde. Et li preudons li demande : « De quoi volez vos conseil ? Est-ce de confession? » - « Sire, oïl », fet il. – Et de par Nostre Seignor », fait li preudons. (*Queste*, p.62-63)

Lors de son parcours, le chevalier rencontre l'ermite qui aura donc pour mission de le guider, soit par l'écoute de sa confession soit par une explication de l'aventure vécue précédemment :

Constituant un véritable réseau parallèle, les hommes de religion peuplent les forêts du *Haut Livre du Graal*. Comme dans la *Queste*, il s'agit essentiellement d'ermites, dont le premier rôle est de fournir l'hospitalité au chevalier, quand le château du vavasseur fait défaut. Points fixes de la topographie, ils assurent, en alternance avec les châteaux aventureux, l'hébergement, soignent les blessés (Perlesvaus jusqu'à la branche VII, relayé par Lancelot chez le Roi Ermite) et confessent à l'occasion (Lancelot avant la visite chez le Roi Pêcheur)¹⁰⁷.

L'ermite rencontré suite à certaines aventures explique la *senefiance* de l'épreuve. Bien souvent, il s'agit d'une épreuve commandée par Dieu qui est représentée dans la narration sous forme d'allégorie. On retrouve ces allégories dans les deux romans. Il s'agit d'un moteur pour la *Queste*, tandis que dans le *Perlesvaus*, l'allégorie n'encadre qu'un petit nombre d'événements. Néanmoins, le but reste le même : guider les chevaliers dans la

¹⁰⁶ Jean Leclercq, *op.cit.*, p.343-344.

¹⁰⁷ Armand Strubel, « Introduction », *op.cit.*, p.71.

bonne direction, c'est-à-dire vers la foi chrétienne, vers le Graal. Dans cette optique, Robert Deschaux explique que l'ermite jouera un double rôle :

D'une part une fonction utilitaire d'accueil, qu'il s'agisse des besoins matériels du chevalier ou de ses besoins spirituels tels que le conseil, le réconfort ou les sacrements, d'autre part, et surtout, une fonction didactique visant à l'exposé d'une conception chrétienne de la chevalerie, notamment à propos de la légitimité de la violence¹⁰⁸.

L'ermite aura donc un rôle clé dans cette entreprise, car il devient nécessairement le guide spirituel des chevaliers qui se rendent à son ermitage. Il expliquera au chevalier la raison de l'aventure qu'il vient de vivre, la signification du songe qu'il a fait et qui le perturbe. Voici un exemple typique de ce genre d'explication dans la *Queste* :

La damoisele a qui tu as parlé si est li anemis, li mestres d'enfer, cil qui a poesté sort oz les autres. Et si est voirs que ele fu jadis ou ciel de la compaignie des anges, et si biaux et si clers que por la grant biauté de lui s'enorgueilli et se volt fere pareil a la Trinité, et dist : « Je monterai en haut, et serai semblables au Biau Seignor. » Mes si tost come il ot ce dit, Nostres Sires, qui ne voloit mie que sa meson fust conchee de venin d'orgueil, le trebucha dou haut siege ou il l'avoit mis, si le fist aller en la meson tenebreuse que len apele enfer. Quant il se vit si abessié dou haut siege et de la grant hautece ou il souloit estre et il fu mis en pardurables teniebres, il se porpensa qu'il guerrieroit celui qui gité l'en avoit de quan qu'il porroit. Mes il ne veoit pas legierement de quoi. A la parfin s'acointa de la moillier Adam, la premiere fame de l'umain lignage; et tant la gueta et engina qu'il l'ot esprise de pechié mortel par quoi il avoit esté gitez et trebuchiez de la grant gloire des cielx, ce fu de couvoitise. (... le passage se poursuit avec l'histoire d'Adam et Eve, le péché originel). (*Queste*, p.113)

Ces allégories représentent un chemin ouvert par Dieu et l'ermite devra, de son mieux, guider le chevalier sur ce chemin et lui montrer comment le suivre afin d'arriver au but ultime fixé par Dieu. Tel que l'indique Michel Stanesco, « ces glossateurs sont des messagers de Dieu, une sainte en puissance ou des membres du clergé. (...) Chargés d'ans (« viel et ancien »), vêtus de robe de religion, les prud'hommes appartiennent tous à la classe des *pères*¹⁰⁹. » La classe des pères dont parle Michel Stanesco est lourde de signification à l'époque, car cela indique l'*auctoritas*, c'est-à-dire que leur parole est aussi chargée de vérité absolue que la voie chrétienne qu'ils enseignent. Cette notion est

¹⁰⁸ Robert Deschaux, « Le personnage de l'Ermite dans la *Queste del Saint Graal* et dans le *Haut Livre du Graal : Perlesvaus*. », in *Actes du 14^e Congrès International Arthurien* (Tome premier), Presses universitaires de Rennes 2, Section française de la Société Internationale Arthurienne, 16-21 Août 1984, p.174.

¹⁰⁹ Michel Stanesco, *op.cit.*, p.251.

largement expliquée par Mikael Bakhtine qui développe sur ce mode de transmission qu'est la parole de l'Autre, en l'occurrence celle de l'ermitte qui représente l'Église :

L'assimilation des mots d'autrui prend un sens plus important et plus profond encore quand il s'agit du devenir idéologique de l'homme, au sens vrai du terme. Là, la parole d'autrui n'est plus une information, une indication, une règle, un modèle, etc., elle cherche à définir les bases mêmes de notre comportement et de notre attitude à l'égard du monde, et se présente ici comme une *parole autoritaire* et comme une *parole intérieurement persuasive*¹¹⁰.

C'est ainsi que nous pouvons comprendre que l'autorité de l'ermitte qui explique les valeurs de la chevalerie à Perceval dans la *Queste* est prise au sérieux et que le discours du vieil homme donnera matière à réflexion à notre héros :

S'il vos tenoit a son serjant et il veoit que vos feissiez mielz son preu aillors que ci, sachiez qu'il vos en osteroit assez tost. Mes il vos i a ore mis en esproeve et en essai por savoir et por conoistre se vos estes se feelx serjans et ses loiax chevaliers aussi come l'ordre de chevalerie le requiert. Car puis que vos en si haut degré estes montez, vostre cuers ne se doit abessier por poor peril terrien. Car cuers de chevalier doit estre si durs et si serrez encontre l'anemi son seignor que nule riens ne le puist flechir. Et s'il est menez jusqu'à poor, il n'est pas des verais chevaliers ne des verais champions, qui se laieroient ocire en champ ainz que la querele lor seignor ne fust desreniee. (*Queste*, p.99-100)

L'ermitte explique ici les valeurs que la chevalerie devrait suivre et demande au héros de poursuivre sur la bonne voie qu'il a déjà entreprise.

Les ermites ont donc un rôle très important dans les romans du Graal. La *Queste* et le *Perlesvaus* nous en donnent de multiples exemples. Ils accueillent, soignent, logent et nourrissent les chevaliers qui passent par leur domaine lors de leurs aventures. Nous avons vu que les ermites sont des hôtes particuliers. En effet, en plus d'accueillir chaleureusement les chevaliers errants, les ermites sont des conseillers de parcours moraux, des guides spirituels placés sur le chemin des héros partis à l'aventure afin de leur donner des explications sur les événements qu'ils vivent, entendre leurs confessions. La plus grande part de leur rôle sera toutefois de placer les chevaliers sur la bonne voie, c'est-à-dire sur la voie chrétienne de leur profession pour qu'ils puissent atteindre le niveau de spiritualité qui les portera vers Dieu. Certains comme Galaad arriveront aux côtés de Dieu et seront invités à le servir, d'autres, comme Pelesvaus, se retirent en tant qu'ermites afin de poursuivre le travail et guider les autres chevaliers du siècle vers la voie céleste de la chevalerie.

¹¹⁰ Mikhaïl Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1987 [1978], p.161.

Grâce à la dimension religieuse de ces romans, le chevalier acquiert un statut social très important. Il doit partir à la quête de l'objet mystique le plus chrétien qui soit, la coupe précieuse : le Saint Graal. Cette coupe dont les origines remontent au temps de la Crucifixion devient le moteur qui régit les aventures que suivront les chevaliers de la *Queste* et du *Perlesvaus*. Pendant les mises à l'épreuve du Graal, certains des chevaliers seront élus, d'autres disqualifiés de la quête. Tous seront guidés par des moines et des ermites déjà très sages et savants, mais le plus important à retenir sera que le *leitmotiv* de la quête du Graal conduit la classe chevaleresque à poursuivre une mission de la plus haute importance qui comporte deux volets : d'une part assurer la survie du royaume, d'autre part remettre en place et assurer le maintien de la religion chrétienne. Autrement dit, sans le chevalier, la perte du royaume est assurée et tous ses habitants seront rejetés en Enfer si le Graal n'est pas reconquis à temps.

Chapitre III : la chevalerie arthurienne

La chevalerie présentée dans les deux romans en prose que l'on étudie se trouve divisée par la force du thème dominant : la quête du Saint Graal. Ainsi, on retrouve l'enjeu du débat social entre les deux idéologies dominantes de l'époque. D'un côté, on prône une chevalerie exemplaire dont la motivation est chrétienne. De l'autre, on idéalise ou bien on condamne la chevalerie du temps, celle dont les valeurs ne sont pas situées au niveau céleste, mais bien terrestre. C'est ainsi que l'on voit se côtoyer deux pensées bien distinctes. La représentation d'Arthur dans le *Lancelot* en prose montre que

Il y a [...] dans le roman une relation directe entre le roi et Dieu, et la hiérarchie ecclésiastique n'est qu'un maillon technique pourrait-on dire, d'un processus qui, dans son ensemble, la dépasse. En tant que chrétien, Arthur est soumis au clergé : mais le roi garde son indépendance temporelle¹¹¹.

D'un côté, le roi doit se soumettre aux idéaux de l'Église, de l'autre il conserve sa place dans le siècle, ce qui impose au roman une dualité dans le système des idées sociales de l'époque et place le roi dans une position de soumission tout en faisant figure d'autorité :

D'un côté l'individu, avec cette vertu personnelle spécifique qu'est la « preudomie », de l'autre le statut et la fonction, qui mettent en cause le peuple tout entier à travers le personnage du roi. On ne peut attenter à l'un sans toucher l'autre. Mais on remarquera que le *Lancelot* en prose déplace l'accent vers le premier membre de cette dualité : la réintégration d'Arthur commence lors de sa confession à un ermite, personnage marginal dans l'Église, échappant aux classifications hiérarchique [...] Cette dualité n'est peut-être que la manifestation concrète, littéraire, d'une autre dualité, celle qui préside à la « fabrication » d'un roi¹¹².

C'est cette dualité dont parle Boutet qui entraînera le même schéma de construction de personnage pour les chevaliers, car ils seront représentés en continuité de la figure royale.

Dans chacun des romans se déploie un débat sur la force et le pouvoir que chacune des idéologies peut exercer sur la conduite sociale d'une classe se tenant à la tête de la société des XII^e et XIII^e siècles. D'une part, l'auteur de la *Queste* propose une image très spirituelle de la chevalerie à travers un personnage, Galaad, dont la connotation mystique change la définition du chevalier exemplaire. Personnage central du roman, Galaad sera celui que l'on doit rejoindre et imiter pour atteindre le Graal. D'autre part, l'auteur du *Perlesvaus* propose une chevalerie bien ancrée dans le siècle avec un personnage

¹¹¹ Dominique Boutet, *op.cit.*, p.50.

¹¹² *Ibid.*, p.53.

principal, Perlesvaus, dont le statut de meilleur chevalier du monde est le fruit de son travail et de sa persévérance dans le rôle de défenseur du royaume arthurien. Cette chevalerie est aussi fortement influencée par les idées chrétiennes, mais développée par le biais de la guerre plutôt que par un cheminement intérieur.

Tout comme pour la justification du couronnement d'Arthur, la quête du Graal procède par élection et disqualification des différents héros de chevalerie qui entreprennent la course. Ainsi, la *Queste* représente trois catégories de chevaliers : les élus, les exclus et ceux qui ont droit à la rédemption : « Les chevaliers de la Table Ronde sont tous de même rang, mais non pas de même nature. Ils sont tous *appelés* à chercher l'aventure, l'aventure en général, mais il n'y a chaque fois qu'un seul *élu*¹¹³. » C'est par un trajet spirituel parsemé d'aventures envoyées d'un côté par Dieu, de l'autre par le Diable que les chevaliers d'Arthur se qualifient ou se disqualifient lors de la quête du Graal. Nous verrons que la position de l'auteur comporte une zone grise offrant une seconde chance à certains chevaliers dont les efforts de rédemption seront récompensés.

Quant au *Perlesvaus*, il distingue clairement les « bons » des « méchants » et propose une version plus barbare de la chevalerie que la *Queste*. Les enjeux proposés sont de nature beaucoup plus politique que spirituelle, mais la réflexion chrétienne sur la chevalerie semble être la même que pour la *Queste*.

Les élus

Comme l'indique Erich Köhler, « l'aventure qui n'est réservée qu'au protagoniste et accomplie avec succès par lui seul, est la preuve de son élection¹¹⁴. » Il n'y a qu'un seul élu du Graal par roman : l'un présente Galaad, l'autre Perlesvaus. Galaad incarne la perfection depuis sa naissance tandis que Perlesvaus aura à démontrer sa valeur tout au long de sa vie de chevalier. La différence ne s'arrête pas ici, car la perfection de Galaad est d'abord de nature chrétienne. Le personnage participe à la redéfinition du modèle chevaleresque, car il ne ressemble en rien aux personnages que l'on a l'habitude de rencontrer dans les romans arthuriens. Galaad fait aussi écho à Arthur par sa naissance controversée ainsi que par la manière dont son élection sera faite. Finalement, nous verrons qu'il se démarque par sa réussite dans la quête du Graal, car il sera le seul chevalier à réellement conquérir le Graal et à devenir chevalier de Dieu. De son côté, Perlesvaus est développé suivant les bases déjà posées par Chrétien de Troyes. Sa destinée le conduira vers le château du Graal qu'il

¹¹³ Erich Köhler, *op.cit.*, p.104.

réussira à sauver, mais n'atteindra pas la chevalerie céleste comme Galaad parviendra à le faire. Toutefois, le résultat reste le même, car les deux chevaliers auront droit à un retrait de la chevalerie terrestre afin de se consacrer à Dieu.

Galaad

Fils de Lancelot, ce nouveau personnage est introduit à la Table Ronde peu après son adoubement. Incarnation de la pureté, Galaad fera ombre à tous les héros de la Table Ronde. On ne peut aborder Galaad sans commencer par spécifier qu'il s'agit d'un personnage nouveau, sans passé littéraire dans les romans arthuriens. On peut trouver inopportun de placer ainsi un nouveau chevalier à la déjà très célèbre Table Ronde, mais plusieurs raisons justifient le choix de l'auteur d'avoir inventé Galaad tel qu'il nous est présenté dans la *Queste del Saint Graal*. D'abord, le nom choisi pour désigner ce nouveau chevalier est révélateur, car il s'agit de l'un des noms mystiques pour désigner le Christ. Ainsi, la signification du personnage est d'emblée évangélique, ce qui nous indique dès le début du roman le chemin emprunté par le romancier pour passer son message de vérité. De ce fait, et contrairement à Perlesvaus, Galaad ne peut pas être considéré comme étant un chevalier errant. Pour ce qui est de Lancelot, sa destinée première aurait été remplie et un fils n'aurait pas été nécessaire s'il avait choisi, selon le *Lancelot* en prose, la bonne voie plutôt que de s'être laissé tenter par le péché de luxure :

Ce nom de Galaad, nom d'origine biblique, « l'un des mots mystiques qui désignent le Christ », apparaît, rappelons-le, dès les premières lignes du *Lancelot* puisque c'est le nom de baptême du héros lui-même. Mais ce nom qu'il a perdu, qu'il a perdu « par eschaufement de luxure »¹¹⁵.

Comme il a déjà perdu son nom, il est clair que Lancelot devra se soumettre à la pénitence s'il ne veut pas se faire juger pour ses tentations de luxure. L'apparition de Galaad dans l'histoire du cycle du *Lancelot* exprime que ce nouveau chevalier n'a pas accédé, comme Perlesvaus par exemple, à un meilleur statut au fil des aventures, car il a été « désigné au monde arthurien comme l' élu du Graal, celui qui doit achever les aventures¹¹⁶. » L'entrée en scène du nouveau chevalier est marquée par une suite de prophéties chrétiennes. D'abord, le siège périlleux sur lequel aucun chevalier n'a pu s'asseoir sans se faire

¹¹⁴ *Ibid.*, p.132.

¹¹⁵ Emmanuelle Baumgartner, *L'arbre et le pain. Essai sur la Queste del Saint Graal*, Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, coll.« Bibliothèque du Moyen Âge », 1981, p.14.

¹¹⁶ *Ibid.*, p.56.

engouffrer a dévoilé la prochaine venue d'un nouveau chevalier avant même que Galaad n'apparaisse pour la première fois dans le roman :

Et en ce qu'il orent lessié a parler de ce, si regardent par les sieges de la Table Reonde et troverent en chascun leu escrit : Ci doit seoir cil. Et ainsi alerent tant qu'il vindrent au grant siege que len apeloit le Siege Perilleux. Et lors i troverent lettres qui i avoient novelement esté escrites, ce lor fu avis. Et il regardent les lettres qui dient : .CCC. ANZ ET .LIIII. SONT ACOMPLI EMPRÉS LA PASSION JHESUCRIST; ET AU JOR DE LA PENTECOUSTE DOIT CIST SIEGES TROVER SON MESTRE. (*Queste*, p.4)

Suite à cette découverte, d'autres signes prophétiques se manifestent. Alors que le roi projette de commencer un festin, on demande qu'il aille voir la merveille qui s'est produite sur le perron devant le château : une épée attend que son maître vienne la chercher. Cette épée a été plantée dans un but précis, car il n'y aura qu'un seul chevalier digne de la porter :

Et quant il sont venu a la rive, si troevent le perron qui estoit oissuz de l'eve, et estoit de marbre vermeil; et ou perron avoit une espee fichee, qui molt estoit bele et riche par semblant; et en estoit li ponz d'une pierre preciose ovrez a letres d'or molt soutilment. Et li baron regardent les letres qui disoient : JA NUS NE M'OSTERA DE CI, SE CIL NON A CUI COSTÉ JE DOI PENDRE. ET CIL SERA LI MIELDRES CHEVALIERS DEL MONDE. (*Queste*, p.5)

Ensuite, pour clore l'annonce de l'arrivée de ce chevalier prestigieux, un prêtre se présente devant le roi et sa cour avec Galaad pour expliquer ce qu'il adviendra du royaume maintenant que le meilleur chevalier du monde est prêt à prendre place à la cour d'Arthur et à la Table Ronde : « Roi Artus, je t'ameign le Chevalier Desirré, celui qui est estraiz dou haut lignage le Roi David et del parenté Joseph d'Arimacie, celui par cui les merveilles de cest païs et des estranges terres remaindront. Veez le ci. » (*Queste*, p.7) Ainsi, à la manière du *Merlin Huth*, on remarque que la révélation d'un chevalier exemplaire est expliquée et annoncée par des éléments de chevalerie se référant à un modèle chrétien : le siège dédié à la Table Ronde, l'épée du perron et la quête d'un objet saint qui sauvera le royaume de la déchéance. Comme Galaad est un personnage sans passé littéraire, l'auteur aura dû expliquer plus amplement la venue de ce nouveau héros. Son entrée en scène dépasse l'ordinaire des récits arthuriens, car ce chevalier n'aura pas à se faire une réputation d'excellence, comme les autres qui l'ont forgée au fil des aventures. Galaad arrive déjà adoubé par Lancelot, son père, et est porteur d'une réputation christique déjà solide : il est le bon chevalier tant attendu, celui qui mettra un terme aux tourments du royaume

arthurien. Cette figure du Sauveur, nous la reconnaissons puisqu'elle est le reflet de celle du Christ dans la *Bible*. En effet, puisque ce nom de Bon chevalier ou de Meilleur chevalier du monde lui aura été accordé par une autorité non discutable, le représentant de l'Église, Galaad n'aura pas à faire ses preuves. La personne qui guide Galaad vers Arthur le présente au roi, au moyen d'une prophétie, comme étant le héros qui sera en mesure de reconquérir le fabuleux Graal et ainsi de sauver le royaume arthurien de l'emprise des païens, donc de la déchéance d'un monde vivant sans la présence de Dieu. Cette conception d'un « idéal de paix¹¹⁷ » vise à donner au royaume d'Arthur la caractéristique suprême du Royaume de Paix n'ayant d'égal que le Royaume de Dieu. Cela vient appuyer plus fortement le fait que Galaad n'est pas un chevalier de la Table Ronde « ordinaire », puisqu'il ne peut être qualifié de chevalier errant étant envoyé de Dieu. En cela, il possède son identité et sa réputation d'excellence, il ne ressent pas le besoin de partir à la recherche de soi et de vivre les aventures merveilleuses qui ont fait grandir les autres chevaliers de la Table Ronde. De plus, Galaad existe dans le roman pour un but précis, conquérir le Graal, puisqu'il sera le seul et unique Élu à pouvoir le faire, les autres chevaliers restant toujours impuissants aux épreuves associées à l'objet sacré : « Galaad, dans la Quête, n'est pas un chevalier errant, à la recherche incertaine de la bonne route, mais celui pour qui l'aventure est une donnée immédiate, qui sait d'emblée où aller, une fois sorti de la cour d'Arthur, pour retrouver le Graal et le mieux voir¹¹⁸. »

Le lignage de Galaad fait partie des éléments propres à son élection en tant que Bon chevalier. On apprend d'abord que Galaad est le fils de Lancelot du Lac, petit-fils du roi Pêcheur, l'un des meilleurs chevaliers du royaume. Nul ne doute de la raison qui le motive à entrer à la Table Ronde sans devoir s'expliquer. Toutefois, le passé de Lancelot révèle que Galaad est un fils illégitime. On se demande alors comment Dieu pourrait avoir choisi un chevalier dont la naissance vient d'un péché. La réponse est expliquée ainsi : Lancelot et Galaad proviennent du très célèbre lignage du roi David et de la parenté de Joseph d'Armatie : « Roi Artus, je t'amein le Chevalier Désirré, celui qui est estraitz dou haut lignage le Roi David et del parenté Joseph d'Arimacie, celui par cui les merveilles de cest païs et des estranges terres remaindront. » (*Queste*, p.7) On remarque ici une nouvelle approche du désir, celle qui doit être la bonne pour parvenir à Dieu. L'objet du désir des

¹¹⁷ Erich Köhler, *op.cit.*, p.122.

¹¹⁸ Emmanuelle Baumgardner, *op.cit.*, p.55.

autres chevaliers, du roi et de l'ensemble du royaume n'est pas une femme, mais bien un Sauveur :

Le monde extérieur, ressenti comme soumis à des puissances mauvaises, menacé dans son ordre voulu de Dieu, élève l'aventure au niveau d'un instrument dont Dieu se sert pour rétablir l'ordre sur terre et fait du chevalier le premier agent de cette volonté de Dieu¹¹⁹.

La volonté de Dieu désigne le chevalier qui ramènera le monde arthurien vers un équilibre basé sur l'amour et la paix à l'image du royaume de Dieu et c'est ce qui sera à la base du désir des autres chevaliers et du roi pour Galaad. Le chevalier est désiré par le royaume en entier. L'amour porté par le désir de la venue de ce Bon chevalier est pur, à l'image de ce dernier. D'ailleurs, nous verrons que, dans l'esprit de la *Queste*, c'est vers ce type de désir que Lancelot devra se tourner s'il veut accéder à Dieu et parvenir à surmonter cet autre désir, celui des femmes. Contrairement à son père, Galaad est nouvellement arrivé à maturité et toujours chaste et c'est ce qui le différencie principalement de Lancelot pour l'accession à la chevalerie de Dieu. Nous verrons plus tard que Lancelot devra se repentir de ses péchés mortels s'il veut un jour parvenir au Graal. De l'ensemble des chevaliers de la Table Ronde, l' élu de la quête, le seul désigné à reconquérir le Graal, c'est Galaad. Certains chevaliers comme Lancelot, Bohort et Perceval auront assez de volonté pour achever la quête à leur façon grâce à leur mérite. Seul Galaad parvient à devenir un chevalier de Dieu.

Perlesvaus

La Table Ronde constitue un ensemble de chevaliers d'élite continuellement en accord avec les idéaux de l'époque :

Incité à la réflexion par la critique religieuse qui a pénétré depuis longtemps dans les « miroirs de la société » en langue vulgaire, l'auteur de *Lancelot* – après la spiritualisation suprême de l'idéal chevaleresque dans les œuvres consacrées au Graal – fixe la conception que la noblesse a de sa spécificité, conception qui apparaît au fond en même temps que le monde courtois, dont elle constitue le postulat spirituel. L'homme courtois, idéal est, en sa qualité de *prodome*, un élu parmi les chevaliers qui représentent déjà une élite. Les chevaliers de la Table Ronde sont les « mellor del monde »¹²⁰.

Nous avons vu au chapitre précédent que la question du lignage demeure un aspect important dans l'acceptation d'un roi. Pour la protection d'Arthur et afin de permettre aux

¹¹⁹ Erich Köhler, *op.cit.*, p.141.

¹²⁰ *Ibid.*, p.139.

prophéties concernant le royaume d'Uterpendragon de se réaliser, Merlin a caché la naissance noble d'Arthur. Lors de la révélation de ses origines, Arthur a dû prouver que son cœur et sa tête appartiennent réellement à la noblesse pour pouvoir accéder au trône. Chrétien de Troyes a maintes fois souligné l'importance du lignage et de la noblesse pour les chevaliers qui entourent le roi Arthur. Tous les chevaliers qui ont leur place à la Table Ronde sont d'un lignage noble. Inutile de rappeler qu'idéalement, aucun homme de « mauvais lignage » n'était admis facilement dans un ordre de chevalerie. Cet idéal reste toutefois terrestre, ce qui diffère quelque peu lorsque nous rencontrons les personnages des premières proses du Graal. À la lecture du *Perlesvaus* et de la *Queste*, chaque fois le narrateur insiste sur une noblesse qui sort du cadre terrestre de la noblesse et permet d'entrer dans un univers plus mystique qu'Albert Pauphilet a justement qualifié de « céleste »¹²¹.

Dans le *Perlesvaus*, Perlesvaus est sans doute possible l' élu, le seul, non pas de la quête en elle-même, mais bien du Graal. D'une valeur qui regorge d'humanité et de miséricorde, le personnage a droit à la rédemption. Par sa seule volonté de redevenir chaste, d'expier tous ses péchés et par la noblesse de son cœur et de ses valeurs chevaleresques, Perlesvaus a droit à cette place de choix et la conservera jusqu'à la fin du roman, sans rebondissement nous faisant croire que le sort qui lui est réservé n'est pas celui auquel on s'attend. Évidemment, le cheminement de Perlesvaus ne sera pas sans embûches ni complexifications. Toutefois, la prestance du héros, sa solidité et son incroyable assurance dans la quête lui assurent la première place dans le roman. Le bagage romanesque du personnage est aussi très présent dans le roman, ce qui lui donne une profondeur et peut expliquer la place prédominante qu'il occupe dans le *Haut Livre du Graal*. Quelques détails additionnels viennent compléter l'explication : il est le descendant de Joseph d'Armatie, ce qui n'est pas le cas chez Chrétien de Troyes.

En continuité avec l'histoire du Graal écrite par Chrétien de Troyes (*Perceval, le conte du Graal*) quelques années auparavant, l'auteur du *Perlesvaus* raconte les enfances de son personnage principal et explique de quel lignage il est né. À la lecture de ce passage (*Perlesvaus*, p.166-170), nous retrouvons tous les éléments de la narration de Chrétien de Troyes pour son *Conte du Graal*. Il est alors clair que le *Perlesvaus* propose une

¹²¹ Albert Pauphilet, *Études sur la Queste del Saint Graal attribuée à Gauthier Map*, Paris, Honoré-Champion éditeur, 1968.

continuation du conte inachevé de Chrétien de Troyes. Ainsi, dans le *Perlesvaus*, lorsqu'Arthur part en pèlerinage à la Chapelle Saint-Augustin il rencontre une demoiselle qui lui explique d'abord la signification du nom de Perlesvaus. Cette histoire pique la curiosité d'Arthur qui veut en savoir plus sur ce chevalier remarquable. On apprend alors les enfances de Perlesvaus : l'enfant part seul pour aller chasser en forêt, il rencontre des hommes armés et à cheval qui se battent, tue celui dont l'armure est rouge et apprend ensuite qu'ils sont des chevaliers. C'est alors que Perlesvaus (Perceval pour le *Conte*) décide de devenir lui aussi un chevalier et va demander au roi de se faire adouber, ce qui lui est accordé. Par la suite, le héros part seul à l'aventure pour enfin devenir le meilleur chevalier du monde. (*Perlesvaus*, p.168-170) L'auteur du *Perlesvaus* ne semble pas prendre d'autres éléments narratifs du *Conte* de Chrétien de Troyes pour poursuivre son histoire, puisque nous apprenons des détails sur le lignage du héros qui ne sont pas développés dans le *Conte*. En effet, dans le *Perlesvaus*, on apprend que l'oncle de Perlesvaus possède un ermitage (*Perlesvaus*, p.418) et que sa mère est une Dame possédant un titre et une vaste terre : elle est connue sous le nom de la Veuve des Vaux de Camaalot. (*Perlesvaus*, p.416-496) Confirmant l'importance de la famille immédiate de Perlesvaus, l'auteur s'intéressera ensuite au lignage plus lointain du personnage. La noblesse terrestre à laquelle appartient Perlesvaus n'est pas le seul type de noblesse possible au royaume arthurien. C'est la prophétie apportée par la demoiselle au char qui enclenchera une autre explication concernant le lignage de Perlesvaus :

Sire, cest escus que ceste damoisele porte fu Joseph le bon soudoier qui Dieus despendi de la crois; si vous en fas present, si com le vos dirai : que vos garderés l'escus a oes un chevalier qui poroec venra, et le ferés pendre a cele colombe enmi vostre sale et li garderés. Car nus ne le porroit oster se cil non, ne pendre a son col; et de cest escu conquerra il le Greal et lairra un autre escu ça dedens, vermeil et a un cherf blanc; et li bracs demorra ça dedens, que ceste damoisele a porté, ne ne menra joie a nului dusqu'a cele eure que li chevaliers venra. (*Perlesvaus*, p.182)

Comme l'explique la demoiselle chauve, nul doute possible : le seul chevalier qui pourra décrocher le bouclier de Joseph d'Armatie est l' élu du Graal. Nous savons que ce chevalier sera Perlesvaus et nous devons déduire que l'héritage de Joseph d'Armatie n'ira qu'à un chevalier digne de le recevoir, c'est-à-dire à une personne dont la noblesse sera égale à la sienne. Le rapport de filiation entre Joseph d'Armatie et Perlesvaus révèle que la nature de la noblesse à laquelle Perlesvaus appartient se rapproche du Dieu chrétien :

L'agent de toutes ces forces est le chevalier qui prend la route de l'aventure. Celle-ci devient une entreprise ayant pour but de rompre l'enchantement diabolique. C'est pourquoi elle est souvent qualifiée de *merveille*. Le héros lui-même est ainsi doué d'aptitudes merveilleuses, le principe du Bien l'aide à remporter la victoire; sa nouvelle existence fait de lui l'agent privilégié de la lutte du Bien contre le Mal, de Dieu contre le Diable et le protagoniste de l'histoire du salut. C'est pourquoi le héros arthurien apparaît comme un envoyé de Dieu¹²².

D'ailleurs, Gauvain lui-même insiste auprès du roi Arthur pour protéger Perlesvaus lorsqu'il voit Clamados des Ombres sur le point de se faire adouber par Arthur : « Mesire Gauvain estoit en la sale et dist au roi : « Sire, chis vallés est anemis morteus al bon chevalier qui cest escu doit porter. Son anemi mortel ne deveis vos mie avanchier, mais ariere metre, car il est li mielres chevaliers et plus sages qui vive el monde et del plus saintisme lignage. » (*Perlesvaus*, p.406) Perlesvaus est du lignage le plus saint, du lignage le plus sacré. Il est le « Meilleur chevalier du monde », celui qui sauvera le royaume de l'Apocalypse. Plus claire encore est la déclaration du narrateur lorsqu'il indique la raison pour laquelle le récit doit être écouté :

Vos avéz oï dire que Perlesvaus du del lignage Joseph Abarimatia, que Dieus ama tant, por ço qu'il despendi son cors de la croiz, qu'il le volt geter de la prison la ou Pilate l'avoit mis. Por la hauteche del lignage d'ou li bons chevaliers fu estrais doit on volontiers oïr recorder les paroles qui de lui sont. (*Perlesvaus*, p.418)

L'auteur se sert de l'autorité de l'Église à deux fins : pour que son histoire soit lue et entendue et pour convaincre le lecteur que le choix de son héros du Graal n'a pas été fait sans raison valable. Quant à l'identité propre du personnage, ce n'est que dans ce roman-ci que le nom de « Perceval » est transformé en « Perlesvaus ». La raison est expliquée par la demoiselle que rencontre Arthur à la Chapelle Saint-Augustin :

Sire, fet ele, quant il fu nez, on demanda son pere comment il avroit non en droit bautesme, e il dist qu'il voloit q'il eüst non Pellesvax, car li Sires des Mares li toloit la greigneur partie des Vax de Kamaalot, si voloit qu'il en sovenist son fil par cest non, de Dex le monteplioit tant qu'il fust chevaliers. (*Perlesvaus*, p.166)

On comprend par ce passage et par celui référant au *Conte*, qu'il ne s'agit pas d'un nouveau personnage comme Galaad, mais plutôt d'un personnage avec un passé littéraire qu'il convenait d'enrichir avec de nouveaux éléments afin d'en faire un héros du Graal digne d'accomplir la mission sainte de reconquérir l'objet de rédemption.

¹²² Erich Köhler, *op.cit.*, p.122.

La valeur du lignage de Perceval n'est pas discutable dans le *Perlesvaus*, par contre elle est moins importante dans la *Queste*, ce qui ne lui vaudra pas la place du Bon chevalier puisque ce sera Galaad qui aura l'honneur d'être le descendant de Joseph d'Armatie, même si les origines de Perceval ne sont pas discutées. Les deux compagnons seront tout simplement de la même famille, mais Perceval ne sera plus systématiquement mis à l'avant-plan de la quête du Graal :

Dès le début du Lancelot, tel qu'il nous est parvenu du moins, Perceval n'est plus, comme chez Chrétien, comme dans un nombre important de textes du XIII^e siècle en vers (telles les *Continuations du Conte du Graal*) ou en prose, comme le *Perceval en prose* (ou *Didot-Perceval*) et le *Perlesvaus*, le héros unique, l' élu du Graal. L' élu, c'est d'emblée, un nouveau venu, un personnage sans passé littéraire : Galaad¹²³.

Cela ouvre un nouvel espace à explorer, car le passé littéraire de Perceval nous a enseigné qu'il fait partie de la lignée du roi Pêcheur, tout comme le seraient Lancelot et Galaad d'après ce que nous raconte la *Queste*. Perceval saura donc comment achever la quête du Graal aux côtés de Galaad puisqu'étant de la même famille ils ont les mêmes aspirations. La différence entre les deux héros de l'histoire de la *Queste* est que Perceval devra apprendre comment se rendre jusqu'à ce but ultime de spiritualité chrétienne tandis que pour Galaad le cheminement n'est pas à faire : il est pur comme le Christ dès sa naissance. Perceval n'est donc pas l'unique héros de cette histoire. Néanmoins, il a une place importante et son cheminement l'explique bien. Les actions de Perceval ne seront pas les mêmes dans la *Queste* que dans le *Perlesvaus* et, de ce fait, ne lui vaudront pas les mêmes honneurs d'un roman à l'autre.

Dans la *Queste*, Perceval entreprend une quête tout aussi chrétienne que celle de Galaad et il la termine avec un résultat très près de celui obtenu par Galaad. Par contre, l'histoire nous informe qu'il faudra encore un an et demi de cheminement spirituel personnel à Perceval pour atteindre la voie céleste à laquelle Galaad aura su accéder d'emblée. Perceval a un atout précieux qui lui permettra d'arriver à ses fins : une curiosité vertueuse, une soif d'apprendre les significations de ses aventures. Nous verrons que cette qualité n'est pas donnée à tous les chevaliers, car Gauvain sera disqualifié pour ne pas s'ouvrir aux paroles des guides spirituels qu'il rencontre. Lorsqu'il va retrouver la recluse qui lui apprend des nouvelles de sa famille dont tous les membres semblent morts, Perceval

¹²³ Emmanuelle Baumgartner, *op.cit.*, p.14.

lui demande la signification du chevalier vermeil et elle lui raconte l'histoire des trois tables : de celle de la dernière cène jusqu'à celle du roi Arthur. Elle lui raconte aussi l'histoire de la prophétie annoncée par Merlin : trois chevaliers seulement réussiront à accomplir la quête du Graal. Elle lui explique ensuite l'importance de conserver sa virginité :

Biax niés, il est einssi que vos vos estes gardez jusque a cest terme en tel manière que vostre virginitez ne fu maumise ne empoirree, ne oncques ne seustes de voir quex chose est chars ne assemblemenz. Et li vos en est bien mestiers; car se tant vos fust avenu que vostre chars fust violee par corruption de pechié, a estre principaus compaignons de la Queste eussiez vos failli, aussi come a fet Lancelot del Lac qui, par eschaufement de char et par sa mauvese luxure, a perdu a mener a fin, grant tens a, ce dont tuit li autre sont ores en peine. Et por ce vos pri je que vos gardez vostre cors si net come Nostre Sires vos mist en chevalerie, si que vos puissiez venir virges et nez devant le Saint Graal et sans tache de luxure. Et certes ce sera une des plus beles proeces que onques chevaliers feist : car de toz çax de la Table Reonde n'i a il un sol qui ne se soit meffez en virginité, fors vos et Galaad, le Bon Chevalier de qui je vos paroil. (*Queste*, p.80)

Ainsi débute l'apprentissage de Perceval. La dame lui explique l'une des valeurs importantes de la chrétienté pratiquée selon les hommes d'Église : la chasteté. Comprendons ici que Galaad n'aura jamais à se faire expliquer cet aspect de la vie qu'il doit mener pour atteindre le palais spirituel. Galaad a une connaissance innée du chemin à prendre pour devenir un chevalier de Dieu tandis que Perceval pose des actions sans nécessairement se rendre compte de la valeur de ces actions. Perceval est chaste dans la *Queste* sans en être conscient. On a affaire ici à un Perceval à l'image de celui dessiné par Chrétien de Troyes dans le *Conte du Graal* : un garçon naïf qui pose des gestes de façon instinctive et qui jusqu'ici ne s'était pas préoccupé de la signification et de la portée de ceux-ci.

Le Perceval de la *Queste* est toutefois différent de celui du *Conte* de Chrétien de Troyes en ce sens qu'il semble être beaucoup plus mûr, car il parvient à poser les bonnes questions aux bonnes personnes. Ce qui disqualifiera Perceval au moment de l'achèvement de la quête du Graal sera par contre ce petit côté naïf qui persiste dans le personnage. Perceval se fait prendre au piège à plusieurs reprises par les forces du mal qui parviennent jusqu'au dernier instant à le convaincre Perceval de prendre les mauvaises décisions. Chaque fois, Perceval démontre sa bonne volonté et sa force de cœur, ce qui l'aidera à rester sur la voie chrétienne. Des épreuves de ce type s'enchaînent tout au long du roman, par exemple l'épisode suivant celui de la recluse nous montre une suite d'épreuves à

surmonter dans lesquelles Perceval a du mal à rester sur ses gardes. Après avoir écouté l'histoire du roi Mordrain par un ermite, Perceval repart dans la forêt et se fait attaquer par vingt hommes armés. Il se fait voler son cheval et entrevoit encore le Bon chevalier, mais sans être capable de l'atteindre. Alors qu'il est au désespoir, une dame vient lui offrir un cheval en échange d'un service. Il se rend compte à temps que c'était une épreuve du Mal et se recueille devant Dieu pour garder sa force. Pendant qu'il prie, il s'aperçoit qu'il est transporté dans une île peuplée de bêtes sauvages. Il se bat contre des créatures et gagne l'affection d'un lion après l'avoir sauvé d'un serpent. Deux dames lui apparaissent : l'une sur un serpent et l'autre sur un lion. Elles lui expliquent chacune une loi. Ensuite s'approche un prêtre qui lui expliquera la signification de l'aventure qu'il vient de vivre. La dame au lion est la nouvelle Loi de Jésus Christ et représente Foi, Espérance, Croyance et Baptême. Celle au serpent c'est l'ancienne Loi, la Synagogue. Cette dernière est l'Écriture mal faite : hypocrisie, hérésie, iniquité, péché mortel et elle est l'Ennemi même. Une nef vient ensuite, il embarque à l'intérieur et se fait séduire par la dame qui s'y trouve. Lorsqu'il pointe son épée au pommeau en forme de croix vers le ciel, la nef disparaît et il comprend qu'il est une autre fois victime du Mal. Il perd alors la vue et fait pénitence de son péché. Un ermite lui explique la signification de cette nouvelle aventure fortuite en lui révélant que la dame qui l'a séduit était l'Ennemi même, encore une fois. Plus tard, il entendra une voix qui lui pardonne et qui lui dit qu'il a un cœur pur. (*Queste*, p.87-115) Ce genre d'incident n'arrive jamais à Galaad, car il est complètement détourné du visage diabolique des aventures qui s'offrent à lui. Il prend toujours le bon chemin et ne s'arrête pas pour n'importe quelle raison : il a toujours en tête le but de sa mission et rien ne le fait dérailler de sa route. Galaad devient un pilier de droiture pour Perceval, car on s'aperçoit que lorsque les deux compagnons sont ensemble, Perceval ne se fait plus tenter par l'Ennemi et aide à accomplir le bien en défaisant de mauvaises coutumes avec l'aide du Bon Chevalier et de Bohort. Ce sera toujours Galaad le guide lors de ces aventures, car il est le seul à savoir où aller et quoi faire dans ces situations. En faisant confiance à leur compagnon et en imitant ses actions, Perceval et Bohort acquièrent la sagesse nécessaire à la réussite de la quête du Graal.

Dans les deux romans, l'écu du Graal est le seul à parvenir au niveau de perfection nécessaire à la réussite de la quête. C'est principalement ce qui le distingue des autres chevaliers qui entrent dans l'aventure du Graal. Dans l'optique chrétienne offerte par la *Queste*, Galaad est l'écu de Dieu qui parvient à l'atteindre. Le personnage de Perlesvaus (ou

Perceval pour la *Queste*) présente un côté différent de l'Élu, car ce chevalier ne naît pas parfait, il devra travailler pour atteindre un niveau d'excellence qui lui permettra de se distinguer et d'ainsi se qualifier pour la quête du Graal. L'atteinte d'un niveau de spiritualité exemplaire ne se fera pas sans effort pour ce chevalier qui sait obéir aux lois de la chrétienté. De l'autre côté se trouvent les exclus de la quête, ceux qui ne parviendront pas à se qualifier pour les aventures menant au Saint Graal. Plusieurs éléments sont à prendre en considération pour ces chevaliers, car, en soi, ils ne représentent pas le modèle de chevalerie idéale prônée par les deux romans du Graal.

Les exclus

Toujours dans le but de donner des modèles variés de chevalerie, à suivre et à ne pas suivre, les romans que nous étudions offrent aussi des « exclus » de la quête. Cette catégorisation des héros arthuriens démontre un souci d'ordonner le groupe militaire à l'intérieur des romans :

Il s'agit bel et bien d'un ordre idéal, le roman arthurien ne visant jamais à peindre la société chevaleresque telle qu'elle est : il idéalise par définition les attitudes humaines et propose par là des exemples à la chevalerie. L'idéalisation est du reste commune au roman et au discours idéologique qui, au lieu de décrire les rapports réels et le fonctionnement d'une société, donne à son tour des modèles à suivre, dans le but d'influer sur la réalité, de la corriger dans un sens voulu¹²⁴.

D'abord, il y a le célèbre Gauvain, le modèle de chevalerie dans la tradition arthurienne, qui se voit sévèrement critiqué dans la *Queste* et dans le *Perlesvaus*, et qui cherchent tous deux à rendre une nouvelle image de la chevalerie. Ensuite, il y a ceux qui, comme le fera le sénéchal Keu, se rangent du côté de l'ennemi en opérant une trahison à l'endroit du roi Arthur. Ces deux personnages ne seront pas disqualifiés de la quête du Graal pour les mêmes raisons, mais le résultat sera le même : tandis que les élus passent du côté spirituel de la chevalerie, eux resteront dans le siècle avec la chevalerie terrestre d'Arthur pour continuer de défendre ou d'attaquer le royaume.

Gauvain

Certains des personnages développés dans les romans arthuriens ont un passé littéraire édifiant, comme c'est le cas de Gauvain. Certains romans le montrent comme étant un véritable modèle à suivre tandis que d'autres le présentent plutôt comme un

¹²⁴ Katalin Halasz, « La théorie des ordres dans *Perlesvaus* », In *Actes du 14^e Congrès International Arthurien*, section française de la Société Internationale Arthurienne, Tome premier, Rennes, 16-21 août 1984, p.289.

antimodèle. En outre, « le personnage de Gauvain tient dans la littérature arthurienne une place très caractéristique qui le situe à mi-chemin entre le héros et le "point de référence" (ou le modèle) de chevalerie¹²⁵. » Il n'est alors pas étonnant que ce personnage ait créé des divergences d'opinions quant à sa conduite à l'extérieur de la cour d'Arthur. Gauvain a été développé, notamment par Chrétien de Troyes, comme étant un chevalier courtois exemplaire : un homme sage et preux qui sait séduire les dames et les protéger. Cette facette de la personnalité de Gauvain est sévèrement discutée dans les deux romans que nous étudions, même si le sort du personnage est bien plus enviable dans le *Perlesvaus* que dans la *Queste*. Qu'est-il donc advenu de l'incarnation de « la perfection même de l'éthique chevaleresque et courtoise¹²⁶? »

Le Gauvain du *Conte du Graal* a déjà fait l'objet de plusieurs études, notamment celles de Jean Frappier et de Paule le Rider. Mme Le Rider n'est pas d'accord avec M. Frappier qui qualifie l'attitude frivole de Gauvain de « don juanisme courtois ». Elle répond ainsi aux propos de Frappier :

« Dilettante », « frivole », « héros de la chevalerie brillante et vaine », « touriste de la prouesse mondaine », tels sont les qualificatifs que suggère à J. Frappier le personnage de Gauvain tel qu'il apparaît dans les romans de Chrétien. L'emploi de ces expressions est révélateur d'une tendance qu'ont amorcée les continuateurs moralisants de Chrétien et que maintient la critique récente. Gauvain serait pour Chrétien, surtout dans le *Conte du Graal*, sinon un chevalier mal aimé, du moins un chevalier moins aimé. Ses défauts, ses manques, en faisant ressortir les mérites et les exploits des grands héros l'auraient condamné aux rôles de « brillant second », sans cesse quelque peu raillé. Dans le *Conte du Graal*, ils le conduiraient à sa perte¹²⁷.

Elle décrira Gauvain, d'une manière plus positive que Frappier, comme un « merveilleux combattant, sans cesse vainqueur à la joute, un prince sage ennemi de la démesure, un chevalier courtois aimant les fêtes et les femmes et ne rougissant pas de ce goût¹²⁸. » Catherine Blons-Pierre note aussi au sujet de l'attitude d'autonomie parfois effrontée de Gauvain : « Gauvain ne se laisse conseiller par personne, et part contre l'avis et la proposition de son frère Agravain défendre seul sa cause. Il ne se laisse pas non plus dicter

¹²⁵ Dominique Viseux, *L'initiation chevaleresque dans la légende arthurienne*, Paris, Dervy Livres, 1980, p.77-88.

¹²⁶ Jacques Ribard, « De Chrétien de Troyes à Guillaume de Lorris : Ces quêtes qu'on dit inachevées » In *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales*, dans *Senefiance no2, Cahiers du CUER MA*, Paris, Édition CUER MA/Librairie Honoré Champion, 1976, p.6.

¹²⁷ Paule Le Rider, *Le chevalier dans le Conte du Graal de Chrétien de Troyes*, Paris, Éditions SEDES, coll. « Bibliothèque du Moyen Âge », 1978, p.237-239.

¹²⁸ *Ibidem*.

sa conduite par l'opinion des autres¹²⁹. » Ainsi, on en déduit que Gauvain écoute ses sens et n'accorde d'autorité qu'à ce qui lui plaît, selon le moment. Voilà un portrait de Gauvain qui nous aidera à comprendre d'où viennent les condamnations de l'auteur de la *Queste*.

Le Gauvain de la *Queste* est condamné à rester dans le siècle et à ne jamais franchir l'étape que Galaad et Perceval auront su traverser. Dès le début du passage de ses aventures, on peut anticiper le dénouement de la quête du Graal pour ce personnage : Gauvain ne réussira jamais à entrer à proprement parler dans la sainte quête, car il ne trouve que très peu d'aventures merveilleuses sur son chemin : « Or dit li contes que, quant messires Gauvains se fu partiz de ses compaignons, il chevaucha a mainte jornee sans aventure trover qui a conter face; » (*Queste*, p.51) Ou encore, une phrase construite de la même façon et écrite presque dans les mêmes mots nous rapporte : « Or dit li contes que quant messires Gauvin se fu partiz de ses compaignons, qu'il chevaucha mainte jornee loing et pres sanz aventure trover qui face a amentevoir en conte. » (*Queste*, p.147) Dans le contexte d'un grand événement comme la quête du Graal autant que dans le contexte d'un roman arthurien en général, cette absence d'aventure indique que le chevalier ne les mérite pas. Alexandre Leupin explique que ce que le personnage de Gauvain a de particulier dans le roman de la *Queste* c'est que :

Il est le plus démoniaque, parce qu'attaché au monde terrestre et tellement laïque qu'il ne pense pas à un avenir céleste comme les autres héros chevaliers. Il est même « boudé » par les aventures du Graal. Il est totalement exclu, sans aventure digne d'être racontée, ses chevauchées ne le mènent nulle part et il est constamment en état de reproche¹³⁰.

Or, ce n'est pas la première fois que Gauvain se voit « rejeté » de la quête du Graal, car souvenons-nous qu'il n'arrivera jamais à trouver la Lance qui saigne dans le *Conte* de Chrétien de Troyes.

En plus des reproches sur sa nature frivole et pécheresse, Gauvain est accusé par la critique littéraire d'être démoniaque. La *Queste* nous démontrera plus d'une fois le refus radical de Gauvain de toutes les propositions des hommes d'Église, par exemple le passage où Gauvain passe par l'abbaye où Galaad a reçu son écu. (*Queste* p.51) Un ermite lui dit qu'il n'a pas su honorer le statut de chevalier qu'il a reçu lors de son adoubement, qu'au

¹²⁹ Catherine Blons-pierre, *Le Conte du Graal de Chrétien de Troyes : Matière, sen et conjointure*, Paris, Éditions du Temps, coll. « Lectures d'une œuvre/Agrégation de Lettres », 1998.

¹³⁰ Alexandre Leupin, *Le Graal et la littérature, étude sur la vulgate arthurienne en prose*, Lausanne, L'âge de l'homme, 1982, p.142-148.

lieu de servir l'Église il a trop souvent servi l'Ennemi et que pour cela il est tenu pour mauvais chevalier et déloyal. On laisse entendre que c'est par sa faute que le château des pucelles a dû être sauvé par Galaad. L'ermite lui propose ensuite de laisser tomber cette mauvaise chevalerie pour entrer dans celle de Dieu et ainsi s'absoudre de tous ses péchés, d'effacer la mauvaise réputation qui le suit :

Gauvain, Gauvain, se tu vouloies lessier ceste mauvese vie que tu as ja si longuement maintenue, encore te porroies tu acorder a Nostre Seignor. Car l'Escriture dit que nus n'est si pechierres, por qu'il requiere de bon cuer la misericorde Nostre Seignor, qu'il ne la truist. Et por ce te loeroie je en droit conseil que tu preisses penitance de ce que tu as meffet. Et li preudome le let a tant, que plus ne li dit, car il voit bien que ses amonestemens seroit peine perdue. (*Queste*, p.55)

Mais Gauvain refuse et repart au matin : « Et au matin se parti messire Gauvains de laiencz » et l'auteur répète une autre fois que « quatre jorz sans aventure trover qui a conter face. » (*Queste*, p.55) Un autre épisode très semblable se produit plus tard pour Gauvain. Après avoir chevauché longtemps, Gauvain et Hector se rencontrent et décident de continuer leur route ensemble. Ils arrivent à une chapelle en ruine, s'endorment et font chacun un rêve. Le lendemain ils partent en quête d'un ermitage ou d'un monastère. Le prêtre de l'abbaye explique la signification des rêves de Gauvain et d'Hector : il s'agissait de l'histoire de Galaad, de Perceval et de Lancelot durant la quête du Graal. Gauvain demande pourquoi il ne rencontre plus autant d'aventures qu'auparavant. L'homme lui répond que les aventures de cette quête sont liées aux apparitions du Graal et qu'il ne se montre jamais devant les hommes remplis de péchés :

Les aventures qui ore aviennent sont les senefiances et les demostrances dou Saint Graal ne li signe dou Saint Graal n'aparront ja a pecheor ne a home envelopé de pechié. Dont il ne vos aparront ja; car vos estes trop desloial pecheor. Si ne devez mie cuidier que ces aventures qui ore avienent soient d'omes tuer ne de chevaliers ocirre; ainz sont des choses esperituex, qui sont graindres et mielz vaillanz assez. (*Queste*, p.161)

Suite à cela, les deux compagnons s'en vont, mais l'ermite rappelle Gauvain pour le convaincre de laisser la chevalerie terrestre afin de venir servir le Seigneur, mais Gauvain ne semble pas comprendre ce que l'ermite lui explique et repart en refusant le dialogue demandé :

Gauvains, mout a lonc tens que tu fus chevaliers, ne onques puis ne servis ton Creator se petit non. Tu es vielz arbres, si qu'il n'a mes en toi ne fueille ne fruit. Car te porpense tant, se mes non, que Nostre Sires en eust la moele et l'escorce, puis que li ennemis en a eu la flor et le fruit » - « Sire, fet

messires Gauvains, se je eusse loisir de parler a vos, je i parlasse volentiers. Mes veez la mon compaignon qui devale le tertre, por quoi il m'en covient aller. Mes bien sachiez que ja si tost n'avré loisir de revenir comme je revendrai; car molt ai grant talent de parler a vos priveement. (*Queste*, p.161).

La conduite courtoise de Gauvain, bien que saluée dans la plupart des romans arthuriens, est ici condamnée et mise à l'épreuve. Elle est surtout associée au diable et accusée de pervertir la chevalerie. Le parangon de la courtoisie sert alors de bouc émissaire, car il faut un exemple de la bonne et de la mauvaise conduite envers le Seigneur. Gauvain, en protégeant ainsi les valeurs terriennes, fait preuve d'une grande loyauté envers son seigneur : il protège Arthur et son royaume des forces du mal, mais aussi des forces qui cherchent à éliminer la chevalerie terrienne, celle pour qui il vit et pour qui il combat depuis son adoubement. Il a juré fidélité au roi. Malgré toute la volonté qu'il a de conserver les valeurs chevaleresques de sa confrérie, Gauvain ne réussit qu'à disperser ses compagnons. Il ne pourra pas atteindre son but dans la quête du Graal puisqu'il a décidé de ne pas suivre la voie de Dieu :

The author of the *Queste* was setting up a new ideal of knighthood, one that went deeper than the ideal of the Military Orders. The Military Orders had failed, for they had not reformed knighthood. According to the *Queste*, the way for a knight to win salvation is not by joining a religious order and fighting Muslims but by living chastity, being humble and loving God¹³¹.

Lui qui était l'emblème du meilleur chevalier, le plus courtois et le plus prud'homme devient dans la *Queste* l'exemple du mauvais chevalier, celui qui aura contribué à conduire la Table Ronde à sa perte.

Dans la *Queste*, Gauvain semble s'être détourné de manière radicale de la voie divine, ce qui lui vaudra de rester dans le monde arthurien, le monde terrestre, à jamais. De cette manière, il est sous-entendu que Gauvain n'atteindra jamais le paradis et ne deviendra jamais un ange : tandis que les gagnants auront droit à une mort hautement digne de Dieu, Gauvain retournera auprès d'Arthur pour continuer le combat terrestre. Bien que différent, le *Perlesvaus* nous montre un Gauvain tout aussi condamné, mais beaucoup moins démonisé. En effet, bien qu'étant reconnu dans tout le royaume pour son extrême vaillance et son courage sans bornes, la forte réputation de grand séducteur que Gauvain aura acquise au cours de ses aventures lui vaudra beaucoup de méfiance et de vengeance de la part des personnages qu'il rencontre sur son chemin. Certes, Gauvain figure dans ce roman parmi

¹³¹ Helen J. Nicholson, *Love, War, and the Grail: Templars, Hospitallers, and Teutonic Knights in Medieval Epic and Romance 1150-1500*, Boston-Leiden, Brill Academic Publishers, inc., 2004, p.171.

les trois élus du Graal, l'un des meilleurs chevaliers du monde, mais il sera tout de même exclu de la quête. Il n'entrera pas vraiment dans les aventures du Graal, car même s'il est pourvu des meilleures intentions du monde, Gauvain sera victime de sa réputation.

Contrairement au Gauvain de la *Queste*, ce même personnage que nous voyons dans le *Perlesvaus* prend la quête du Graal au sérieux, car il poursuit son but sans se laisser prendre à des jeux de séduction : il ne couchera pas avec la femme de Marin le Jaloux ni avec les demoiselles de la Tente afin de poursuivre la mission qu'il a entreprise. Par contre, son lourd passé de « Don Juan courtois », comme le surnomme Keith Busby, le suit de très près : il sera pris à plusieurs reprises pour un imposteur, pour un « faux Gauvain », car, selon les personnages, il est impossible que le célèbre Gauvain ne fasse pas honneur à sa réputation de séducteur. Longuement Keith Busby explique comment l'auteur du *Perlesvaus* ne qualifie pas Gauvain de « Bon Chevalier », titre qui reviendra à Perlesvaus. Il lui revient seulement d'être intégré au groupe des meilleurs chevaliers du monde : « Il est évident que Gauvain est "li buens chevaliers" pour ceux qui font partie du milieu chevaleresque et courtois où il s'est fait une grande renommée, mais ceux qui sont associés au monde du Graal ne le qualifieront jamais comme tel¹³². »

C'est ainsi que le sort de Gauvain sera déterminé par tous les auteurs. Gauvain incarne la chevalerie terrestre idéale et, par conséquent, ne pourra jamais entrer à proprement parler dans la fabuleuse quête du Graal. Il est condamné à errer dans le royaume d'Arthur et à le servir avec excellence.

Keu

Dans tous les romans arthuriens, Keu fait figure d'antihéros. Légendaire, il est tout le contraire de l'homme courtois. Cet aspect du personnage est visible autant dans ses paroles, dans ses actes que dans ses pensées décrites par le narrateur. Dans le roman de la *Queste*, Keu n'apparaît que dans le seul épisode où tous les chevaliers de la Table Ronde sont à la cour d'Arthur, c'est-à-dire au moment où l'on entend pour la première fois l'appel au début des aventures du Graal. Exceptionnellement, l'auteur de la *Queste* aura fait perdre au personnage toute son épaisseur dramatique. On lui fait jouer le rôle du bon sénéchal, celui qui sait « conseiller » le roi à juste titre. Ici, Keu ne fait pas un mauvais usage de la parole comme il le fait dans le *Perlesvaus*. Lors des deux épisodes où il lui est permis de

¹³² Keith Busby, « "Uns buens chevaliers" ou "Li buens chevaliers"? Perlesvaus et Gauvain dans le *Perlesvaus* », in *Lancelot, Yvain et Gauvain (Colloque arthurien belge de Wégimont)*, Paris, Éditions A.G. Nizet, coll. « Lettres Médiévales » 2, 1984, p.39-40.

manifeste sa présence, Keu discute des coutumes de la cour d'Arthur avec le roi. En effet, la première fois il rappelle au roi qu'il ne doit pas tenir de festin tant que des aventures ne se manifestent pas dans le royaume. Le festin serait alors injustifié et porteur ou présage de mauvaise fortune :

Sire, fet Kex li seneschaux, se vos assez ja au disner, il m'est avis que vos enfreindroiz la costume de ceanz. Car nos avons veut oz jorz que vos a haute feste n'asseiez a table devant que aucune aventure fust en vostre cort avenue voiant toz les barons de vostre ostel. (*Queste*, p.5)

La seconde fois, le sénéchal prend la parole pour annoncer au roi que maintenant que des aventures sont présentées, il est temps d'annoncer le festin avant le départ des chevaliers : « Sire, sire, par mon chief, or poez vos seurement asseoir au disner quant vos plera : car a aventure n'avez vos pas failli devant mengier, ce me semble. » (*Queste*, p.6) La *Queste* semble réhabiliter ce personnage que nous connaissons dans les autres romans arthuriens. L'auteur du *Perlesvaus* rétablit la condition du sénéchal Keu en développant plus amplement le personnage de belle façon : la réputation du lourd passé de Keu lui vaudra une place importante dans le déroulement du récit, car il aura l'occasion de se détourner d'Arthur, de le trahir, et d'ainsi retenir l'attention du public par une aventure qui lui est propre.

Comme pour Gauvain, Keu est un personnage hanté par sa réputation. Il est orgueilleux, il a une fierté mal placée en plus d'incarner le contraire de l'homme courtois et de parler à tort et à travers. Jamais Keu ne rendra des prouesses à la hauteur de sa félonie, mais il revendiquera sans cesse une place plus glorieuse à la cour. Tout porte à croire que ses actes et paroles de félon soit motivées par un désir d'être entendu, choisi et remarqué par sa valeur. Ne dit-il pas qu'il sait être aussi bon chevalier que tout autre qui figure à la Table Ronde¹³³?

Mesire Keus li seneschaus ot servi al mangier : il oï dire que li rois et tuit li autre s'estoient esprovés et essayé au coffre si ne le pooient ouvrir. Il est venus tos dessemens : Or ça, Keus, fait li rois, je vos avoie oblié! – Sire, par mon chief, fait Keus, vos neme deüssies mie oblir, kar aussi bons chevaliers sui jo d'autretel valor comme li autre, et vos ne me deüssiez pas avoir delaié a mander! Vos avez tos les autres semens et nient moi, et autresi poissanz doi je estre del coffre ouvrir comme il sont, kar envers autretant chevaliers me sui ge desendus comme els et autretant en ai ge ocis sor mon cors desfendant comme nus d'aux. (*Perlesvaus*, p.702)

¹³³ Francis Gingras, « La voie de Caïn : la trahison du sénéchal dans le *Haut livre du Graal* » In *Félonie, trahison, reniement au Moyen Age. Actes du troisième colloque international de Montpellier, 24-26 novembre 1995*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, coll. « Les Cahiers du C.R.I.S.I.M.A. », no3, 1997, p.401.

On remarque que Keu a une grande difficulté à rester calme. Suite à cette déclaration hâtive et puisque Keu n'a pas réfléchi aux impacts de cette dernière, son imprudence lui vaudra quelques tourments. Le sort réservé au sénéchal dans ce roman est bien différent du traditionnel rôle de bouffon, de « langue de vipère » que nous avons l'habitude de voir associé au personnage : Keu sera celui qui pratiquera la plus grande trahison envers le roi de toute la légende arthurienne. Keu ne sait s'y prendre comme un prud'homme, ce qui lui vaudra sans cesse de poser des actes perfides pour arriver à ses fins. En effet, afin de faire reconnaître sa valeur de chevalier, la première occasion qui se présente à lui sera de tirer avantage d'un combat funeste entre Lohot, l'héritier d'Arthur, et un géant qui menace la sûreté du royaume. Lorsque Lohot réussit à tuer le géant Logrin, il est pris d'épuisement et s'endort sur le cadavre de sa victime. Keu entend les lamentations du géant qui meurt et décide d'usurper l'honneur de la victoire en coupant à la fois la tête de Lohot et celle du défunt géant. Apportant la bonne nouvelle de la paix rétablie au royaume, Keu est récompensé par Arthur. Cet avancement ne change rien au personnage, car Keu restera égal à lui-même et son mensonge sera révélé. Une pucelle a ramassé la tête de Lohot et, avec l'aide d'un chapelain, enchante la boîte dans laquelle elle transportera la tête jusqu'à Arthur afin d'en faire découvrir le meurtrier. Lors de son arrivée à la cour, la demoiselle expose l'enjeu de la boîte : seul le meurtrier réussira à l'ouvrir. Évidemment, plusieurs tentent l'aventure, mais personne ne réussit. Fidèle à ses habitudes, Keu blâme qu'on l'oublie et revendique le droit de tenter sa chance : il réussit à ouvrir le coffret. La trahison de Keu sera découverte et Guenièvre meurt de chagrin peu de temps après avoir vu que son fils unique est mort. Suite à ce coup d'éclat, Keu se tournera contre Arthur afin de s'allier avec deux de ses ennemis : Brian des Iles et Claudas. Alors en plus d'être tout le contraire d'un homme courtois et distingué, Keu se révèle un « mauvais » chevalier, car il est plus que déloyal envers son roi en opérant une telle trahison. D'un côté, Keu est un vil menteur qui tire avantage de la faiblesse momentanée de Lohot et de l'autre, il est hypocrite et déloyal envers Arthur. Le sénéchal incarne l'antihéros autant du côté terrestre que du côté céleste, car un personnage dont le cœur est tourné vers Dieu ne pratiquerait pas une telle ignominie.

Avec le personnage de Gauvain et avec celui de Keu, nous avons vu l'envers de l'élection de la quête. Il est toutefois possible de voir un « entre-deux » et c'est ce qui se passe avec le personnage de Lancelot dans les deux romans. Malgré le fait que Lancelot soit, comme Gauvain, un chevalier dont la prouesse n'a d'égale que l'excellence de sa valeur, il a commis le péché de luxure dans lequel il semble se complaire et c'est ce qui

sera condamné. Par contre, Lancelot ne sera pas tout à fait disqualifié de la quête du Graal puisqu'il aura droit à une seconde chance.

La rédemption possible

Lancelot dans la Queste

Le cas de Keu est indiscutable : la grossièreté du personnage est telle qu'il ne peut qu'être écarté de la quête du Graal. C'est probablement pour cette raison que l'auteur de la *Queste* n'a pas senti le besoin de développer la place du sénéchal dans le roman en l'éliminant des aventures dès les premières lignes. Tel n'est pas le cas de Lancelot du Lac dont la place dans la quête n'est pas équivalente d'un roman à l'autre. Dans la *Queste* on l'exclut tandis que dans le *Perlesvaus* on le voit figurer parmi les meilleurs chevaliers du royaume arthurien, parmi ceux qui peuvent contribuer à aider l'élu de la quête. Helen Nicholson explique que l'important à retenir dans les romans du Graal est que les chevaliers sont invités à joindre Dieu, mais que les moyens restent multiples :

Neither Chrétien nor Robert de Boron, nor the author of the *Perlesvaus*, the *Queste* and its Post-Vulgate reworkings specifically refer to the Templars or to any Military Order. These works are all concerned with secular knights on a spiritual quest for God, not religious knights¹³⁴.

C'est pourquoi le personnage de Lancelot offre un bel exemple d'atteinte de la spiritualité nécessaire à la rédemption qu'il recherche. Tout au long de la *Queste*, Lancelot poursuit un chemin initiatique important qui transforme le représentant de la *fin'amor* en un chevalier en phase de rédemption et qui entreprend un parcours dont le but est de le rapprocher du monde céleste. Le fruit du péché de Lancelot sera un enfant pur et chaste, Galaad, qui « compromettra définitivement les chances pour Lancelot de devenir le Meilleur Chevalier du Monde¹³⁵ » On comprend bien vite que le plus grand enjeu offert à Lancelot sera de faire la différence entre l'amour de Dieu et l'amour charnel afin de choisir la voie prônée par le romancier, c'est-à-dire la voie qui mène à Dieu : « Graal et Guenièvre produisent chez Lancelot des états identiques : le désir de l'amant et du mystique est structuré par la permutation indifférente de deux objets en apparence totalement contradictoires, la *fol amor* et l'*amor Dei*¹³⁶ » Dans la *Queste*, alors que le vocabulaire courtois de la *fin'amor* se mêle à celui plus mystique de l'*amor Dei*, Lancelot accepte les conseils des ermites et ne tarde pas à se repentir de son péché. Il devra confesser tous ses péchés de luxure et faire

¹³⁴ Helen Nicholson, *op.cit.*, p.181.

¹³⁵ Dominique Viseux, *op.cit.*, p.43.

¹³⁶ Alexandre Leupin, *op.cit.*, p.140.

preuve d'une rédemption exemplaire afin de redevenir chaste de corps et d'esprit et de parvenir à l'état de spiritualité requis pour reconquérir le Graal et accéder à la chevalerie de Dieu. Lorsqu'il se rend demander conseil à l'ermite, Lancelot comprend que c'est son amour pour Guenièvre qui lui vaut toutes ses peines. Il ne tarde pas à se repentir et jure à Dieu de tout faire pour revenir sur le droit chemin :

Certes sire, fet Lancelot, tant m'avez dit et mostré apertement que je a droit sui apelez pierre et fust et figuiers : car toutes les choses que vos m'avez dites sont hebergiees dedenz moi. Mes por ce que vos m'avez dit que je n'ai mie encore tant alé que je ne puisse retorner, se je me vueil garder de renchaoir en pechié mortel, creant je premierement a Dieu et a vos après que ja mes a la vie que je ai mence si longuement ne retournerai, ainz tendrai chasteé et garderai mon cors au plus netement que je porrai. Mes de sivre chevalerie et de fere d'armes ne me porroie je tenir tant come je fusse si sains et si haitiez come je sui. » Et quant li preudons ot ceste parole, si est mout liez et dist a Lancelot : « Certes, se vos le pechié de la roine voliez lessier, je vos di por voir que Nostre Sires vos ameroit encore et vos envoieoit secors et vos regarderoit en pitié, et vos donroit pooir d'achever mainte chose ou vos ne poez avenir par vostre pechié. » - « Sire, fet Lancelot, je le les, en tel maniere que ja mes ne pecherà en li ne en autre. » (*Queste*, p.70-71)

Nous sommes témoin ici d'un Lancelot qui rompt avec son passé littéraire. Remarquons que la condamnation du personnage et l'acceptation du sort de ce dernier représentent la mort du personnage tel qu'on le connaît depuis Chrétien de Troyes. Par contre, un rapprochement peut aussi se faire quant à la représentation de la contradiction du personnage : Lancelot semble démontrer autant de pureté dans ses sentiments lorsqu'il pense à l'amour qu'il porte à la reine que lorsqu'il se penche sur ce qui l'attire vers Dieu. Contrairement à Gauvain, Lancelot laisse les aventures terrestres et s'ouvre entièrement à la voie mystique. Cette vision est très présente dans le milieu ecclésiastique. Les grands penseurs de l'Église, comme Aelred de Rievaulx, ont écrit sur le sujet en expliquant que si l'homme a fait le choix de s'écarter de l'amour de Dieu, il devra faire le choix de le retrouver, car l'amour est liberté et Dieu ne peut rien faire pour un amour emprisonné. Selon Aelred de Rievaulx, la destinée et le bonheur, ne trouve sa solution que dans le Christ qui par son Esprit transforme progressivement l'amour dans l'homme à la ressemblance de celui qui existe en Dieu. Dans l'amour, dans l'amitié restaurée selon leur vraie dimension, l'homme connaîtra enfin un bonheur à l'image de celui du Paradis¹³⁷. Ce sera autant par les

¹³⁷ Yvon Migneault, *Aelred de Rievaulx théologien de l'amitié au XIIIe siècle*, Montréal, Thèse de doctorat en vue de l'obtention du grade de Ph.D. en science médiévales à l'Université de Montréal, 1971, chapitre II.

conseils des ermites que par les songes que l'influence spirituelle se transmettra au chevalier.

Plusieurs passages offrent la possibilité d'observer le cheminement de Lancelot à travers ses rencontres dans la forêt. Après l'épisode du château des pucelles, Galaad entre dans la forêt Gaste et y rencontre Lancelot et Perceval. Ne le reconnaissant pas, les deux chevaliers attaquent Galaad qui réussit à s'enfuir. Durant la nuit, le chevalier à la litière vient se plaindre de sa douleur et prie pour se faire guérir par le Graal. Lancelot entend les plaintes, mais est forcé de demeurer dans un demi-sommeil. Les portes de la chapelle ouvrent et le Graal guérit le chevalier à la litière. Lancelot entrevoit toute la scène, mais est toujours forcé à rester « endormi ». À sa sortie de la chapelle, le chevalier à la litière s'empare de l'armure et de la monture de Lancelot (toujours à demi conscient) et repart. Lancelot comprend qu'il n'a pu voir le Graal, car il vit dans la luxure : rien ne peut lui rendre sa joie à présent. Errant dans la forêt, il rencontre un ermite qui lui explique les bienfaits d'une confession. Lancelot reste réceptif, se confesse longuement et reste dans la demeure de l'ermite pendant quelques jours. Les sermons qu'il entend durant son séjour le convertissent peu à peu. (*Queste*, p.56-71) La transformation de Lancelot se fera progressivement au cours du roman, car « The Grail romances suggest that a knight does not need to leave the world and join a religious order in order to find God; he may remain a secular knight, and seek God through the exercise of knightly deeds¹³⁸. » Lancelot ne pourra pas accéder au Graal, mais il pourra entrer dans une nouvelle vie chrétienne chaste et pure dans laquelle il sera possible pour lui de vivre en paix.

Un autre passage montre l'évolution du personnage dans sa rédemption. Pendant quatre jours, Lancelot apprend d'un ermite qu'il doit s'abstenir des désirs terrestres s'il veut « gagner » la quête. Le cinquième jour, Lancelot repart dans la forêt et rencontre un valet qui l'humilie en lui disant qu'il n'a pas à être fier de lui, car il n'a pu voir les merveilles du Graal en chevalier qui le mérite. Attristé, Lancelot continue son chemin en pleurant et en priant. Il apprend qu'un religieux est mort et accepte d'aider à l'enterrer. Celui qui lui demande ce service lui explique à nouveau ses péchés, ce pourquoi il ne pourrait jamais voir le Graal. Lancelot affirme qu'il préfère sa nouvelle vie chrétienne à l'ancienne qui était remplie de péchés. L'ermite donne alors quelques règles à Lancelot : il devra porter la haire blanche, ne plus boire de vin ni manger de viande et aller tous les jours entendre la messe. Au soir, Lancelot s'endort près d'une croix et y fait un rêve étrange. Le lendemain il trouve

refuge chez un ermite qui lui explique la signification de son rêve : on entend alors l'histoire du commencement du lignage de Lancelot depuis Joseph d'Arimatie. Le lendemain il repart et arrive à un château où se joue un tournoi merveilleux dont la signification représente la chevalerie terrestre et la chevalerie céleste qui partent ensemble à la quête du Graal. Les uns perdront et les autres réussiront. Malgré le fait qu'il comprend son exclusion de la quête, Lancelot apprend qu'il fait partie d'une classe à part, car il s'est converti. (*Queste*, p.115-146) La différence entre ce Lancelot et celui du *Perlesvaus* est énorme, car sa rédemption ne sera pas un enjeu de premier plan comme dans la *Queste*. Cela est rendu possible par l'absence de Galaad.

Lancelot dans le Perlesvaus

Dans le *Perlesvaus*, Lancelot s'écarte moins du personnage que l'on connaissait avec Chrétien de Troyes. D'abord, il n'est pas exclu des aventures du Graal : il fait partie du groupe des trois chevaliers élus de la quête du Graal. Toutefois, Lancelot aura de la difficulté à accomplir les aventures du Graal, car il n'arrivera pas à le voir lorsqu'il entrera au château du Roi Pêcheur. On lui présente son échec de la même manière que dans la *Queste* : « Se vos fussiés en autreteil desirrier longuement de veir le Graal conme vos estes de veoir la roine, vos l'eüssiés veü! » (*Perlesvaus*, p.480) Ainsi Lancelot ne peut voir le Graal parce qu'il ne le désire pas autant que la reine Guenièvre. On voit ici que le motif du désir se rapporte autant au désir de voir le Graal qu'au désir amoureux et charnel. Lancelot devra avoir un aussi grand amour envers Dieu qu'envers la reine pour arriver à voir le Graal. La dame du Château des Barbes lui annonce aussi que cet amour qu'il a pour la reine sera la cause de son échec : « Li Graaus ne s'apert pas a si amoreus chevalier conme vos estes, car vos ameïs la roine, la feme nostre seignor le roi Artu et ja tant conme cele amors vos gise el coer, le Greal ne verreis. » (*Perlesvaus*, p.384) Contrairement à ce que l'on a vu dans la *Queste*, le bon niveau de spiritualité n'est pas encore atteint chez notre personnage. Lancelot aura bien du mal à se détourner de la reine et niera même que le repentir de cette faute soit nécessaire à sa rédemption :

Biaus sire, fait li hermites, li pechiez sont douz a faire, mais li gerredons en est molt amers, ne nul pechié n'est biaux ne cortois, mais li uns pechiés est plus horrible de l'autre! – Sire, fait Lancelot, icel pechié dirai jo hors de ma boche dont je ne puis estre repentans el cuer : je voil bien ma dame la roine plus que nule riens qui vive (...) Je ne sui mie entalentez del gerpir, ne jo ne vos voil dire chose a coi li coers ne s'acort. Je voil bien faire la

¹³⁸ Helen Nicholson, *op.cit.*, p.182.

penitence tele com ele est establee a itel pechié kar je voil servir ma dame la roine tant comme lui plaira que jo soie ses bien voillans. Jo l'aim tant que ge voil que le volenté ne me viegne de gerpir s'amor; et Dieus est si dous et si plains de misericorde, si comme li preudome le tesmoignent, qu'il aura merchi de nos, kar jo ne fi onques traïson vers lui ne ele vers moi. (*Perlesvaus*, p.459-461)

Nous comprenons dans ce passage que Lancelot aime le péché dans lequel il se place, mais qu'il lui trouve aussi une couleur de noblesse et de courtoisie propre à la définition de la *fin'amor*. Ce sentiment est profondément ancré en lui et semble le rendre heureux, ce qui lui fait croire qu'un amour pour Dieu ne pourrait lui procurer une satisfaction équivalente. Micheline de Combarieu explique que le parcours spirituel de Lancelot commence au moment où il apprend que son amour pour Dieu n'est pas aussi fort que celui pour la reine, car les aventures précédentes « permettent à l'auteur de nous montrer en lui celui qu'une des jeunes filles du Château des Barbes appelle « li plus cortois chevaliers qui soit en la meson Artu » (1. 2753). Telle est, à ce stade, la valeur – et la limite – du personnage¹³⁹. » En réalité, Lancelot est ce personnage que l'on pourrait placer sur le trône pour succéder à Arthur. Bien que ses origines lui soient cachées pendant longtemps par la Dame du Lac, Lancelot possède un caractère d'une noblesse inouïe : de façon innée, à la manière d'Arthur, Lancelot se comporte comme un roi. Courageux, il ne se dérobe jamais lorsqu'un affrontement est nécessaire. Toutefois, il possède un jugement moral exemplaire. L'usage de la violence devra toujours être légitimé : il se bat quand son honneur est en cause, quand il doit venir en aide à quelqu'un, quand il doit défendre sa vie, quand il doit rendre justice à un autre chevalier ou à quelqu'un sans défense, pour faire valoir un droit. Il est aussi très généreux. Il n'hésite pas à payer de sa personne ou à partager. Bref, il est représenté comme un chevalier exemplaire : « courageux, fidèle à la parole donnée, généreux, faisant passer d'abord les exigences du service chevaleresque dont il s'acquitte avec le plus parfait désintéressement, Lancelot apparaît donc bien comme le parangon des vertus chevaleresques qu'on nous disait être¹⁴⁰. » La place de Lancelot n'est pas déterminée par sa descendance parfaite, comme dans la quête. Le mérite de figurer parmi les meilleurs chevaliers du royaume d'Arthur lui revient naturellement, de par son lignage, mais aussi parce que le personnage traîne avec lui, pour chaque roman dans lesquels il figure, cette réputation exemplaire gagnée depuis le *Chevalier à la Charrette*. Mis à part ces grandes

¹³⁹ Micheline de Combarieu, « Le personnage de Lancelot dans le *Perlesvaus* », in *Lancelot, Yvain et Gauvain (Colloque arthurien belge de Wégimont)*, Paris, Éditions A.G. Nizet, coll. « Lettres Médiévales » 2, 1984, p.88.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p.96.

qualités qui lui valent sa place dans la quête du Graal, Lancelot est coupable de l'amour qu'il porte à la reine et cela l'empêchera de réussir cette quête. L'amour dont Lancelot est capable n'est donc pas ici une qualité courtoise, mais bien un vice. Deux passages expliquent pourquoi Lancelot sera obligé de rester du côté de la chevalerie terrestre, avec le roi Arthur, plutôt que de passer, comme Perlesvaus, dans une vie de pure spiritualité. La *fin'amor* qu'on lui connaît est condamnée (il ne pourra voir le Graal ni poser les questions qui guériront le roi) mais pourtant, c'est ce même amour qu'il porte à la reine qui lui donnera le courage nécessaire pour continuer d'aider le roi à protéger son royaume et à le préserver d'une réputation de chevalier déchu. De plus, Micheline de Combarieu voit juste lorsqu'elle explique que Lancelot, en ayant couché avec la femme de son roi, a fait preuve d'une trahison qui ne peut être récompensée par le Graal. Lancelot traîne aussi son lourd passé d'une triple faute : péché de luxure, d'adultère et de trahison. Cette facette du personnage pose une incompatibilité entre sa vie passée et la religion qu'il doit servir¹⁴¹. Ainsi, le personnage est présenté comme paradoxal, mais, contrairement à la *Queste*, les rapprochements que l'auteur du *Perlesvaus* fait entre l'amour de Guenièvre et l'amour de Dieu montrent que la conciliation que Lancelot arrive à faire dans son cœur pour les deux entités lui donne une certaine chance. Il parviendra à entrer au château du Graal, mais n'arrivera jamais à le voir. De plus, on remarque que la fidélité de Lancelot pour le roi Arthur s'étend jusque dans l'amour qu'il porte à Guenièvre. La courtoisie de Lancelot ainsi que toute sa valeur chevaleresque puisent leur source dans le souvenir de cette femme et de l'amour qu'il lui porte. Le personnage de Lancelot n'existe et ne dure que par cet aspect de l'amour qui est l'essence même du personnage. Ce personnage n'existe pas si la *fin'amor* entre lui et la reine ne l'enveloppe pas d'un halo éternel. Ainsi, le roman ne se termine pas seulement avec la fin des aventures romanesques du royaume arthurien, mais en plus par la fin littéraire de ce personnage célèbre.

L'étude accordée à la place spécifique de ces personnages à l'intérieur des aventures du Graal nous offre la possibilité de nous interroger sur la motivation des auteurs à catégoriser la chevalerie arthurienne. En effet, nous avons vu que les héros arthuriens sont divisés en trois groupes : les élus, les exclus et ceux qui atteignent une certaine planche de salut. Offrir à certains comme Galaad et Perlesvaus le rôle de l'écu, à d'autres comme Gauvain et Keu de les exclure et de donner une seconde chance à Lancelot c'est suggérer

¹⁴¹ Micheline Combarieu, *op.cit.*, p.98-99.

au lecteur que cette chevalerie romanesque comporte des modèles de bon ou de mauvais comportement en société. Ces comportements sont jugés selon les idéologies de l'époque, dont la dominance soulevée dans nos romans semble ressortir de la religion chrétienne. Toutefois, la présence de l'idéologie royale est toujours bien présente, surtout dans le *Perlesvaus*, qui nous montre un côté de la chevalerie beaucoup plus facile à interpréter comme étant du siècle. Bien entendu, les auteurs semblent avoir le même but : diriger la chevalerie vers un état de spiritualité qu'offre la religion chrétienne afin d'opérer une paix générale. Cette paix doit d'abord être intérieure pour ensuite faire écho sur la société. En donnant un tel rôle de modèle aux personnages arthuriens, le statut social du chevalier deviendrait-il plus important? En effet, comme le roi reste presque absent de la *Queste* et qu'il fait glisser l'ensemble de ses fonctions vers sa chevalerie dans le *Perlesvaus*, nous pouvons croire que le véritable modèle à suivre est désormais le chevalier. Les aventures dans lesquelles sont plongés ces personnages démontrent aussi la valeur de la nouvelle importance accordée au chevalier dans les romans du Graal. Ainsi, le statut du chevalier arthurien s'accroît constamment dans l'échelle sociale des idéaux de l'époque.

Chapitre IV : l'aventure chevaleresque

Bien que le statut social du chevalier change selon des éléments précis comme l'acquisition des fonctions royales et l'élection ou l'exclusion de la quête du Graal, d'autres façons existent pour les auteurs de marquer un tel changement. C'est aussi par les fonctions de l'aventure que l'on pourra déterminer certains changements dans le statut social du chevalier. Les romans de chevalerie sont d'abord des romans d'aventures et ce motif prend l'essentiel de la place dans le roman arthurien. Même si le roman du Graal comporte plusieurs différences avec les romans arthuriens antérieurs, l'aventure ne perd pas en importance et contribue largement aux efforts des auteurs à élever la chevalerie. Toutefois, certaines différences sont à noter entre la définition de l'aventure traditionnelle comme celle que l'on rencontre dans les récits de Chrétien de Troyes et l'aventure du Graal nommée « quête ». Il sera important en début de parcours de faire le point sur les différences et les similitudes entre ces deux concepts majeurs de la littérature médiévale.

Ces notions sont aussi apparentes dans nos deux romans puisque chacun d'eux offre une perspective différente de l'aventure et de la quête. D'un côté, le *Perlesvaus* offre au lecteur des aventures plus traditionnelles, mais en conservant les différences marquées par celles de la quête du Graal. D'un autre côté, la *Queste* nous plonge totalement dans ce nouvel univers de la quête du Graal qui est à la fois personnelle, spirituelle, et collective. L'élévation du chevalier se fera donc aussi au travers de cette dimension romanesque. Le modèle de chevalerie pourra être étudié par le biais des types et des lieux de l'aventure vécue par Gauvain, Lancelot, Galaad et Perlesvaus dans chacun des deux romans. Nous verrons aussi comment le rôle déjà attribué à ces chevaliers, élus ou exclus, influencera le motif et le dénouement de chacun des types d'aventure vécus par chacun d'eux.

Éléments de définition

Aventure

Aventure signifie d'abord en ancien français « destin » ou « destinée », puis un peu plus tard « hasard » pour enfin désigner le « danger » vers le milieu du XII^e siècle. À la même époque, le mot prend aussi le sens de « aventure accidentelle », « action extraordinaire et inattendue », ce qui n'exclut en aucun cas le danger, le destin et le hasard déjà sous-entendus dans le mot. Ainsi que l'explique déjà Michel Stanesco :

Dans le roman arthurien, l'aventure désigne l'extraordinaire, l'inattendu, l'unique dans la vie de quelqu'un, une rencontre étrange, un événement

inouï, incompréhensible, une merveille, un prodige, un mystère; elle peut être aussi un combat chevaleresque, un tournoi, une joute; elle implique l'idée de danger et de risque; elle est une entreprise héroïque, périlleuse et fascinante; elle est le plus souvent *belle, grande, haute, merveilleuse*, mais parfois, aussi, *male*, inquiétante et fâcheuse; gratuite et frivole ou effrayante et mortelle; factice et dérisoire ou bien porteuse de valeurs sociales, morales, religieuses; elle est tantôt le hasard, tantôt le destin supérieur, le *fatum*, la Fortune, Dieu même. Et s'il est vrai que c'est le chevalier qui *cherche* l'aventure, qui la provoque et l'affronte, il est tout aussi vrai que c'est l'aventure qui *mène* le chevalier et le monde¹⁴².

Il est vrai que l'aventure mène le royaume d'Arthur, car même le sénéchal Keu évoque que le banquet, ou la fête et le festin, d'Arthur ne peut se produire que lorsque merveille sera produite. (*Queste*, p.5-6) Ainsi, l'aventure est promesse d'avenir et c'est pourquoi elle mène le monde arthurien. L'accomplissement de l'aventure ne permet pas seulement les fêtes au château, mais concrétise la définition individuelle du chevalier ainsi que ce qui définit les compagnons de la Table Ronde. Ainsi, dans la plupart des cas, l'aventure mènera le chevalier à la découverte de lui-même et à son « perfectionnement moral¹⁴³ ». L'aventure est un privilège de la classe sociale du chevalier et « produit le sens de la vie chevaleresque, prouve en même temps sa fonction idéologique, où elle s'affirme comme fin en soi en se limitant – selon les termes qu'emploie Calogrenant – à une éducation et une auto-affirmation du chevalier¹⁴⁴. » Köhler relève aussi que, dans le roman courtois comme ceux de Chrétien de Troyes, l'aventure n'est qu'une expérience qui ne s'achève jamais contrairement à ce qui sera présenté dans les romans du Graal puisque les enjeux seront différents de ceux du roman courtois. Quant à lui, le mot *quête* revêt une plus lourde signification pour les chevaliers qui partent à l'aventure.

Quête

En ancien français dès le XII^e siècle, le terme quête signifie l'action de chercher, mais ce mot subit très tôt et directement la concurrence de *recherche*. Le mot *quête* au sens où les auteurs de la *Queste* et du *Perlesvaus* l'entendent renvoie directement au degré le plus fort de *l'aventure*, de *l'advenir*. Les chevaliers qui partent à la quête du Saint Graal ne partent pas seulement dans le but de retrouver un objet, mais bien plutôt dans le but de sauver le monde terrien, à l'image de Jésus qui était sur terre pour sauver le monde.

¹⁴² Michel Stanesco, *D'armes et d'amours. Études de littérature arthurienne*, Orléans, Paradigmes, coll. « Médievalia » numéro 39, 2002, p.55-56.

¹⁴³ Erich Köhler, *op.cit.*, p.80.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p.92.

L'idéologie chrétienne du Moyen Âge confère aux chevaliers cette mission du Christ afin de préparer la terre céleste à la venue prochaine de Dieu pour qu'il puisse gouverner son nouveau royaume chrétien. Bien entendu, le royaume de Dieu ne peut pas contenir de chevalerie terrienne pour se défendre. C'est pourquoi le but ultime n'est pas seulement social et qu'il réside aussi dans l'acquisition d'un degré individuel très élevé de spiritualité. Ainsi, chacun des chevaliers ayant été capables d'atteindre cet idéal spirituel pourra devenir un chevalier céleste. La quête complète l'aventure, car elle sera l'aboutissement de la vie du chevalier dans les cas où elle sera réussie. Le chevalier arrivera à la révélation spirituelle, à la retraite du monde terrestre dont les aventures ne peuvent plus apporter d'éléments de définition.

Types et lieux de l'aventure dans le *Perlesvaus*

Les lieux de l'aventure ainsi que ceux de la quête du Saint-Graal sont toujours les mêmes, c'est-à-dire qu'ils font partie intégrante du royaume arthurien : la forêt et les châteaux. Le plus souvent, c'est dans la forêt que se font les rencontres de chevaliers de toutes sortes et de femmes en détresse. La plupart des aventures vécues en forêt sont basées sur ces rencontres qui demandent une action de la part du chevalier : aider ceux qui sont en détresse et combattre les chevaliers. Certains des personnages rencontrés sont noirs, obscurs, car ils sont envoyés par l'Ennemi et sont donc des représentants du Diable envoyés pour parvenir à la perte du héros. Lorsque le chevalier arrive à un domaine où il y a un château, la plupart du temps l'épreuve sera de restituer la paix dans ce dernier. Ainsi, le chevalier sera amené à éliminer une mauvaise coutume en défiant et en gagnant le combat contre ceux qui l'auront instaurée. La mauvaise coutume est souvent liée à un malheur pesant sur les occupants du château qui restent prisonniers de ce malheur à jamais, à moins qu'un chevalier vienne prendre leur défense pour les secourir :

L'enjeu le plus fréquent est la défense des faibles, la plupart du temps désarmés, et la libération d'opprimés, qui sont souvent aussi des déshérités. (Les combats se font aussi) pour réprimer « l'esprit de vendetta » qui anime si souvent les adversaires, (pour) assurer la sécurité d'une certaine région, infestée de chevaliers pillards (et pour) extirper le Mal¹⁴⁵.

Certaines fois, il s'agira d'une mauvaise conduite à punir et d'autres fois il faudra convertir des habitants païens au catholicisme.

¹⁴⁵ Katalin Halasz, *op.cit.*, p.292.

Premier type

Les intrigues d'aventures du *Perlesvaus* tournent autour de deux motifs principaux : venger et protéger ceux qui en ont besoin ou convertir les païens au catholicisme. Dans le premier type d'aventure, les personnages en cause ont en commun d'être en détresse et incapable de se faire justice eux-mêmes. Nous voyons alors défiler veuves, orphelins, chevaliers pauvres ou sans courage. En rencontrant ces personnages, des héros comme Gauvain, Lancelot et Perlesvaus écoutent leurs besoins et se lancent à leur rescousse afin de rétablir l'ordre et la justice. Les chevaliers de la Table Ronde se promènent dans les terres du royaume d'Arthur afin de rendre justice à ceux qui ne peuvent se défendre : « La fonction du chevalier errant, c'est d'être un redresseur de torts, un justicier. Il se fait le champion bienveillant de tous ceux qui souffrent, et tout particulièrement des faibles et des femmes¹⁴⁶. » Très souvent, le chevalier trouve une mission de ce type par hasard et ne s'y attend pas. Ainsi lorsque Gauvain arrive au domaine de la mère et de la sœur de Perlesvaus, il se fait accueillir d'une bien triste façon :

La Veve Dame conmencha a plorer : « Sire, fait ele a monseignor Gauvain, or poés oïr : cest chasteaus n'est mie miens, ains volent dire li chevalier que cho est lor, solonc cho que vos entendés! – Certes, dame, il font vilonie et grant pechié! » Quant les tables furent ostees, la damoisele chiet monseignor Gauvain au pié en plorant; il le redreche tantost : « A! damoisele, mar le faites! – Sire, por Dieu, fait ele, prenge vos en pitié de ma dame ma mere et de moi! – Certes, damoisele, pitié ai ge molt grant. – Sire, dont verra on a cest besoing se vos estes bons chevaliers, car la chevalerie est molt bone c'on fait por Dieu. (*Perlesvaus*, p.227-234)

La veuve ayant ainsi imploré la pitié de Gauvain en évoquant les plus belles vertus qu'un chevalier de sa qualité doit avoir, Gauvain n'a d'autre choix que d'accepter de défendre l'honneur et le territoire de ces dames sans défense. De plus, en rendant ce service à la famille de Perlesvaus, Gauvain se trouve à aider un compagnon de la Table Ronde. Gauvain participe donc au tournoi et gagne, il tente de faire de l'un des chevaliers son prisonnier, mais celui-ci refuse :

Sire, fait-il, nos deviens faire assamblee, non guerre, ne mon cors ne metrés vos pas el chastel; jo sui bien puissans de ma raenchon paier ichi, mais dites moi coment vostre non est. – On m'apele Gauvain. – A! Messire Gauvain, fait-il, jo ai maintes fois oï parler de vos onques mais ne vos vi. Puis que li chastiaus de Camaalot est en vostre garde ne la tere la dame de moi ne d'autrui, la ou jo puisse, et si le vos creant devant ces

¹⁴⁶ Philippe Ménard, « Le chevalier errant dans la littérature arthurienne. Recherches sur les raisons du départ et de l'errance » In *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales*, dans *Senefiance no2, Cahiers du CUER MA*, Paris, Édition CUER MA/Librairie Honoré Champion, 1976, p.300.

chevaliers, et se vos volés or ne argent de moi, jo vos en donrai a vostre volenté. – Sire, grans merchis! Jo m'en tieg bien atant com vos avés dit. (*Perlesvaus*, p.227-234)

Nous comprenons ici que Gauvain gagne son combat pour l'honneur de deux femmes sans défense et acquiert l'honneur revenant à un chevalier qui réussit à vaincre un adversaire redoutable. Gauvain est aussi conscient du rôle qu'il doit jouer dans la société à donner l'exemple et suit le code chevaleresque en laissant la vie sauve au chevalier vaincu qui lui promet gratitude et loyauté à partir de ce moment. Gauvain aura aussi à vaincre une mauvaise coutume que de mauvais chevaliers font subir aux demoiselles de la tente.

En arrivant dans la plaine où se trouvent les demoiselles de la tente, Gauvain devra faire face à une facette de sa réputation qui est désormais révolue, mais toujours présente dans la tête des demoiselles qu'il rencontre devant la tente. D'abord, les demoiselles accueillent le chevalier nouvellement arrivé à leur tente avec les plus grands égards qui soient, mais aussi en implorant Gauvain de les sauver de leurs tourments : « Sire, font les damoiseles, or vos doinst Deux demain forche et pooir d'abatre la mauvaise costume qui est en ceste tente! – A il dont malvaie costume, damoisele? Fait il. – Oïl, sire, trop vilaine, dont il nos poist molt; mais vos pareis bien bon chevalier por l'amender! » (*Perlesvaus*, p.291-300). Après avoir reçu un accueil des plus chaleureux, Gauvain passe la nuit dans la tente et désire repartir au matin. Dès son lever, Gauvain s'arme. C'est alors que deux chevaliers armés se présentent et exigent de lui qu'il paie pour l'hospitalité qu'on lui a accordée. C'est alors que l'on comprend que la mauvaise coutume de la tente est que les demoiselles sont prisonnières de la tente et à la merci des chevaliers qui en sont les propriétaires. Tous les chevaliers qui viennent visiter les demoiselles de cette tente sont condamnés à mourir pour payer l'hospitalité reçue à la tente, car il est impossible de gagner le combat contre le propriétaire. La façon de le tuer est inusitée puisqu'il est du lignage d'Achille :

Mesire Gauvain se trait en sus del chevalier molt volentier vivre, se ne fust por les damoiseles, car li chevaliers li proie merchi, et mesire Gauvain en a grant pitié. Et eles li huchent : « So vos nel ochiés, la vilaine costume n'iert pas cheüe! – Sire, fai la mainsnee, se vos le volés ochire, si le ferés de vostre espee en la plante de son pié, ou autrement ne morra il ja! (...) Mesire Gauvain li fiche l'espee en la plante del pié plaine paume et li chevaliers s'estent et moert. Mesire Gauvain revient ariere et les damoieles li font grant joie et distrent que jamais ne morust li chevaliers autrement que issi, car il fu del lignage Achilles, et tuit si anchissor ne peurent onques morir autrement. (*Perlesvaus*, p.291-300)

Gauvain réussira l'épreuve de tuer le chevalier au talon d'Achille et, par le fait même, délivre les demoiselles de la tente de la mauvaise coutume que ce chevalier aura perpétrée des années durant. Lancelot aura lui aussi à sauver l'honneur de personnages dont les capacités de se défendre seuls sont limitées. Il aura, par exemple, à aider Gladoain à reconquérir sa terre et son château. Lancelot l'aidera, car le frère de Gladoain est mort pour défendre Lancelot auparavant.

Nous remarquons avec cet autre exemple que l'idée de défendre la terre de quelqu'un est importante. Des malfaiteurs rôdent pour voler les terres des gens qui héritent d'un château et d'un fief :

Sire, fait li chevaliers, se il est mors, cho est molt grant dolors a mon oés, car j'ai perdu mon conseil et mon confort, et ma vie, et ma terre sans recouvrer. – Sire, fait Lancelot, il m'aida ma vie a garantir et jo vos aiderai vostre terre a garantir a tos jors mais, porc ho que jo sache vostre meschief. » Li chevaliers ot que Gladouains ses freres est mors et bien en croist Lancelot. Il comenche le greignor doel a faire et a demener que nus veïst onques, et Lancelot li dist : « Sire chevalier, laissiés cest doel ester, car il n'i a nul recovrier, mais jou vos prosent mon cors et abandoins ma chevalerie en tous les lius ou il vos plaira, que jo puisse garantir vostre honor. – Sire, fait li chevaliers, jo rechoif bien vostre aide et vostre amor, puis que vos le me degniés offrir; or m'en est grandres mestiers q'onques mais, sire, fait li chevaliers; puis que mes freres est mors, jo m'en retournerai ariere et sofferai mon damage, qu'il amendast bien s'il fust demorés en vie. – Par mon chief, fait Lancelot, jo m'en irai avoeques vos, si vos geredonerai cho qu'il fist por moi. Il livra son cors a la mort por moi en autreteil abandon volrai jou metre le mien por vostre amor et por la soie. – Sire, fait li chevaliers, jo vos sai molt bon gré de cho que vos dites, se li fait est autreteus. – Oïl, si m'aït Deus, fait Lancelot, se Dieus m'en preste pooir. » Atant s'en vont ensemble et se conforte molt li chevaliers en cho que Lancelot li dist, mais de la mort son frere si est molt dolens; (...) « Sire fait il a Lancelot, veés chi celui qui me deserite. Encore, fait il, me feroit il pis, s'il savoit que mes freres fust mors! » (...) Lancelot traist l'espee et bruist sor lui; et cil li crie merci et demande por quoi il le vielt ochire; et il li dist Gladouain qu'il a tolue sa tere et son chastel. « A vos que tient ? fait li chevaliers. Cho deüst ses freres calengier! – Autretant doit il tenir a moi com a son frere, fait Lancelot, et autretant com il fist por moi ferai jo de vos! » (*Perlesvaus*, p.372-374)

On peut observer les vertus chevaleresques de Lancelot et les lier à celles de Gauvain : ils sont preux, vaillants, valeureux, sans peur, frères, camarades ou compagnons, loyaux et ils tiennent leurs promesses sans tarder. La branche VIII s'ouvre sur un épisode où Lancelot vainc Marin de Gormaret (Marin le Jaloux). Il part le défier au nom du vassal (et des filles de ce vassal) du château que Marin menace de prendre :

« Sire, fait li vavaseurs, ore poés veoir grant pitié en ches .ii. damoiseles qui sunt mes filles : on lor vielt cest chastel tolr a force porc ho qu'eles n'ont ne aïe ne secors se de moi non, et cho n'est mie grans efforts de moi, car je sui viels et frailles et mes lignages est auques aleis, si ne poi trover chevalier piecha qui m'osast deffendre d'un chevalier qui cest chastel me vielt tolr; et vos me samblés estre de si grant valor que vos m'en deffenderés bien demain, kar les trives faudront anuit. – Coment, fait Lancelot, ge ne sui cha dedans venus se por hebergier non! Et vos me volés si tost embatre en mellee ? – Sire, fait li vavasors, ichi porra on bien esprover s'il a en vostre coer tant de valor com il samble par defors, kar en garantir le fief a ces .ii. damoiseles qui mes filles sunt, aquerrés vos l'amor de Dieu et le los des siecle! » (*Perlesvaus*, p.442-447)

Cette famille a auparavant offert l'hospitalité à Gauvain, que Marin voudrait voir mort. Il en veut maintenant à cette famille qui a reçu Gauvain avec des honneurs que Marin juge immérités. Comme il s'agit d'une accusation portée sur Gauvain mais supportée par d'autres, Lancelot se retrouve à défendre non seulement l'honneur de cette famille, mais aussi l'innocence de son compagnon Gauvain.

Deuxième type

Dans le deuxième type d'aventure, comme il s'agit de conversion à la religion catholique, les personnages en cause sont soit des païens, soit des représentants du diable : « La *Queste del Saint Graal* (...) states that the first Law came from the devil (...) The author of *Perlesvaus* also equates the Old Law, the Law of the Old Testament, with the devil¹⁴⁷ (...) » La mise en scène de ces guerres de paix tourne toujours autour du fait qu'il faut rétablir l'ordre, mais cette fois-ci, il faut rétablir l'ordre selon la vision ecclésiastique que donne le roman. Ici la protection se fait de façon plus large et ne concerne plus des personnages, mais bien des groupes : l'Église et des portions du peuple se trouvant sur le territoire d'Arthur.

Un des bons exemples de ce type d'aventure est celui du Château Tournoyant que Perceval devra conquérir. L'histoire du Château Tournoyant est expliquée par une prophétie selon laquelle ce sont les philosophes de l'Antiquité qui auraient construit ce château dans l'attente de la venue du Bon Chevalier :

Perlesvaus est el Chastel Tornoiant, de coi Josephes nos racorde la verité et dist que Virgiles le fonda par l'art de son sens en itel maniere, quant li philisofe alerent querre le paradis terrestre; et fu prophetissié que li chastiaus ne cesseroit de tornoier tresp'a icele eure que li chevaliers venroit qui averoit le chief d'or et regard de lion et vuer d'acier et lombris de

¹⁴⁷ Helen Nicholson, *op.cit.*, p.197.

viergene pucele et teches sans vilonie et valor d'ome et foi et creance de Dieu; et cil chevalier porteroit l'escu le bon soudoier qui le Sauveor del monde despendi de la croiz. (*Perlesvaus*, p.648)

Arrivés devant le Château, voici ce que voient Perlesvaus et ses compagnons :

Il esgarderent devant eux et virent un chastel qui sooit a la plaine tere en mi la praerie et estoit avirone de grans rivieres corans et de cengle de mur, et avoit par dedens grans sales fenestrees. Il aprochent le chastel et voient qu'il torne tot environ plus tost que nus vens ne ceure; et avoit par deseure les crenaus archiers de coivre qui traoient de si tres grant vertu qu'il n'est arme el monde qui vers lor cols eüst garant. Ensam ble o aus avoit omes qui estoient en vie, qui cornoient et sonnoient si tres durement arainnes que ce samblast que tote la tere crollast. Et avoit par desouz a l'entree lions et ors enchaenés qui brahoient de si tres grant air que tote la forest et la valee en retentissoit. (*Perlesvaus*, p.642)

Le château tournoyant est un symbole, il renferme des païens qui sont gardés par les forces du mal. Les barrières imprenables de ce château indiquent qu'il est difficile de convertir des gens à une nouvelle croyance, en l'occurrence celle du Nouveau Testament. L'épreuve que tentera Perlesvaus ne sera pas facile, sa force doit venir de sa foi et c'est ce qui l'aidera à vaincre le mal qui hante ce château. Il devra prendre tout son courage et foncer tête première vers le Château Tournoyant afin de réussir à pénétrer ses portes :

Il fiert de s'espee a la porte si tres durement qu'il l'enfera bien .iii. doie en un piler de marbre. Li lion et li hors enchaené qui gardoient la porte s'en fuirent en lors travaux. Li chastiaus aresta tot a un fais; li archier cesserent de traire. Il avoient trois pons devant le chastel qui se leverent tantost con il fu outre. (*Perlesvaus*, p.646)

Perlesvaus ayant réussi à entrer dans le château et à le faire cesser de tourner sur lui-même devra maintenant procéder à la conversion des gens qui se trouvent à l'intérieur :

Et si fu prophetisé que tot cil del chastel et d'autres chastiaus dont cil estoit garde tenroient la Viez Loi tresc'a icele eure que li bon chevaliers esteroit venus, et por ço distrent il el chastel tantost con il i vint que cil estoit venus par cui lor armes estoient sauves et lor mort respitree, kar il corurent tantost con il fu venus au baptessement, et creirent la Trinité fermement et tindrent la Novele Loi. Et de ce fu la joie grant el chastel de la mort qui respitree estoit et la dotance del chevalier anemi ou il avoient esté, que il dotoient qu'il ne morussent, et le pechié de la fausse loi et qu'il n'i fuissent ataint. (*Perlesvaus*, p.650)

Nous voyons bien que le but de cette aventure aura été de réussir à approcher une communauté dont les croyances se tournaient plutôt vers l'Ancien Testament et que Perlesvaus devait les convertir au Nouveau Testament.

L'épisode de la Gaste Cité est un épisode bien particulier. La Gaste Cité se nomme ainsi maintenant que tous les habitants de cet endroit ont déserté depuis très longtemps puisque tout est en ruines.

Il voit les murs qui decheent environ et les portes qui chieent de viellece. Il entre la dedens et troeve la cité tote vuide de gent, et voit les grans palais decheüs et gastés et voit les grans chimenteres de sarcus tous plains, et les grans eglises totes degastees; et troeve les marciés et le changes tous vuis. (*Perlesvaus*, p.390)

Lorsque Lancelot arrive dans cette ville, il entend les paroles de multiples gens, mais n'arrive pas à les voir. C'est en arrivant au centre de la ville qu'un défi lui est proposé : il doit trancher la tête du chevalier qui sort seul du château et revenir un an plus tard pour subir le même sort.

Il chevauche par mi les grans rues et troeve un grant palais qui lui sambloit estre mielres et plus hanteis de tos les autres. Il areste devant et ot et entrent que les chevaliers et dames mainent grant doel et dient a un chevalier : « A, Deus, com grant dolor et grant damages est de vos qui morir aleis en tel maniere, ne ne poet vostre mort estre respitee! Nos devons molt haïr celui par cui ele vos est juchie! » Li chevalier et les dames se pasment sor lui al departir. Lancelot a tot cho oi, se s'en esmerveille, mais il n'en poet nul veoir. Atant es vos le chevalier ou descent tres par mi la sale, et estoit vestus d'une robe vermeille et corte, et estoit chains d'une riche chainture d'or et avoit un riche fermail a son col ou molt avoit riches pieres, et avoit un capel d'or en con chief. Et tenoit une grant hache a .ii. mains. Li chevaliers estoit de tres grant biauté et de jovene aé. Lancelot le voit venir, si le garde molt volentiers, car il le vit molt apert. Et li chevaliers li a dit : (...) Sire, fait li chevaliers, il covient que vos me trenchiés la teste de ceste hache, car de teil arme est ma mort jugié, ou je vos trencherai la vostre! (...) mais vos me creantereis anchois que jo muire, que vos revenreis en ceste chitei dedens un an et que vos meterés vostre chief en autreteil abandon sans calenge, comme li miens iert mis. (*Perlesvaus*, p.392)

Une fois la tâche exécutée, Lancelot repart de la Gaste Cité afin de poursuivre son chemin. Un an plus tard, comme Lancelot est l'un des meilleurs chevaliers de la cour d'Arthur, il tient une fois de plus sa parole et revient à la Gaste Cité pour se faire trancher la tête à son tour. Par contre, Lancelot sera sauvé de la mort par l'une des demoiselles, car il sera le premier chevalier à avoir tenu sa promesse et à être revenu dans les délais prescrits.

Lancelot ot le colp venir, si baisse le chief et li fauz passe outre. Il li dist : « Sire chevalier, issi ne fist mie mes frere que vos oecistes, ains tint le chief et le col tot coi : autresi vos covient il faire! » .ii. damoiseles s'aperent as fenestres del palais, de molt tres grant biauté, et conurent bien Lancelot. Si comme li chevaliers rout entesé l'autre colp, li une des

damoiseles li escrie : « Se vos volez avoir m'amor a toz jorz mais, jetez jus la fauz si clamés quites le chevalier, ou, se ce non, vos avez a m'amor failli! » (*Perlesvaus*, p.738)

Après avoir sauvé Lancelot, la demoiselle explique que chaque fois qu'un membre de sa famille a mis sa tête à prix pour mettre un terme au malheur qui s'abat sur la Gaste Cité, aucun des chevaliers qui avait alors promis de revenir un an plus tard pour se faire trancher la tête à son tour n'a tenu sa promesse. C'est alors que Lancelot peut voir la ville se remplir de vie, car tous les habitants reviennent et tous les hommes d'Église reprennent leurs lieux sacrés. La ville qui était condamnée à la destruction est épargnée grâce à la loyauté de Lancelot. (*Perlesvaus*, p.742-744)

L'épisode du Château Enragé est un autre bon exemple pour montrer la conversion vers le Nouveau Testament. En effet, dès qu'il atteint ce château, Perlesvaus reconnaît sa mission et la tente immédiatement :

« A! sire, fait il a Perlesvaus, retornez ariere! Il ne vos est mestier d'aller plus avant, kar les genz de ceste ille ne croient mie Dieu! Je ne puis passer par mi la terre se par trive non; la roine de ceste terre fu soer le roi Oriande, si l'a Lancelot ocis en bataille et tote sa gent, et sa terre saisie qui mescreande estoit; or croit on par tote la terre el Sauveor del mont, si en est ceste roine trop dolente et het tot chaus qui croient en la Novele Loi. Grant piecha qu'ele pria a ses dieux qu'ele ne veïst gote tresc'a icele eure que la Novele Loi fust abatue; et Dieus qui poissanz est de ço faire l'awulist tantost. Or quide que ce aient fait si faux dieu en qui ele croit, si dist, tantost comme la Novele Loi charra par la force et par le pooir de çaux qui i croient, qu'ele raura sa veüe par la volenté de ses dieus et par lor vertu; ne dusques a icele eure ne vielt ele mais veoir. Et por ço vos di je, fait li chevaliers, kar jo ne voldroie mie que vos alissiez en lieu ou vos fuissiez encobrez. – Sire, granz mercis! fait Perlesvaus, mais il n'est mie si bele chevalerie comme cele est que l'on fait por la loi Dieu essaucier! (*Perlesvaus*, p.956)

Le château dans lequel vit cette reine se nomme le Château Enragé parce que les chevaliers qui s'y trouvent deviennent enragés à la vue d'un chevalier chrétien. Perlesvaus entre dans ce château et explique à la demoiselle qui tente de l'arrêter qu'un miracle de Dieu se produira dès son entrée dans la salle où se trouvent les chevaliers enragés. Perlesvaus insiste sur le fait que Dieu le protégera. Dès que Perlesvaus entre dans la pièce, les chevaliers se voient dans l'impossibilité de se jeter sur lui et s'entretuent :

« Perlesvaus esgarda cele miracle de ces gens qui en tel maniere estoient mort et la damoisele qui en tel maniere menoit grant doel : « A! damoisele, fait il ne plorez mie, mais repentez vos de ceste fause creance, kar trestot cil qui en Dieu ne volront croire morront comme enragié et comme

dieable! » Perlesvaus fait porter les cors fors de la sale as vallez qui la estoient; quant il les out fait geter en un aigue corant, après les ocist toz por ço que il ne volrent en Dieu croire. Li chastiaus fut oz widiez de la gent mescreant fors que de la damoisele et de çaux qui le servoient, et del crestien sougiz qui la porte gardoit. (*Perlesvaus*, p.960)

Cette façon d'éliminer ceux qui refusent de croire en Dieu évoque les croisades lors desquelles ceux qui refusaient de se convertir à la religion chrétienne se sont vus condamnés à mort. Dès les premières croisades, le rôle du chevalier change radicalement et c'est ce que l'on peut observer avec les épisodes où les aventures des chevaliers demandent de convertir un peuple à la religion catholique. La croisade demande au chevalier d'entrer dans une nouvelle manière d'exercer sa profession. L'historien Jean Flori note que l'axe social de la mission des chevaliers prend une dimension beaucoup plus importante au moment où les croisades deviennent le moyen pour l'État d'agrandir le territoire et pour l'Église de sauver les terres saintes des païens. Tous les efforts de spiritualité individuelle conduisent le chevalier à se sacrifier complètement, corps, mais surtout âme, pour cette cause sociale et ecclésiastique :

Le croisé, en se mettant au service de Dieu à l'appel du pape, abandonne la « chevalerie du siècle » pour entrer dans une « nouvelle chevalerie », la *militia Christi*. L'intention de purger ainsi l'Occident des maux qui l'accablent en envoyant les chevaliers combattre au loin les infidèles [est] l'un des buts ouvertement poursuivis par le pape [...] La paix de Dieu dans la chrétienté implique et conduit à la croisade, exutoire nécessaire¹⁴⁸.

Purger l'Occident de tous ses maux, c'est dire que tous ceux qui ne sont pas de foi chrétienne sont diaboliques. Il s'agit du même enjeu pour le royaume d'Arthur, la menace vient inévitablement des forces du mal, du Diable lui-même et des autres religions.

Troisième type

Un troisième type d'aventure reste à observer : les aventures du Graal. Ces aventures sont très particulières, car elles sortent du cadre des aventures que l'on connaît déjà : « Ce n'est qu'en entreprenant le récit de la légende du Graal que la littérature réussira à modifier de façon décisive le sens donné à l'existence chevaleresque¹⁴⁹. » On ne verra pas, dans les aventures du Graal, les chevaliers venir à la rescousse de gens en difficulté puisque les enjeux ne seront plus les mêmes. Même si Chrétien de Troyes nous a offert le

¹⁴⁸ Jean Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Hachette Littératures, coll. « La vie quotidienne », 1998, p.198.

¹⁴⁹ Erich Köhler, *op Cit.*, p.92.

Conte du Graal, les aventures découvertes par le *Perlesvaus* s'écartent du cadre établi par les romans de chevalerie antérieurs. Les aventures du Graal ne sont vécues que par les chevaliers qui méritent d'entrer dans la quête de l'objet sacré et ne seront gagnées que par le seul élu désigné par Dieu. Dans le *Perlesvaus*, trois chevaliers entrent dans cette quête, mais personne ne réussit à conquérir le Graal, contrairement à ce que nous verrons avec la

Queste.

Des épreuves sont attribuées aux chevaliers afin de les faire entrer dans la quête du Graal, mais certains comme Gauvain échoueront ces épreuves et devront renoncer à l'achèvement de cette quête. En effet, dès son arrivée aux bords de la terre du roi Pêcheur, Gauvain se voit refuser l'entrée dans le royaume. Gauvain insiste, mais le prêtre continue de lui refuser l'accès « se vos n'aportés l'espee de quoi saint Jehans fu decolés. » (*Perlesvaus*, p.282) Gauvain acceptera la mission mais aura bien de la difficulté à rapporter cette épée au roi Pêcheur. Armand Strubel explique bien le résultat d'une telle quête pour Gauvain :

L'itinéraire de Gauvain, linéaire jusque-là et marqué par des aventures indépendantes – sur la trame de fond d'un voyage vers le château du Graal (et subsidiairement, de l'attente de la rencontre avec Perlesvaus), prend une tournure nouvelle : la quête d'un talisman magique. Le noyau de ce récit est l'histoire du roi Gurgaran et de son fils : autour de ce fil conducteur, les épisodes du *borjois* et du Roi de la Gase, selon un dispositif d'encadrement (promesse de retour auprès des personnages pour leur montrer l'épée), mais aussi la mésaventure avec les Demoiselles de la Tente. (...) Jean Baptiste, le Précurseur, semble bien à sa place dans cette première quête inachevée, à l'instar de Gauvain lui-même qui, au Château du Graal, bénéficiera de révélations partielles sans accéder à la vérité ou à la possession définitive comme Perlesvaus (tandis que Lancelot sera disqualifié de l'office)¹⁵⁰.

Si Lancelot se voit disqualifié de l'office du Graal, ce sera parce que son amour pour la reine est encore trop grand et que son amour pour Dieu n'atteint pas la force de l'intérêt qu'il porte à Guenièvre. Dieu choisit d'exclure Lancelot parce que son cheminement vers lui n'est pas encore terminé. Lancelot ira rejoindre Arthur à la cour à la toute fin de l'histoire tandis que Perlesvaus se retirera pour devenir ermite une fois qu'il aura reconquis le château du Graal. Les aventures du Graal ont ceci de particulier qu'elles offrent au chevalier de prouver sa foi en Dieu et de se rapprocher de lui chaque fois que l'une d'elles

¹⁵⁰ Armand Strubel, *Le Haut Livre du Graal*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 2007, p.283.

aura été accomplie. C'est toutefois avec la *Queste* que l'on voit toute l'ampleur que prennent les aventures du Graal :

C'est ainsi que l'aspiration des chevaliers recherchant leur perfection en conservant le plus possible leur autonomie, critiquée parce que fin en soi, qualifiée de *superbia* par les milieux ecclésiastiques, devient la plus importante fonction de l'ordre divin s'exerçant sur terre¹⁵¹.

Types et lieux de l'aventure dans la *Queste*

Les aventures de la *Queste* sont d'un tout autre ordre. Il ne s'agit pas d'aventures comme nous les trouvons dans le *Perlesvaus*, car elles sont présentées sous forme de pèlerinage. Tous les chevaliers ont le même but dans la *Queste del Saint Graal* : retrouver Galaad afin de l'aider dans sa recherche du Graal. Les aventures de chacun des chevaliers sont représentatives de leurs caractéristiques personnelles. Il en ira de même pour le dénouement de celles-ci ainsi que pour le sort qui sera réservé à chacun d'entre eux. Les aventures vécues par les chevaliers se présentent dans la *Queste* de façon à ce que le chevalier en retire une leçon de vie. Le leitmotiv des romans arthuriens sera composé « d'un idéal de générosité détaché de toute relation sociale particulière où culmine tout un système de vertus, permet à des individus de se retrouver au moment où une réalité au visage tout différent menace de les séparer¹⁵². » Le visage différent apporté par les romans en prose sera le visage céleste. La quête du Graal sépare effectivement les chevaliers, qui ne peuvent aller à cette aventure en groupe, car il s'agit d'abord d'une aventure individuelle qui aura pour but de libérer non seulement une société, mais surtout l'individu qui constitue cette société.

Le songe

Nous avons vu avec le *Perlesvaus* que les aventures suivent bien ce que l'on avait déjà lu auparavant dans les histoires de Chrétien de Troyes. Les valeureux chevaliers rencontrent des personnages qui leur confient une mission à accomplir avec un but bien précis à atteindre. Dans la *Queste*, les aventures ne sont pas aussi nettement présentées aux chevaliers. Chacun part à l'aventure dans une direction différente et tente de suivre les traces de Galaad afin de le rejoindre. Peu importe ce que les chevaliers vivent, il est certain qu'un ermite sera placé devant eux et que des explications à leurs aventures seront à leur disposition. Bien que cette approche de la chevalerie soit différente, les personnages

¹⁵¹ Erich Köhler, *op.cit.*, p.93.

¹⁵² *Ibid.*, p.37.

rencontrés resteront les mêmes, c'est-à-dire qu'il y aura toujours des pucelles à aider, des mauvaises coutumes à défaire et des démons à vaincre. Ainsi, certaines aventures sont semblables à celles vécues dans le *Perlesvaus*. Par contre, les aventures sont plus d'une fois représentées lors de songes contenant des allégories et qui nécessiteront des explications de la part des ermites. Par leur obligation d'aller vers les ermites, les chevaliers sont informés de la bonne marche à suivre s'ils veulent atteindre Galaad avant la fin de la quête du Saint Graal.

L'une des premières aventures de Galaad consiste à délivrer le Château des Pucelles de sa mauvaise coutume. Chaque personne qui entre dans le domaine du château se voit déshonorée et des pucelles sont prisonnières à l'intérieur de la demeure. En arrivant sur les lieux, Galaad n'a de choix que de se battre longuement contre les sept frères qui gardent le château et voient à ce que la coutume ne disparaisse pas.

En tel maniere dura la bataille jusques a midi. Et li set frere erent grant proesce; mes quant vint a cele hore, il si las et si mal atorné que il n'avoient pooir de lor cors deffendre. Et cil qui onques ne recreoit les vet abatant des chevaus. Et quant cil voient que il ne porront plus durer, si s'en torment fuiant; et quant il voit ce, si nes enchauce point, ainz vient au pont par ou len entroit ou chastel. Et lors encontre un home chenu vestu de robe de religion, qui li aporte les cles de laiens et dist : « Sire, tenez ces cles. Or poez fere de cest chastel et de cels qui i sont a vostre volenté; car vos avez tant fet que li chastiax est vostres. » (*Queste*, p.48)

Ainsi, Galaad prit en charge de délivrer les pucelles de la mauvaise coutume qui régnait dans ce château et veilla à ce que tous les domaines aux alentours ne la fassent revivre.

Dans ce roman, les aventures sont aussi souvent vécues par le biais de songes dont la signification ne pourra être dévoilée que par un homme d'Église. Les songes sont porteurs d'un savoir qui devrait aider les chevaliers à avancer dans leurs périples. C'est ainsi que Gauvain et Lancelot feront d'étranges rêves et devront aller en demander le sens aux ermites qui se trouveront sur leur chemin. Comme nous le savons déjà, Gauvain ne comprendra pas l'importance de la signification accordée au songe. Il rêve alors un soir :

Ce que messire Gauvains vit en son dormant, si li fu avis qu'il ert en un pré plein d'erbe vert, et de flors i avoit plenté. En cel pré avoit un rastelier ou il menjoient cent et cinquante toriaus. Li torel estoient orgueillex et tuit vairié ne mes troi. De ces trois n'estoit li uns ne bien tachiez ne bien sanz tache; ainz i avoit signe de tache; et li autre erent si blanc et si bel qu'il ne pooient plus estre. Cil troi torel erent lié par les cox de jox forz et tenanz. Li torel disoient tuit : « Alons de ci querre meillor pasture que ceste n'est. » Li torel s'em partoient a tant et s'en aloient par mi la lande, ne mie par mi le pré, et demoroient trop lonc tens. Et quant il revenoient, si en

failloient li plusor. Et cil qui revenoient erent si megre et si las qu'a peines se pooient il tenir en estant. Des trois sanz tache revenoit li uns et li autre dui remanoient. Et quant il estoient venu au rastelier, si montoit entr'ax un tel estrif que la viande lor failloit et les convenoit departir li un ça et autre la. (*Queste*, p.149)

Au matin, Gauvain part en quête d'une abbaye pour se faire expliquer les choses qui se sont présentées à lui en rêve. Le prêtre explique à Gauvain que les trois taureaux sans taches de son rêve sont les compagnons de la Table Ronde qui sont sans péché. Parmi ces trois taureaux, deux étaient vraiment blancs, il s'agit de Galaad et Perceval, car ils sont parfaits. Le prêtre continue son interprétation comme suit : « Li tierz ou il avoit eu signe de tache, ca est Boorz, qui jadis se meffist en sa virginité. Mes il l'a puis einsi bien amendé en sa chasteé que toz est pardonnez icelui meffez. » (*Queste*, p.156) On remarque que le message à Gauvain est clair : tout est pardonné à celui qui se confesse. Or, Gauvain ne comprend pas que c'est à lui que s'adresse ce message puisque c'est lui qui a fait le songe. Même lorsque le prêtre revient plus tard vers Gauvain pour lui demander s'il veut se confesser en lui répétant que tout est pardonné à celui qui se confesse, Gauvain ne voit pas l'intérêt de se confesser et indique qu'il n'a pas le temps de converser. Cela vaudra à Gauvain de se faire disqualifier définitivement de la quête.

Lancelot fera aussi un songe troublant, mais, à la différence de Gauvain, il reste ouvert aux explications de l'ermite et accepte la signification de son rêve :

« Sire, fet Lancelot, il m'avint anuit en mon dormant que devant moi venoit uns hons toz avironnez d'estoiles, et avoit en sa compaignie set rois et deus chevaliers. » Lors li conte tout mot a mot einsi com il l'avoit veue. Quant li preudons ot ceste parole, si li dist : « Ha! Lancelot, la poïs tu veoir la hautesce de ton lignage et de quel gent tu es descenduz. Saches que ci a mout greignor senefiance que maintes genz ne quident. Or m'escoute se tu vels, et je te dirai le comencement de ton parenté. Mes je le prendrai moult loign, car einsi le covient a fere. (*Queste*, p.114)

Une fois les explications terminées, Lancelot s'en remet immédiatement à Dieu : « Puis qu'il est einsi, fet Lancelot, que nus fors Jhesuscrist ne me puet valoir ne aidier, lui pri je qu'il me vaille et ait et ne me laist chaoir es mains de l'anemi, si que je li puisse rendre le tresor qu'il me demande, ce est l'ame de moi (...) » (*Queste*, p.139). Alors qu'il est confessé et qu'il a compris ce qu'il doit faire, Lancelot pourra poursuivre ses aventures. Même s'il n'entre pas tout à fait dans la quête, il pourra poursuivre son cheminement personnel vers Dieu et atteindre ainsi un niveau spirituel plus élevé, ce que Gauvain ne pourra parvenir à faire.

L'allégorie

Lors de ses aventures, Gauvain ne vivra pas les mêmes dilemmes que Lancelot et n'aura pas à se questionner sur les mêmes choix. Tous deux seront mis sur la piste de leurs erreurs morales et spirituelles, mais chacun d'eux a une destinée différente qu'il leur faudra accepter ou refuser. Dans le cas de Gauvain, ce sera un refus radical de quitter la voie terrestre pour entrer dans un mode de vie plus pur et christianisé. On se demande si Gauvain se ferme les yeux ou s'il est victime de ses convictions. À plusieurs reprises, Gauvain sera mis à l'épreuve. On lui offrira de l'aide afin de le guider sur la bonne voie à suivre, mais chaque fois Gauvain refusera de prendre le temps qu'il faut pour suivre le parcours offert par les ermites. La première aventure du personnage dans ce roman emmène Gauvain à l'abbaye où Galaad a trouvé son écu. Gauvain cherche à retrouver Galaad pour avancer avec lui dans la quête. Malheureusement, Gauvain ne peut rattraper Galaad, car, lui dit l'ermite, il est mauvais et déloyal alors que son compagnon est irréprochable, mais il n'obtient pas plus d'explications. Il rencontre alors Yvain et Gaheriet avec qui il tuera trois des sept chevaliers du château des pucelles, puis arrive un ermite à qui il demande des éclaircissements sur ce que le premier ermite lui a dit. On apprend ici que Gauvain a fait plusieurs mauvais choix dans sa vie de chevalier. D'abord, Gauvain n'a jamais honoré l'ordre de chevalerie dans lequel il est entré lors de son adoubement. Comme cela fait quatre ans qu'il ne s'est confessé, l'ermite annonce à Gauvain qu'il mérite les titres de « mauvais et déloyal », car il n'a jamais permis à Dieu d'obtenir son âme en échange de son adoubement. Devenir chevalier par l'adoubement signifie se rendre au service de Dieu et de la Sainte Église. En agissant à sa guise, Gauvain s'est mis au service de l'Ennemi :

Sire, a droit fustes apelez mauvés serjanz et desloiax. Car quant vos fustes mis en l'ordre de chevalerie, len ne vos i mist mie por ce que vos servissiez a nostre criator et deffendissiez Sainte Eglise et rendissiez a Dieu le tresor que il vos bailla a garder, ce est l'ame de vos. Et por ceste chose vos fist len chevalier, et vos avez mauvesement chevalerie employee. Car vos en avez dou tout esté serjanz a l'anemi, et lessié vostre creator, et mencee la plus orde vie et la plus mauvese que onques chevaliers menast.
(*Queste*, p54)

De mauvaise décision en mauvaise décision, Gauvain n'aurait pas dû faire partie de ceux qui ont tué trois des sept frères du château des pucelles, car, explique l'ermite, la bonne solution pour défaire la mauvaise coutume de ce château était de convertir les frères et de les mener au repentir, ainsi que l'a fait Galaad auparavant. En entendant la glose de

l'ermite quant à la signification du château des pucelles, Gauvain se tait et l'ermite entreprend de le convaincre de mener une meilleure vie :

Gauvain, Gauvain, se tu vouloies lessier ceste mauvese vie que tu as ja si longuement maintenue, encore te porroies tu acorder a Nostre Seignor. Car l'Escriture dit que nus n'est si pechierres, por qu'il requiere de bon cuer la misericorde Nostre Seignor, qu'il ne la truiet. Et por ce te loeroie je en droit conseil que tu preisses penitance de ce que tu as meffet. (*Queste*, p.55)

Gauvain répond à cela qu'il ne pourrait jamais faire pénitence, ce qui le privera d'aventures pendant plus de 5 jours. Par ce mauvais choix, la *Queste* exclut Gauvain de la course puisqu'il ne mérite pas son entrée. Un peu plus loin, Gauvain se retrouvera dans une situation similaire où il aura à refaire le choix entre la voie terrestre et la voie chrétienne : « Gauvain, mout a lonc tens que tu fus chevaliers, ne onques puis ne servis ton Creator se petit non. Tu es vielz arbres, si qu'il n'a mes en toi ne fueille ne fruit. Car te propense tant, se mes non, que Nostre Sires en eust la moele et l'escorce, puis que li enemis en a eu la flor et le fruit. » (*Queste*, p.161) Ce à quoi il répondra qu'il n'a pas le temps de continuer à discuter avec l'ermite, car il doit rejoindre son compagnon qui est déjà loin. Ainsi, la *Queste* ne permettra toujours pas à Gauvain de trouver aventure ni de retrouver Galaad. L'histoire de Gauvain se terminera donc, il devra retourner voir Arthur et demeurer dans le siècle.

Les aventures de Lancelot différeront quelque peu de celles de Gauvain, mais le résultat sera similaire à ce que l'on aura vu pour notre héros dans la *Queste*. Tel que nous l'avons déjà mentionné, dans les deux romans, Lancelot se verra dans l'obligation de se repentir de son péché d'adultère avec la reine. Par contre, dans le *Perlesvaus*, il sera placé dans des aventures plus chevaleresques que dans la *Queste* où il était confiné à se concentrer sur son repentir. Il aidera donc le roi Arthur à conserver une partie de son royaume en allant gouverner temporairement l'Écosse. Tout comme nous l'avons vu pour Gauvain, Lancelot sera aussi victime de sa réputation de *fin'amor*, car il face à une épreuve difficile à la Gaste Cité. Lui aussi abolira une mauvaise coutume à cet endroit : en tenant sa promesse de revenir à la Gaste Cité, il aura délivré la population de la malédiction qui pesait sur elle. Les chevaliers qui entreprennent la quête doivent aussi faire partie d'une aventure qui leur fera déployer leurs vertus chevaleresques tout en les aidant à avancer dans la quête du Graal et à acquérir une meilleure connaissance d'eux-mêmes. Nous observons ce phénomène lorsque Lancelot se fait proposer de devenir le roi de l'Écosse. Il comprend alors qu'un tel honneur

ne lui revient pas de droit, car se serait être déloyal envers Arthur qui lui a confié la garde de cet endroit pour éviter de perdre ce bout de territoire. Lancelot aura aussi à faire le deuil de Guenièvre, morte de chagrin suite à l'annonce de la mort de Lohot, son fils unique.

De toutes ces aventures, nous avons relevé que les auteurs mettent l'accent sur l'individu au profit de la communauté. Ainsi, le but de chacune des aventures n'est pas seulement de rendre la liberté à des gens en détresse, mais aussi de faire grandir le héros à l'intérieur de sa mission. Ce phénomène est plus facilement observable lorsque nous nous penchons sur les aventures du Graal parce qu'il est clair que c'est par ces aventures que le chevalier pourra grandir intérieurement et retrouver une valeur spirituelle par lui-même :

La corrélation entre *aventure* et chevalier, devenue instrument de la Providence de même que le passage de la simple mise à l'épreuve à la perfection au service de l'« ordo », est d'abord réservée individuellement au chevalier, plus tard seulement à la communauté. L'idée fondamentale du roman courtois, selon laquelle une aventure déterminée réservée à un chevalier déterminé l'investit d'une mission bien précise qui l'intégrera dans une organisation humaine idéale, implique logiquement et objectivement la séparation de l'individu et de la communauté et, dans ce cas précis, le chevalier errant livré à lui-même devient finalement étranger à la communauté féodale, dont l'intégrité est pour lui en même temps la garantie de l'« ordre universel¹⁵³ ».

En suivant son guide, le chevalier devient apte à prendre les mesures nécessaires pour faire grandir sa foi à l'intérieur de lui-même. Ce n'est que lorsque cet objectif est atteint que la communauté peut bénéficier des bienfaits de l'accomplissement moral du chevalier. Le rôle du guide spirituel est bien incarné par les hommes d'Église, moines et ermites, desquels les leçons de vie doivent être entendues si les chevaliers désirent poursuivre leurs aventures et aboutir à la fin de la quête du Graal afin d'atteindre un niveau de spiritualité adéquat pour devenir un chevalier de Dieu.

¹⁵³ Erich Köhler, *op.cit.*, p.94.

Conclusion

Au Moyen Âge, le roman naît et se développe à travers une certaine idéologie chevaleresque. Les auteurs du XIII^e siècle reprennent la matière arthurienne des travaux de Chrétien de Troyes et l'adaptent selon leurs convictions. C'est le cas pour *Perlesvaus*, *le Haut livre du Graal* et la *Queste del Saint Graal*, dans lesquels les chevaliers de la Table Ronde sont conviés à participer à l'ultime quête à travers le vaste royaume du roi Arthur : la quête du Graal. Le déploiement de la *senefiance* des personnages arthuriens se présentant dans chacun des romans comme le roi Arthur, l'ermite, le chevalier révèle des clés de lecture différentes. Chacun des auteurs n'accorde pas la même importance, la même place ni le même rôle à ces motifs dans leur roman. S'agit-il d'une volonté de continuer le processus d'édification de la chevalerie à travers le roman en prose? Dans une perspective sociohistorique, nous avons tenté de comprendre dans quelle mesure le discours social dominant au XIII^e siècle informe la *senefiance* des romans. Nous avons vu que le roman de chevalerie du XII^e siècle propose une image courtoise du chevalier. Chrétien de Troyes offre au lecteur une Table Ronde qui présente non seulement un roi exemplaire et adoré de tout son royaume, mais aussi, et surtout une compagnie de chevaliers tous aussi nobles et courtois qu'Arthur. À l'image de leur roi, ces chevaliers sont respectés du royaume entier et font rayonner la cour de leur roi dans toute la Bretagne.

Le phénomène arthurien n'a cessé de grandir dans la littérature médiévale et les aventures chevaleresques prendront une tout autre tournure dès la mise en scène d'un nouvel élément qui prendra éventuellement une place considérable parmi les divers sujets abordés dans les romans : le Graal. Chrétien de Troyes a permis à ses successeurs d'opérer la suite des aventures arthuriennes sur une base chrétienne, ce qui leur offrira la possibilité d'explorer un nouveau territoire déjà très présent dans les écrits ecclésiastiques du temps par l'entremise de la chevalerie. Michel Rousse note que les innovations de Chrétien sont d'une importance capitale dans l'histoire du roman :

Chrétien ne renvoie plus à son auditoire l'image magnifiée du monde dans lequel il vit; il instaure l'ère des écrivains qui vont bouleverser la conscience occidentale et inviter leurs lecteurs à imaginer un autre monde. Le héros se distingue par des actes d'héroïsme, mais aussi par ses faiblesses et il connaît l'hésitation et s'interroge sur ce qu'il doit faire. Il peut se tromper, il se sent le devoir de se transformer, de devenir digne d'une image de lui-même dont il est en quête. [...] il lui appartient à lui seul de tracer dans les tâtonnements d'un

cheminement aventureux les lignes brisées qui finiront par composer le dessin de son accomplissement¹⁵⁴

Une certaine crise du pouvoir royal et la diffusion des valeurs chrétiennes permettront aux auteurs de faire des réflexions sur la société en prenant le roi et le chevalier comme point d'ancrage. Par cette nouvelle façon d'observer le comportement de la chevalerie à travers le roman, le statut social du chevalier arthurien changera considérablement. Le chevalier courtois, de préoccupations « terrestres », passera à des valeurs plus proches de l'idéal monastique.

Le roi et la chevalerie

Nous observons une mutation du rôle de la chevalerie dans les romans arthuriens dès Robert de Boron qui a fait d'Arthur un élu de Dieu. Le développement de la figure royale se fera dans un sens que Chrétien de Troyes n'avait pas observé : le roi-chevalier. Par cette nouvelle approche de la royauté, les auteurs des romans du Graal pourront examiner les fonctions royales de plus près.

Le chevalier prend de l'importance en acquérant une portion du pouvoir royal. Dans les premières proses du Graal comme le *Perlesvaus* et la *Queste del Saint Graal*, cela s'opère par un mouvement de glissement des principales fonctions royales vers la chevalerie arthurienne qui semble bien accueillir ces responsabilités. La chevalerie d'Arthur, de noblesse déjà bien établie par les romans antérieurs, possède d'emblée les qualités naturelles requises par la royauté, ce qui permet le transfert de notions comme la largesse, l'adoubement et la gouvernance. Dès lors, on peut observer que le statut social du chevalier prend de l'importance et arrive à égalité avec celui du roi, ce qui offre au royaume arthurien une classe de *bellatores* forte et encline à préserver l'équilibre du royaume. Cet équilibre, bien qu'ébranlé par les manquements d'Arthur, ne pourra être maintenu que par la chevalerie qui partira à la quête du Graal. Le roi n'est pas apte, selon les romanciers, à agir pour le rétablissement de la paix de son royaume. C'est pourquoi dans la *Queste* on retrouve un roi effacé et presque inexistant et que dans le *Perlesvaus* ce même roi sera placé à égalité avec ses chevaliers. Le glissement permet une certaine évolution du statut de la chevalerie qui deviendra la seule garante du salut du royaume arthurien.

¹⁵⁴ Chrétien de Troyes, « Introduction » par Michel Rousse in *Erec et Enide*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classiques », p.16.

L'Église et la chevalerie

Le *Perlesvaus* et la *Queste* racontent tous deux la même histoire, mais développent des idéaux politiques et religieux qui s'inscrivent bien dans la continuité de ceux présentés dans le *Conte* de Chrétien de Troyes. La *Queste* ne permet à Arthur de paraître que dans les tout premiers instants du roman. L'action principale sera ensuite remise aux chevaliers qui vivront de nouvelles aventures (celles du Graal) et fera presque disparaître l'empreinte de l'univers arthurien. À cela sera ajoutée l'idéologie ecclésiastique qui vient définir une cassure entre la vie terrestre des chevaliers et celle d'une vie promise dans un nouvel univers, céleste et presque biblique. Observons que le *Perlesvaus* propose cette même représentation du choix que doit faire le chevalier dans son parcours, mais que les options qui lui sont offertes présentent une façon équilibrée de faire coexister deux systèmes idéologiques dont les convictions entrent moins en conflit. Par contre, il est clair que la rédemption de la communauté dépend de la réussite de la quête du Graal. Cela démontre un tiraillement des deux idéologies qui semble avoir une conséquence directe sur la représentation de la position sociale du chevalier dans les premières proses du Graal.

L'Église jouera donc un rôle important dans le changement de la représentation sociale des chevaliers de la Table Ronde. Ainsi que le remarque Jean Flori, la réflexion des philosophes de l'Église

s'élabore dans un contexte général de trouble des esprits et de remise en cause de l'autorité qui se manifeste, dans l'Église, par l'émancipation des établissements monastiques de la tutelle épiscopale et par l'apparition de mouvements religieux « hérétiques » niant le pouvoir institutionnel de l'Église fondé, entre autres, sur les sacrements et sur la distinction prêtres-laïcs¹⁵⁵;

Tous les chevaliers impliqués dans la quête seront guidés par la figure la plus autoritaire du monde ecclésiastique représenté dans les romans : les moines et les ermites. La quête du Graal conduira les chevaliers à poursuivre la plus importante mission qu'aura connue le monde arthurien : assurer la survie du royaume ainsi que le maintien de la religion chrétienne. Les mouvements hérétiques seront alors condamnés et l'ordre de la société devra être rétabli. Tel que le fait remarquer Duby, ce n'est pas « par la fonction guerrière que la chevalerie se caractérise, mais par la judiciaire – celle qu'Adalbéron déjà attribuait principalement aux 'nobles' et qui était proprement celle des rois¹⁵⁶. » Nous voyons bien

¹⁵⁵ Jean Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, op.cit., p.205.

¹⁵⁶ Georges Duby, op.cit., p.329.

que la fonction guerrière et la fonction royale tendent à se combler et que la représentation offerte dans nos romans semble être le reflet de la pensée ecclésiastique de l'époque.

La chevalerie arthurienne

Encore une fois, la figure principale de la chevalerie sera un Élu de Dieu, le seul qui pourra entrer dans la quête du Graal et assurer le salut du royaume arthurien. Comme il y a un Élu de Dieu il y a aussi des exclus, ce qui nous porte à considérer un fait intéressant : les auteurs tentent de produire de nouveaux modèles de chevalerie. En reprenant les grands personnages arthuriens comme Lancelot, Perceval et Gauvain, les auteurs de la *Queste* et du *Perlesvaus* font la promotion d'un nouveau modèle à suivre. L'Élu, Perceval ou Galaad, serait le chevalier exemplaire, la parfaite incarnation de l'idéologie chrétienne. Gauvain représente l'anarchie et l'impossibilité de réconcilier l'idéologie royale et l'idéologie ecclésiastique. Le modèle qui peut se rapprocher le plus facilement d'une vision équilibrée du chevalier serait celui de Lancelot, car il se confesse et comprend ses fautes. Il les accepte et promet de s'améliorer dans la *Queste*, tandis que dans le *Perlesvaus* il est incapable de surmonter ses désirs.

Le chevalier porte donc, dans les premières proses du Graal, toute la lourdeur des conflits idéologiques de l'époque. Il sert non seulement de modèle social à la chevalerie, mais il est surtout garant du salut de la société. En donnant un tel rôle de modèle aux personnages arthuriens, le statut social du chevalier deviendrait-il plus important? En effet, comme le roi reste presque absent de la *Queste* et qu'il fait glisser l'ensemble de ses fonctions vers sa chevalerie dans le *Perlesvaus*, nous pouvons croire que le véritable modèle à suivre est désormais le chevalier. Les aventures dans lesquelles sont plongés ces personnages démontrent aussi la valeur de la nouvelle importance donnée au chevalier dans les romans du Graal. Ainsi, le statut du chevalier arthurien monte de plus en plus haut dans l'échelle sociale des idéaux de l'époque.

L'aventure chevaleresque

Les chevaliers qui partent à la quête du Graal ne partent pas seulement dans le but de retrouver un objet, mais bien plutôt dans le but de sauver le monde terrestre, à l'image de Jésus qui était sur terre pour sauver ce même monde. L'idéologie chrétienne du Moyen Âge confère aux chevaliers cette mission du Christ afin de préparer la terre sainte à la venue prochaine de Dieu pour qu'il puisse gouverner son nouveau Royaume chrétien. Le

but ultime n'est pas seulement social et qu'il réside aussi dans l'acquisition d'un degré individuel très élevé de spiritualité. Ainsi, chacun des chevaliers ayant été capables d'atteindre cet idéal spirituel pourra devenir un chevalier céleste. Avec les premières proses du Graal, l'aventure chevaleresque devient déterminante pour illustrer les convictions idéologiques de l'époque et permet l'ascension sociale du chevalier. Son statut dépassera largement celui du roi, car le roi ne pourra jamais atteindre la chevalerie céleste : Arthur semble condamné à rester dans le siècle pour continuer à protéger son royaume sur terre.

Vraisemblablement, au XIII^e siècle, les auteurs voient dans la chevalerie la possibilité d'offrir au public un idéal de comportement chrétien ce qui confère à la classe chevaleresque un statut plus élevé que ce qui était représenté dans les romans en vers de Chrétien de Troyes. À ce moment, le royaume d'Arthur ne parviendra pas à survivre, car la *Mort Artus* sera le dernier des romans arthuriens. La mort d'Arthur met fin aux aventures de la Table Ronde.

Ce qu'il reste de ce monde idéal

Que reste-t-il de cet idéal chevaleresque dont parle Erich Köhler si le monde arthurien s'évanouit après la mort de son roi ? Le monde arthurien cesse d'être cet idéal chevaleresque dès lors que l'Église y fait entrer les sujets des croisades et de la quête d'un absolu chrétien. L'idéal de chevalerie promu par Chrétien de Troyes change et se mue en un idéal de chrétienté qui ne semble pas pouvoir survivre. Serait-ce que l'idéologie ecclésiastique n'y a vu aucune issue ? Le monde arthurien tel qu'il était pour Chrétien de Troyes comportait aux yeux de l'Église quelques lacunes qu'elle a tenté de combler. En transformant les modèles de la chevalerie arthurienne selon les bases de sa propre idéologie on assiste à la fin du monde arthurien puisque celui-ci est à l'origine un monde terrestre. Comme le roi est le point focal de cet univers, qu'il est disqualifié de la quête du Graal et que certains de ses chevaliers sont aussi exclus de l'aventure, la mutation vers la chevalerie céleste ne peut être complétée que si la portion terrestre de la chevalerie arthurienne s'estompe. Le transfert de la chevalerie terrestre vers la chevalerie céleste ne sera complet que lorsque l'un des deux idéaux cède sa place à l'autre. La coexistence que l'on croyait possible entre les deux idéologies de l'époque semble impraticable lorsque la quête du Graal bouleverse et met fin aux aventures chevaleresques courtoises instiguées par Chrétien de Troyes.

Bibliographie

Œuvres littéraires

Le Haut Livre du Graal, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 2007.

BORON, Robert de, *L'estoire del Saint Graal*, édition critique par Jean-Paul Ponceau, Paris, Honoré-Champion éditeur, coll. « Les classiques français du Moyen Âge », 1997.

CHRETIEN DE TROYES, *Les romans de la Table Ronde*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Classiques de poche », 2002.

CHRETIEN DE TROYES, *Les romans de Chrétien de Troyes édités d'après la copie de Guiot*, 6 volumes, Paris, Honoré Champion, coll. « Les classiques français du Moyen Âge », 1955.

CHRÉTIEN DE TROYES, *Perceval ou le Roman du Graal*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 1974.

NITZE, Willam A. et T. Atkinson Jenkins, *Le Haut Livre du Graal, Perlesvaus*, 2 vol., New York, Phaeton Press, 1972.

PAUPHILET, Albert, *La Queste del Saint Graal. Roman du XIIIe siècle*, Paris, Librairie Honoré Champion, [1959] 1984.

Études de texte

AGUIRIANO, Begoña, « Le cheval et le départ en aventure dans les romans de Chrétien de Troyes » In *Le cheval dans le monde médiéval*, Senefiance no32, Aix-en-Provence, C.U.E.R. M.A, 1992, p.12-27.

ARAMBURU, Francisca, « La trahison dans quelques chansons du cycle du roi » In *Félonie, trahison, reniement au Moyen Age. Actes du troisième colloque international de Montpellier, 24-26 novembre 1995*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, coll. « Les Cahiers du C.R.I.S.I.M.A. », no3, 1997, p.43-47.

BAKHTINE, Mikhail, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1987 [1978].

BAUMGARTNER, Emanuelle, « Les aventures del Saint Graal », dans *Mélanges Charles Foulons*, Rennes, Institut de français, Université de Haute-Bretagne, 1980, vol.1, p.23-28.

BAUMGARTNER, Emanuelle, *L'arbre et le pain. Essai sur la Queste del Saint Graal*, Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur, coll.« Bibliothèque du Moyen Âge », 1981.

BERTHELOT, Anne, « Introduction », in *Perlesvaus le Haut Livre du Graal roman en prose du XIIIe siècle*, Greifswald, Reineke-Verlag, 1997, p.vii-xx.

BLONS-PIERRE, Catherine, *Le Conte du Graal de Chrétien de Troyes : Matière, sen et conjointure*, Paris, Éditions du Temps, coll. « Lectures d'une œuvre/Agrégation de Lettres », 1998.

BOUTET, Dominique, *Charlemagne et Arthur, ou, Le roi imaginaire*, Paris, Honoré-Champion, 1992.

BRETEL, Paul, *Les ermites et les moines dans la littérature française du Moyen Âge (1150-1250)*, Paris, Honoré-Champion, 1995.

BRUCE, James Douglas, *The Evolution of Arthurian Romance. From the Beginnings to the Year 1300*, Gloucester, Peter Smith, 1958.

BUSBY, Keith, « "Uns buens chevaliers" ou "Li buens chevaliers"? Perlesvaus et Gauvain dans le *Perlesvaus* », in *Lancelot, Yvain et Gauvain (Colloque arthurien belge de Wégimont)*, Paris, Éditions A.G. Nizet, coll. « Lettres Médiévales » 2, 1984, p.29-42.

CANNON WILLARD, Charity, « Idéologie chevaleresque et conception féodale dans *Dumart le Galois* : l'altération du schéma arthurien sous l'impact de la réalité politique du XIII^e siècle. », *Actes du 14^e Congrès International Arthurien* (Tome premier), Presses universitaires de Rennes 2, Section française de la Société Internationale Arthurienne, 16-21 Août 1984, p.668-686.

CHENERIE, Marie-Luce, *Le Chevalier errant dans les romans arthuriens des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, Droz, 1986.

COMBARIEU, Micheline de, « Le personnage de Lancelot dans le *Perlesvaus* », in *Lancelot, Yvain et Gauvain (Colloque arthurien belge de Wégimont)*, Paris, Éditions A.G. Nizet, coll. « Lettres Médiévales » 2, 1984, p.85-112.

COUILLET, Reynald, « Le motif du don du cheval dans le *Lancelot* en prose » In *Le cheval dans le monde médiéval*, Senefiance no32, Aix-en-Provence, C.U.E.R. M.A, 1992, p.161-171.

CRICQ, Julia, « Geoffrey of Montmouth, prophecy and history », in *Journal of Medieval History*, 18, 1992, p.357-371.

DESCHAUX, Robert, « Le personnage de l'Ermite dans la *Queste del Saint Graal* et dans le *Haut Livre du Graal : Perlesvaus*. », in *Actes du 14^e Congrès International Arthurien* (Tome premier), Presses universitaires de Rennes 2, Section française de la Société Internationale Arthurienne, 16-21 Août 1984, p.172-183.

DEPRÈS, Catherine, « Le roman antique : « la triade classique » (Thèbes, Énéas, Troie). Vision subjective et objective de la trahison sous le poids du destin » In *Félonie, trahison, reniement au Moyen Age. Actes du troisième colloque international de Montpellier, 24-26 novembre 1995*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, coll. « Les Cahiers du C.R.I.S.I.M.A. », no3, 1997, p.271-280.

DONOVAN, L.G., *Recherches sur le Roman de Thèbes*, Paris, SEDES, 1975.

DUBOST, Francis, « De quelques chevaux extraordinaires dans le récit médiéval : esquisse d'une configuration imaginaire » In *Le cheval dans le monde médiéval*, Senefiance no32, Aix-en-Provence, C.U.E.R. M.A, 1992, p.191-196.

FRAPPIER, Jean, « Remarques sur la peinture de la vie et des héros antiques dans la littérature française du XIIe et du XIIIe siècle » In *L'humanisme médiéval dans les littératures romanes du XIIe au XIVe siècle. Colloque organisé par le centre de Philologie et de littératures romanes de l'Université de Strasbourg du 29 janvier au 2 février 1962*. Actes recueillis et publiés par Anthime Fourier, Université de Strasbourg. Paris, Librairie C. Klincksieck, 1964, p.13-51.

FRAPPIER, Jean, *Autour du Graal*, Genève, Librairie Droz, coll. « Publications romanes et françaises », 1977, p.89-128.

FUENTE, Javier Benito de la, « La trahison comme marque du destin dans le *Lancelot* en prose » In *Félonie, trahison, reniement au Moyen Age. Actes du troisième colloque international de Montpellier, 24-26 novembre 1995*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, coll. « Les Cahiers du C.R.I.S.I.M.A. », no3, 1997, p.351.

GALLAIS, Pierre, *Perceval et l'initiation*, Paris, Editions Sirac, 1972.

GINGRAS, Francis, « La voie de Caïn : la trahison du sénéchal dans le *Haut livre du Graal* » In *Félonie, trahison, reniement au Moyen Age. Actes du troisième colloque international de Montpellier, 24-26 novembre 1995*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, coll. « Les Cahiers du C.R.I.S.I.M.A. », no3, 1997, p.397-411.

GIORDANENGO, Gérard, « Le *Roman de Thèbes*, un 'roman féodal' ? » In *Études sur le Roman de Thèbes. Textes choisis et documentés par Bernard Ribémont*, Orléans, Paradigme, coll. « Medievalia », 2002, p.193-200.

GOUIRAN, Gérard, « Entre Sarrasins et Chrétiens, ou le cheval décapité » In *Le cheval dans le monde médiéval*, Senefiance no32, Aix-en-Provence, C.U.E.R. M.A, 1992, p.239-255.

GRISWARD, Joël H, « L'arbre blanc, vert, rouge de la Quête du Graal et le symbolisme coloré des Indo-Européens », In *Actes du 14^e Congrès International Arthurien*, section française de la Société Internationale Arthurienne, Tome premier, Rennes, 16-21 août 1984, p.273-286.

GUIDOT, Bernard, *Recherches sur la chanson de geste au XIIIe siècle d'après certaines œuvres du cycle de Guillaume d'Orange*, 2 tomes, Aix-en-Provence, Publications Université de Provence, 1986.

HALASZ, Katalin, « La théorie des ordres dans *Perlesvaus* », In *Actes du 14^e Congrès International Arthurien*, section française de la Société Internationale Arthurienne, Tome premier, Rennes, 16-21 août 1984, p.288-301.

JOHNSON, Flint, *The British Sources of the Abduction and Grail Romances*, Lanham, MD, University Press of America, 2002.

KARCZEWSKA, Kathryn, *Prophecy and the Quest for the Holy Grail. Critiquing Knowledge in the Vulgate Cycle*, New-York, Peter Lang, coll. « Studies in the Humanities Literature – Politics – Society », vol.37, 1998.

KELLY, Thomas E, *Le Haut Livre du Graal : Perlesvaus, A Structural Study*, Genève, Librairie Droz, 1974.

KÖHLER, Erich, *L'aventure chevaleresque, idéal et réalité dans le roman courtois: Études sur la forme des plus anciens poèmes d'Arthur et du Graal*, Paris, Gallimard, « NRF », 1974 (1954).

LE RIDER, Paule, *Le chevalier dans le Conte du Graal de Chrétien de Troyes*, Paris, Éditions SEDES, coll. « Bibliothèque du Moyen Âge », 1978.

LECLERCQ, Jean, « Monks and Hermits in medieval love stories », in *Journal of Medieval History*, 18, 1992, p.341-356.

LEGROS, Huguette. *L'amitié dans les chansons de geste à l'époque romane*, Provence, Publications de l'Université de Provence, 2001.

LEUPIN, Alexandre, *Le Graal et la littérature, étude sur la vulgate arthurienne en prose*, Lausanne, L'âge de l'homme, 1982.

LOGIÉ, Philippe, « 2. La rédemption d'Énéas », in *L'Énéas, une traduction au risque de l'invention*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1999, p.265-300.

LOOMIS, Roger Sherman, *Celtic Myth and Arthurian Romance*, New-York, Columbia University Press, 1927.

LOPEZ-MARTINEZ, Santiago, « La trahison de Tiébaud de Boruges dans la *Chanson de Guillaume* » In *Félonie, trahison, reniement au Moyen Age. Actes du troisième colloque international de Montpellier, 24-26 novembre 1995*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, coll. « Les Cahiers du C.R.I.S.I.M.A. », no3, 1997, p.92-94.

NICHOLSON, Helen J., *Love, War, and the Grail : Templars, Hospitallers, and Teutonic Knights in Medieval Epic and Romance 1150-1500*, Boston-Leiden, Brill Academic Publishers, inc., 2004.

MARTINEAU, Anne, « La félonie des nains dans les romans arthuriens » In *Félonie, trahison, reniement au Moyen Age. Actes du troisième colloque international de Montpellier, 24-26 novembre 1995*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, coll. « Les Cahiers du C.R.I.S.I.M.A. », no3, 1997, p.281-285.

MÉNARD, Philippe, « Le chevalier errant dans la littérature arthurienne. Recherches sur les raisons du départ et de l'errance » In *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales*, dans *Senefiance no2, Cahiers du CUER MA*, Paris, Édition CUER MA/Librairie Honoré Champion, 1976, p.295-303.

MICHA, Alexandre, « Couleur épique dans le *Roman de Thèbes* » In *Études sur le Roman de Thèbes*. Textes choisis et documentés par Bernard Ribémont, Orléans, Paradigme, coll. « Medievalia », 2002, p.95-109.

MICHA, Alexandre, *Essais sur le cycle du Lancelot-Graal*, Genève, Librairie Droz, 1987.

MIKHAÏLOV, A.D., « Le héros dans la structure du roman de chevalerie : parallélisme et symétrie du *Roman de Tristan* » In *Actes du 14^e Congrès International Arthurien*, section française de la Société Internationale Arthurienne, Tome second, Rennes, 16-21 août 1984, p.442-448.

MILLAND-BOVE, Bénédicte, « La prose de la *Queste del Saint Graal*, "pure et nete come la flor de lis" ? », in *L'Information Grammaticale*, N°108, janvier 2006, p.20-26.

MORA-LEBRUN, Francine, *L'Énéide médiévale et la chanson de geste*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1994, p.19-34.

NITZE, Willam A., *Perceval and the holly Grail (An essay on the romance of Chrétien de Troyes)*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1949, Publications in modern philology, volume 28, n°5.

PAUPHILET, Albert, *Études sur la Queste del Saint Graal attribuée à Gauthier Map*, Paris, Honoré-Champion éditeur, 1968.

POIRION, Daniel, « L'écriture épique : du sublime au symbole » In Jean Dufournet et al, *Relire le Roman d'Énéas*, Paris-Genève, Éditions Slatkine, 1985, p.III-VI.

RIBARD, Jacques, « De Chrétien de Troyes à Guillaume de Lorris : Ces quêtes qu'on dit inachevées » In *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales*, dans *Senefiance no2, Cahiers du C.U.E.R M.A*, Paris, Édition CUER MA/Librairie Honoré Champion, 1976, p.316-319.

RIBARD, Jacques, « Un personnage paradoxal : le Gauvain du *Conte du Graal* », in *Lancelot, Yvain et Gauvain (Colloque arthurien belge de Wégimont)*, Paris, Éditions A.G. Nizet, coll. « Lettres Médiévales » 2, 1984, p.6-18.

RIBÉMONT, Bernard, « Introduction » In *Études sur le Roman de Thèbes*. Textes choisis et documentés par Bernard Ribémont, Orléans, Paradigme, coll. « Medievalia », 2002, p.25-33.

ROBREAU, Yvonne. *L'honneur et la honte. Leur expression dans les romans en prose du Lancelot Graal (XII – XIIIe siècles)*, Genève, Librairie Droz, 1981.

ROUSSE, Michel, « Le pouvoir, la prouesse et l'amour dans l'*Enéas* » In Jean Dufournet et al, *Relire le Roman d'Énéas*, Paris-Genève, Éditions Slatkine, 1985, p.150-167.

STANESCO, Michel, *D'armes et d'amours. Études de littérature arthurienne*, Orléans, Paradigmes, coll. « Médievalia » numéro 39, 2002.

STRUBEL, Armand, « Introduction », in *Le Haut Livre du Graal*, Paris, Le Livre de Poche, coll. « Lettres gothiques », 2007, p.9-118.

STRUBEL, Armand, « Écrire le Graal en prose et en vers : le Perlesvaus et les continuations », in *Littérature et révélation au Moyen Âge II. Écrire en vers, écrire en prose : une poétique de la révélation*, Nanterre, Université de Paris X : Centre des sciences de la littérature française, Littérales numéro 41, 2007.

VALETTE, Jean-René, « Merveilleux et Trahison dans le *Lancelot propre* », in *Félonie, trahison, reniement au Moyen Age. Actes du troisième colloque international de Montpellier, 24-26 novembre 1995*. Montpellier, Publications de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, coll. « Les Cahiers du C.R.I.S.I.M.A. », no3, 1997, p.357-383.

VALETTE, Jean-René, *La pensée du Graal : fiction littéraire et théologie, XIIe-XIIIe siècle*, Paris, Champion, 2008.

VALETTE, Jean-René, *La poétique du merveilleux dans le Lancelot en prose*, Paris, Honoré-Champion, coll. « Nouvelle bibliothèque du Moyen Âge », 1998.

WISEUX, Dominique, *L'initiation chevaleresque dans la légende arthurienne*, Paris, Dervy Livres, 1980, p.77-88

WILLIAMS, Andrea M.L., *The adventures of the Holy Grail : a study of La Queste del Saint Graal*, Oxford New-York, Peter Lang, 2001.

ZUMTHOR, Paul, *Merlin, le prophète : un thème de la littérature polémique de l'historiographie et des romans*, Genève. Slatkine Reprints, 1973.

ZUMTHOR, Paul, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Points », 2000 [1972].

Ouvrages d'histoire et de sociologie

BARTHÉLÉMY, Dominique, *Chevaliers et miracles. La violence et le sacré dans la société féodale*, Paris, Armand Colin, 2004.

BLOCH, Marc, *La société féodale*, Paris, Albin Michel, coll. « Bibliothèque de l'Évolution de l'humanité », [1939] 1994.

CHAUOU, Amaury, *L'idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt (XII-XIII^e siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2001.

DUBY, Georges, *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard, coll. « nrf », 1978.

FLORI, Jean, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Paris, Hachette Littératures, coll. « La vie quotidienne », 1998.

FLORI, Jean, *Richard Cœur de Lion : le roi-chevalier*, Paris, Payot & Rivages, 1999.

FLORI, Jean, *La guerre sainte. La formation de l'idées de croisade dans l'Occident chrétien*, Paris, Aubier, coll. »Collection historique », 2001.

LE GOFF, Jacques, *Héros du Moyen Âge, le Saint et le Roi*, Paris, Gallimard, « Quarto », 2004.

LE GOFF, Jacques, *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, coll. « tel », 1977.

LE GOFF, Jacques, *L'imaginaire médiéval*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1985.

LEGOFF, Jacques, *La civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1967.

MC GUIRE, Brian Patrick. *Friendship & Community. The monastic experience 350-1250*, Michigan, Cistercian publications inc., coll. « Cistercian studies series », no 95, 1988.

MIGNEAULT, Yvon. *Aelred de Rievaulx théologien de l'amitié au XIIe siècle*, Montréal, Thèse de doctorat en vue de l'obtention du grade de Ph. D. en science médiévales à L'Université de Montréal, 1971.

MORSEL, Joseph, *L'aristocratie médiévale*, Paris, Armand Colin, 2004.

PAUL, Philippe. *Le rôle de l'amitié dans la vie chrétienne selon Saint Thomas d'Aquin*, Rome, Angelicum Salita del Grillo, 1938.

SASSIER, Yves, *Royauté et idéologie au Moyen Âge. Bas-Empire, monde franc, France (IV^e-XII^e siècle)*, Paris, Armand Colin, 2002.

TABACCO, Giovanni, *Universalismes et idéologies politiques. De l'antiquité tardive à la renaissance*, Paris, Gérard Monfort éditeur, 2001 [2000].